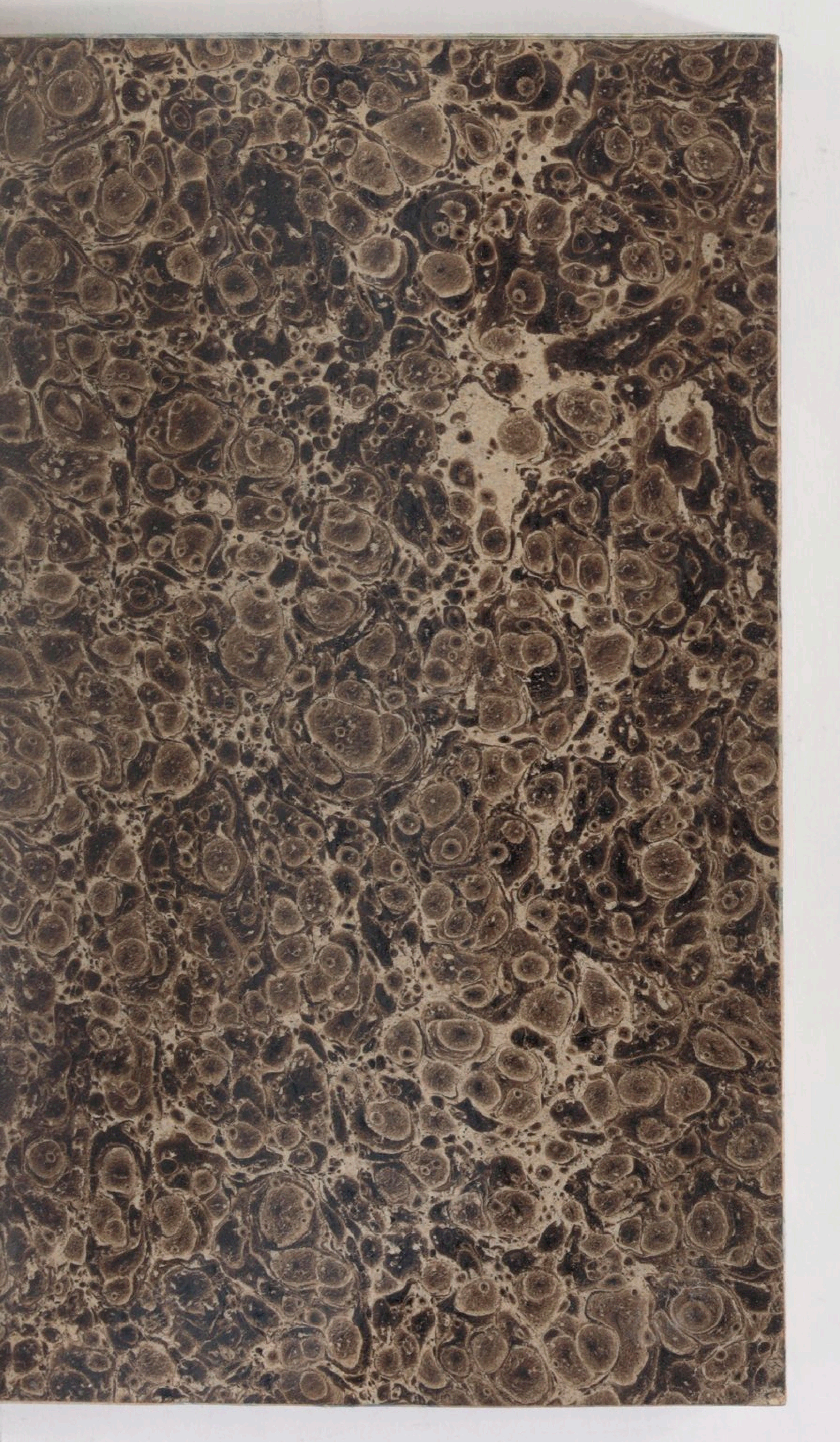
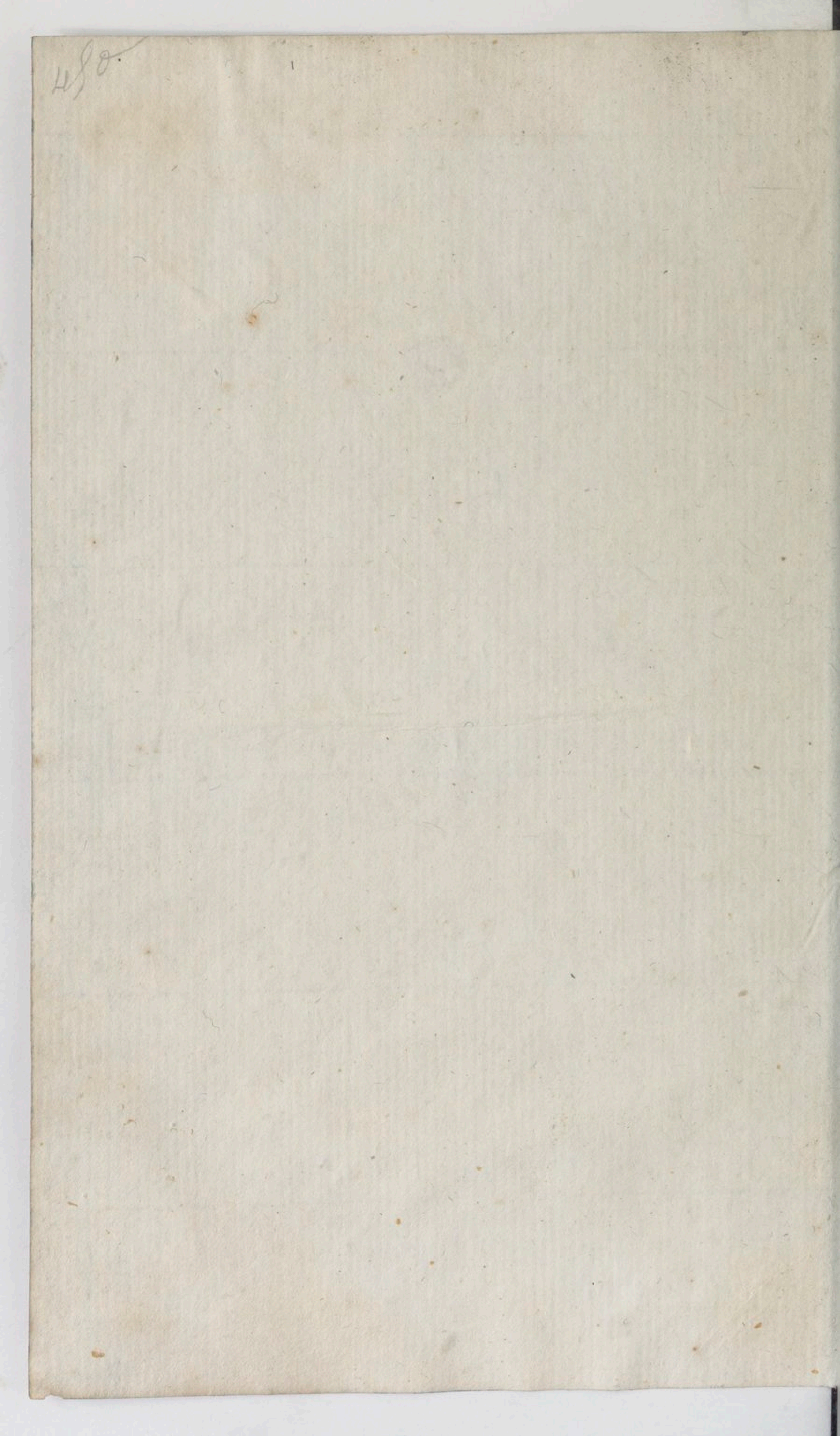
Le Valmont de la jeunesse, ou Le triomphe des vertus sur les égarements de la raison, mis à la portée des jeunes gens [...]









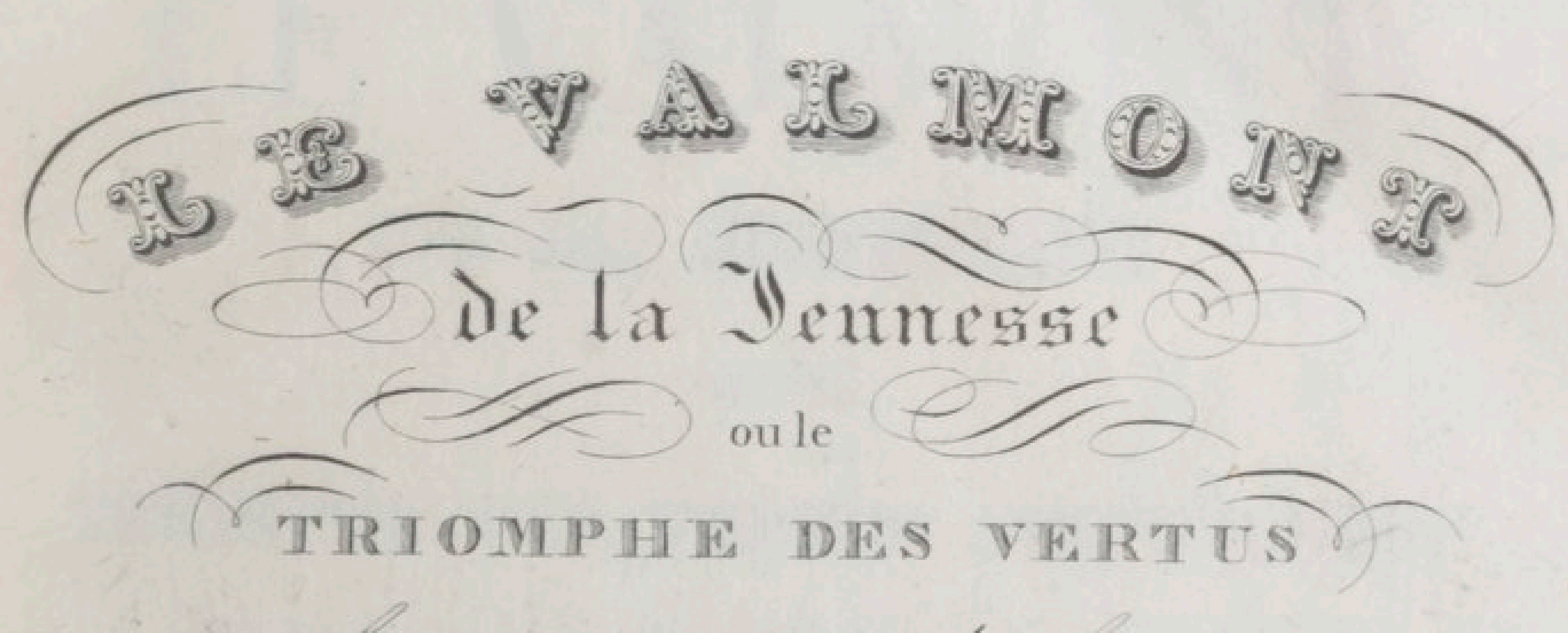
LE VALMONT
DE LA
JEUNESSE.

SAINT-CLOUD, IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.



Devéria del. D. Hue sculp.t

JE LES FIXAI TOUS DEUX, ET JE RETOMBAI AUSSITÔT DANS MON PREMIER ÉTAT.



LE VALMONT de la Jeunesse

ou le

TRIOMPHE DES VERTUS

sur les égaremens de la raison.

mis à la portée des jeunes gens des deux sexes

par T. IGONETTE

Tome 1er.



PARIS

à la Librairie d'Education

de Belin-Mandar.

Rue Saint André des arts N°. 55.

LE VALMONT

DE LA JEUNESSE

OU LE

TRIOMPHE DES VERTUS CHRÉTIENNES

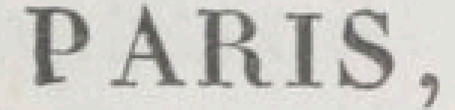
Sur les égarements de la raison;

MIS A LA PORTÉE DES JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

PAR

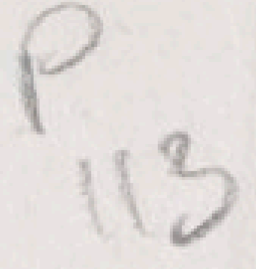
T. IGONETTE.

TOME PREMIER.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE ÉLÉMENTAIRE,
DE BELIN-MANDAR,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N. 55.

1836.



INTRODUCTION.

En livrant au public notre abrégé du comte de Valmont, nous croyons inutile de faire l'éloge de cet ouvrage ; ses nombreuses éditions, l'empressement avec lequel il a toujours été recherché, l'intérêt puissant que ne manque jamais d'inspirer sa lecture, tout semble devoir nous dispenser de ce soin. Personne d'ailleurs, aujourd'hui, ne peut ignorer que dès sa première apparition, ce livre fut classé au nombre des productions littéraires qui, en remplissant l'âme de pensées douces et consolantes, la conduisent, comme par enchantement, à cette paix intérieure et à cette religieuse espérance qui font le charme des cœurs vertueux.

Bien que le mérite reconnu de cet ouvrage et la morale sublime qu'il consacre l'aient fait déjà dédier à la jeunesse, et qu'il ait été souvent l'objet d'un choix de prédilection dans l'enseignement public, pour être offert en récompense à l'émulation des élèves, nous avons pensé toutefois que, sous certain rapport, il pouvait être mieux approprié encore à l'instruction des jeunes lecteurs. C'est dans cette vue, que nous l'avons dégagé des dissertations m étaphysiques dont les hautes pensées ne sauraient être saisies par l'intelligence des premiers âges, et que nous en avons également retranché les incidents romanesques, dont le moindre inconvénient, pour des âmes aussi impressionnables, est de retarder la marche de l'action et de tenir l'intérêt principale n suspens.

Après avoir lu ce livre avec la plus

scrupuleuse attention, nous nous sommes attachés à rapprocher toutes les sublimités morales et religieuses qu'il renferme, sacrifiant quoique à regret, les pensées trop profondes et surtout une partie de ces belles pages où la comtesse de Valmont décrit avec tant de charmes, cette résignation si chrétienne qu'elle apporte au sentiment jaloux qu'elle éprouve, et cette douleur si poignante que lui font ressentir les égarements de son époux.

Notre but a donc été, en abrégeant cet ouvrage, de le mettre entièrement à la portée de la jeunesse, de lui offrir un guide intéressant et sage, qui plein de la grandeur de Dieu et des beautés de la nature, puisse par les charmes de son style, et la force de ses raisonnements, la prémunir contre les faux sophismes de ces prétendus philosophes athées, qui dans leurs dangereux écrits ne cessent

d'attaquer, avec une coupable persévérance les mœurs et les lois divines, et s'étudient, avec non moins d'opiniâtreté, à détruire dans le cœur des hommes, le seul bonheur véritable, l'espérance des félicités à venir.

Puisse cet ouvrage, ainsi réduit, obtenir le suffrage de ces mères attentives et prudentes qui toutes les fois qu'elles mettent un nouveau livre aux mains de leurs enfants, cherchent à s'assurer d'avance, s'il ne contient rien qui soit de nature à égarer leur esprit ou à fausser leur cœur. Si, confiantes en notre travail, elles daignent choisir celui-ci; si elles en prescrivent la lecture à leurs filles, nous aurons atteint la plus douce récompense que puisse nous donner la publication du *Valmont de la Jeunesse.*

—

LE VALMONT

DE

LA JEUNESSE.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le marquis de Valmont au comte et à la comtesse de Valmont.

Quelle disgrâce, mes chers enfants, pour un sujet fidèle! quel coup accablant pour un père! Mon prince m'a banni de sa présence, et je suis déjà loin de vous. O Valmont! ô ma chère Émilie! ne devais-je vous unir ensemble par les nœuds

les plus doux que pour vous perdre si tôt! Enfin mes ennemis triomphent, et mes pressentiments ne m'ont point trompé. Je connaissais la cour, mon fils, et je vous l'avais prédit. Oser y être vrai, l'être jusqu'au pied du trône, est un crime que les courtisans ne pardonnent pas. N'importe, j'ai parlé pour le peuple, pour l'état, pour mon roi lui-même, et je ne me sens pas l'âme assez vile pour m'en repentir. Cependant, qu'il m'est dur de pouvoir penser que mon prince est prévenu contre moi, et qu'on lui a rendu suspecte ma fidélité! Tu le sais, mon fils, si je lui ai été fidèle. Ah! si j'emporte loin de lui *quelques regrets*, mes chers enfants, ce n'est pas seulement d'être éloigné de vous; c'est surtout de lui devenir inutile, de ne pouvoir plus faire parvenir la vérité jusqu'à lui, et de le laisser à la merci de la flatterie et du mensonge.

Dites-lui, mon fils, puisqu'il ne vous a pas fait partager ma disgrâce, dites-lui que mon sang, tout glacé qu'il sera bientôt par l'âge, est toujours à lui; que mon cœur n'y est pas moins; que ma

fortune, que ma santé ruinée à son service... Ah! ne lui parle pas de mes services; ne lui fais valoir que mes sentiments, ou plutôt, cher Valmont, garde le silence; je l'exige de toi. Quelque juste que soit ma défense, dans un moment si critique, tu en dirais trop pour ton intérêt, et pas assez pour moi : parler d'un malheureux qu'on ne veut qu'oublier, ce serait t'associer à ses malheurs. Fais mieux, cher comte, sers ton prince comme je l'ai servi ; sers-le pour lui-même, et non pour ses bienfaits; et qu'il reconnaisse dans le fils les sentiments du père. Du reste, sois tranquille, et songe que tu te dois à l'état et à Émilie.

Émilie, Valmont, couple fortuné, ou du moins à qui il ne manquait rien pour l'être, si le ciel m'eût laissé plus long-temps près de vous. Que je m'applaudis de votre union, et qu'elle me console dans ma disgrâce! Prêtez-vous un mutuel appui; vos cœurs étaient faits l'un pour l'autre. Je vous ai donné, mon fils, une épouse tendre, aimable et sage, que le poison de la cour et du grand monde n'a point infectée, qui, dans sa naïve sim-

plicité, joint aux charmes de la figure toutes les grâces de l'esprit et tout le bon sens de la raison. Elle est la fille de mon meilleur ami; par votre tendresse pour elle, acquittez-moi envers lui de ce que je dois à sa mémoire, en reconnaissance du don précieux qu'en mourant il m'a fait pour vous.

Émilie, si jamais je vous fus cher, si, avant que d'être unis à mon fils, vous m'aimiez déjà comme votre père, si j'ai cru faire votre bonheur en vous donnant Valmont, oh! je vous en conjure, ne souffrez pas que le chagrin abatte et flétrisse son courage. Soutenez-le par le goût de la vertu que le ciel mit dans son âme; et par l'amour même que vous avez su lui inspirer. Pour le consoler, prêtez en sa faveur à la sagesse et à la raison toute la force et la douceur de sentiment; soyez son amie autant que son épouse; et au milieu de tous les dangers qui menacent sa jeunesse encore plus que la vôtre, parmi toutes les erreurs que le monde va lui offrir, rappelez-le souvent à vous, à son propre cœur; à mes conseils et à la vérité.

Non, mon fils, ce n'est point pour Émilie que je crains, c'est pour vous. Son père a formé son esprit, comme j'ai désiré tant de fois de pouvoir moi-même former le vôtre. Je ne sais par quel enchaînement fatal d'événements divers je me suis toujours vu privé de cette douce satisfaction. J'ai sacrifié tout ce qu'il y avait de plus essentiel dans ton éducation à l'état, à mon roi. Le ciel m'en fera-t-il un crime? et par tout ce que j'ai fait pour me suppléer en quelque sorte moi-même, ne trouverai-je pas du moins mon excuse au fond de ton cœur? Toujours contraint d'accepter des honneurs qui m'étaient à charge, tantôt dans le tumulte et la licence des camps, tantôt dans un tourbillon d'affaires, qui pour des intérêts politiques, m'arrachaient au soin de ma famille ; forcé de me reposer sur les autres de ce soin qui m'était si cher, je me flattais qu'il me serait encore facile de nourrir et d'affermir en toi le goût du vrai et les principes de la sagesse ; j'espérais que, réunis pour toujours, je t'éclairerais dans la carrière où tu ne fais que d'entrer, que je serais le guide de ta jeunesse, et le confident de tes goûts et de tes plaisirs.

Déjà je t'en avais préparé dans la personne d'Émilie d'assez doux et d'assez purs pour te faire mépriser tous les autres ; déjà je t'avais fait contracter l'alliance la mieux assortie pour ton bonheur. Hélas! je n'ai eu que le temps d'être le témoin de tes premiers transports de recevoir par la confiance que tu m'as témoignée les premières preuves de ta reconnaissance. Au moment d'assurer ta félicité en la partageant, au moment où je te devenais le plus nécessaire, on m'éloigne : je te laisse sans guide, sans expérience, attaché par état, quoique si jeune encore, à une cour où malgré de grands exemples *et la foi du* prince, la religion passe pour pusillanimité et pour faiblesse, où l'intérêt est la mesure des sentiments et des actions, où l'on dispense de la vertu et de l'honneur, pourvu qu'on garde les bienséances. O mon fils, à l'instant de mon exil, que ne m'a-t-il du moins été permis de te voir pour t'annoncer et t'adoucir mon départ, pour te presser contre mon sein et graver dans ton cœur en traits de feu la religion et la vertu ! Ne les oublie jamais ; elles te garderont, elles t'assureront la paix et le bon-

heur. Mais si tu les laisses s'affaiblir, s'altérer et s'éteindre, ah ! cher Valmont, je frémis... que de maux tu te prépares !... quelle suite de contradictions et d'erreurs !... quel avenir que je n'ose pénétrer ! Mon fils, dissipe mes alarmes ; calme les craintes que tes dernières conversations m'ont fait naître... Quoi qu'il en soit de tes opinions, conserve-moi toute ta confiance ; ouvre-moi ton cœur ; tu ne parleras jamais qu'à un père, et tu n'auras jamais de meilleur ami. Adieu, cher comte ; ne t'aigris point de mon infortune. Ma disgrâce me touche moins pour moi-même que pour vous. Adieu, Émilie, je vous recommande mon fils.

LETTRE II.

Le comte de Valmont au marquis de Valmont.

Oui, mon père, le plus tendre de tous les pères, je vous ouvrirai mon cœur avec confiance ; et,

dansl es mouvements d'ingnation dont je suis saisi, je ne vous dissimulerai pas l'impression que votre disgrâce fait sur moi.

Voilà donc le prix de la vertu ! voilà le prix de quarante ans de service, et la récompense de toute une vie sacrifiée au bien de l'état et à la gloire du prince! La cour a-t-elle donc oublié ce qu'elle vous doit, et le peuple ne s'en souvient-il pas? O ciel! le peuple frémit, et se tait ; le citoyen murmure, et reste tranquille ; les courtisans dissimulent; mais leur joie maligne perce à travers le sérieux dont ils la couvrent, et pour comble d'horreur, ceux mêmes que vous avez le mieux servi dans votre plus haut point de faveur, se retirent dès qu'ils m'aperçoivent, ou gardent le silence. Le roi seul paraît inquiet et affligé ; un visage sombre, des regards distraits, des discours peu suivis annoncent malgré lui l'agitation de son âme. On voit qu'il vous plaint, qu'il vous aime, qu'il vous regrette ; mais de nouveaux favoris l'obsèdent et l'enlèvent à des réflexions qu'ils craignent encore qui ne tournent contre eux.

Ma présence surtout les contraint et les embarrasse, et je ne conçois pas comment ils n'ont pu parvenir à m'envelopper dans votre disgrâce. Je leur en ai offert moi-même l'occasion la plus favorable ; balancé entre la voix de la nature, ma tendresse, mon honneur, mon devoir et ce que votre dernière lettre exigeait de moi, mon père ! je vous ai désobéi pour la première fois. J'ai parlé, je me suis jeté aux genoux du prince (je frémissais cependant) ; j'ai osé nommer vos envieux et vos accusateurs ; j'ai défié... Hélas ! le prince m'a relevé avec bonté, mais sans me permettre d'en dire davantage. Ah ! si dans cet instant je ne m'étais rappelé votre vertu, si je ne m'étais souvenu de vous... Non, la cour... ma patrie ne serait plus rien pour moi. Eh quoi ! est-il encore quelque justice parmi les hommes ! Quoi ! la plus pure vertu sera inpunément flétrie par la calomnie, et le jouet de l'envie ! Quoi ! il y a un Dieu juste, et les méchants triomphent ! Mon père, je respecte les sentiments que votre vertu m'inspire ; mais voyez cependant comme tout paraît conduit ici-bas par une sorte de fatalité. Si une prévoyance

pus qu'humaine, si la sagesse d'un être intelligent et parfait préside sur ce monde et l'a formé, comment donc en permet-elle tous les désordres? Pourquoi cet intérêt propre, qui, dans chaque homme, ramène tout à lui, et qui lui sacrifie tous les autres? Pourquoi ces épaisses ténèbres qui nous rendent le jouet des plus grossiers mensonges, et cette foule de préjugés qui nous font mettre à chaque instant l'erreur à la place de la vérité? Pourquoi ces passions si ardentes qui nous subjuguent, et qui ne servent qu'à démontrer au sage l'impuissance et l'orgueil de sa faible raison? Pourquoi ce torrent d'*iniquités*, qui font de la terre le séjour du crime, et un lieu de souffrances et d'opprobres pour la vertu? La vertu! ah! mon père, je n'y croirais pas sans vous et sans Émilie. Vertu, religion, divinité, que ces mots sont respectables! mais qu'il est difficile de bien établir tout ce qu'ils renferment! et que nos lumières sont incertaines et bornées sur ce qu'il nous importe le plus de savoir!

Pardonnez-moi des doutes que de premières

réflexions m'avaient fait naître, mais que votre infortune excuse, et que confirme à votre égard l'injustice du sort. Je verse dans votre sein mes plus secrètes pensées; et qu'il m'est doux de pouvoir ainsi être vrai, et penser tout haut devant vous! C'est là le charme de ma vie, et une des plus douces consolations qui me restent. Mon tendre père, écoutez-moi donc, et supportez ma faiblesse en corrigeant mes erreurs.

D'où vient, s'il y a un Dieu si sage et si bon, qu'il ferme les yeux sur nos misères et sur nos crimes? Que dis-je! encore une fois, pourquoi des crimes? Il ne les a donc pas prévus? A présent même il ne les voit donc pas? Et, s'il les voit, il n'y est donc pas sensible? Il ne peut donc enfin les empêcher ou les punir? De toutes ces pensées, quelle que soit celle à laquelle je m'arrête, elle m'offre un abîme sans fond, elle détruit l'idée d'un Dieu.

Mais si c'est une matière aveugle et stupide, qui, par une suite infinie de révolutions et de

combinaisons diverses, a formé l'univers, si c'est une matière nécessaire, mue par son essence et dans des siècles éternels d'une ou d'autre manière, qui est parvenue à ce développement, et qui à débrouillé ce chaos du monde, ah ! je ne suis plus étonné de tout le mal qui s'y rencontre.

Telles sont les pensées qui m'agitent, et qui m'accoutumeront peut-être à regarder comme une sorte de nécessité l'injustice des hommes. Aveugles fruits du hasard, entraînés par un destin inévitable, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer ; et ils deviendront pour moi des objets de compassion plus que d'indignation et de colère.

Que cette façon de penser cependant est éloignée de la vôtre ! Hélas ! toutes les fois que je vous ai entendu parler de Dieu, de la religion, de la vertu, je ne sais quel charme secret me rendait aimable tout ce que vous disiez, et m'entraînait à penser comme vous. Vous aviez si bien l'art de tout peindre à mes yeux des couleurs de la

raison, et de le faire sentir à mon cœur! Aujourd'hui, moins rempli de ce feu divin, que vous faisiez passer dans mon âme, plus froid, plus tranquille, ce me semble, sans vous, le dirai-je ? je ne tiendrais plus à la religion ; mais mon estime pour vous soutient mon respect pour elle. Rassurez-vous, mon père ; vos lumières peuvent encore me raffermir et m'éclairer, puisque je vous promets de ne point dissimuler avec vous mes inquiétudes et mes doutes.

La tendre Émilie conspire avec vous, sans le savoir, pour les faire cesser. Sa conduite aimable et touchante rend la vertu si douce et la religion si belle, qu'elle me persuade et me ramène en secret, lorsque les raisonnements m'éloignent, et ont presque assez d'autorité pour me convaincre. Que toutes les difficultés que notre esprit élève sont un faible argument contre la vie du juste! et que la vertu a de force et d'attraits pour se prêcher elle-même!

Je ne sais où ma chère Émilie a pris tout son

courage ; mais cette âme si ingénue, si douce, et que j'aurais cru faible par une suite naturelle de sa douceur même, m'élève et me ranime ; je deviens plus fort auprès d'elle. Malgré son amour pour vous et sa tendresse pour moi, elle conserve dans notre malheur commun une sorte de sérénité et de paix qui me la rend à moi-même. La situation de son âme ne tient point d'une indifférence insensible et muette ; c'est une résignation humble et tranquille qui soutient l'égalité de son caractère. Ah ! qu'elle remplit bien vos intentions, et qu'elle répond dignement à la confiance que vous avez en elle ! Elle a l'art de s'attrister avec moi sans se laisser abattre, et de calmer ma douleur en la partageant. Quel don vous m'avez fait, mais qu'il y a d'inconvénients à paraître en sentir trop bien le prix ! et que je me suis déjà donné de ridicules par l'excès de mon amour pour elle !

Pour vous, mon père, je ne croirai jamais que je puisse vous aimer assez.

LETTRE III.

La comtesse de Valmont au marquis.

Que votre disgrâce m'est sensible, mon père ! et quelle perte pour moi ! Ce n'est point vous qui êtes à plaindre ; c'est moi, c'est mon mari. Partout vous trouverez le bonheur ; mais où trouverons-nous un guide tel que vous ? Hélas ! j'en avais si bien connu le prix ! Pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux nous retienne à la cour, et nous empêche de vous suivre !

C'est sur votre tendresse que j'avais appuyé tout l'espoir de ma félicité ; c'est votre sagesse que j'avais épousée dans Valmont. Mon cœur avait saisi tout ce qu'il y a de bon ; mais mon esprit et mon cœur avaient joint au mérite qui lui est pro-

pre celui qu'il n'avait pas encore, et que vous deviez lui donner. Le ciel a trompé mon espoir, et j'adore ses desseins sur nous. Cependant, malgré moi, j'éprouve l'agitation la plus vive. A la douleur que me cause votre absence se joignent des inquiétudes qui me tourmentent ; et ma peine est d'autant plus profonde, que je suis forcée de n'en laisser voir à mon mari que la moindre partie. Quelque sensible qu'il me croie d'ailleurs à l'événement qui nous sépare de vous, il se persuade que je suis tranquille ; il me prête plus de force que je n'en ai et qu'il n'en a lui-même. J'aide en quelque sorte à le tromper, et lui montre au-dehors un calme que je ne puis trouver au-dedans de moi ! Ah ! s'il lisait au fond de mon âme ! ... Mais il me saurait mauvais gré de ma méfiance et de mes craintes. A qui donc les confierai-je ? Ce sera à vous, qui m'aimez autant que si vous m'aviez donné le jour. Et pourquoi craindrais-je de vous exposer mes alarmes, lorsque votre dernière lettre se prête si bien à mes inquiétudes, et m'annonce que déjà vous les partagez ?

Oui, mon père, je vais vous révéler un secret que j'eusse voulu pouvoir me cacher à moi-même. Valmont..... O ciel ! Valmont n'est déjà plus ce qu'il était pour moi ; sa tendresse, autrefois si vive et si jalouse par l'effet même de ce caractère ardent et sensible que vous lui connaissez, le contraint et l'embarrasse ; il me fuit presque autant qu'il me cherche; après quelques mois d'une union si belle, il rougit de paraître m'aimer encore. Ce n'est plus qu'en secret qu'il ose me le dire : s'il a des témoins, il affecte devant eux une sorte d'indifférence ; ou, s'il me donne en leur présence quelques marques de tendresse, ce ne sont plus que celles qui lui échappent en dépit de lui.

Le croiriez-vous ? Depuis votre éloignement, il m'a déjà fait des leçons d'aisance et de liberté, de mode et d'usage ; à moi, dont le cœur ne connaîtra jamais d'autre usage que celui de faire voir à tout le monde que je l'aime. O Dieu ! faudra-t-il donc que mon amour lui devienne à charge ! et serais-je désormais réduite à le cacher!

Non, non, qu'il ne se flatte pas de me faire subir une loi si dure.... ou qu'il s'attende à tout ce qu'il pourra m'en coûter. Ah ! tout ce qui me rappelle des nœuds saints que nous avons formés, fait naître en moi des sentiments trop vifs, pour qu'il me soit possible de le dissimuler. Il ne sait donc pas quelle douceur j'éprouve à porter son nom, et à me souvenir à chaque instant que le ciel m'a fait son épouse.

Mais ce n'est encore ici que la moitié de mon secret. Le reste est ce qui m'afflige davantage. Je rends justice à Valmont ; son cœur est trop bon, pour ne pas avoir préservé son esprit des préjugés du monde, si un ami perfide n'employait tout son art à le séduire. Vous connaissez le baron de Lausane ; mais vous ne le connaissez pas comme moi : cet homme charmant, qui donne le ton à la cour et à la ville, s'est démasqué tout entier aux yeux de Valmont, et lui a laissé voir l'incrédulité la plus complète. L'impie a osé fouler aux pieds les vérités les plus respectables. J'étais indignée ; Valmont ne l'était point assez : il écou-

tait ; il défendait, quoique faiblement, la cause de sa religion et de son Dieu ; le moment d'après il souriait, il paraissait se faire un jeu de ma peine ; elle était à son comble ; et, malgré la loi que mon sexe m'impose, je me crus en droit de rompre le silence. Je le fis trop brusquement peut-être ; mais il est des impiétés qu'il n'est pas permis d'écouter de sang-froid. Je parlai avec feu sans doute, mais avec assez de raison pour que Lausane en fût déconcerté, s'il avait pu l'être. Valmont lui-même se rangeait de mon parti. Mais que son amour-propre tient mal contre la crainte du ridicule ! Le baron avait trop bien saisi son faible pour ne pas en profiter ; il ridiculisa mon zèle, il fit paraître plus ridicule encore la complaisance de Valmont pour son épouse, il enfla la liste des esprits forts, et lui fit craindre de ne passer jamais que pour un génie faible et borné. Depuis ce jour il est servilement attaché au char de son indigne ami ; il est de toutes ses parties, et lui communique tous ses projets. Ce sont malheureusement ceux de l'agrandissement et de l'élévation : car, hélas ! que de passions

germent dans son cœur ! Le crédit et la faveur dont le baron commence à jouir auprès du prince le lui font regarder comme un homme essentiel. La nécessité de se retrouver à chaque instant, par le concours des mêmes devoirs qu'ils ont à remplir, fortifie leur goût l'un pour l'autre, et je ne puis presque plus voir Valmont sans avoir Lausane pour témoin. Jugez de mon tourment: Lausane va perdre mon mari. C'est sûrement lui qui déjà lui fait regarder comme une faiblesse la continuité de son amour pour moi. D'ailleurs sans la religion, que deviennent les mœurs ? Et lorsqu'à peine on croit en Dieu, lorsqu'on a cessé de lui être fidèle comment pourrait-on s'assurer encore d'être fidèle aux hommes?

Je n'aperçois donc plus dans l'avenir que des points de vue qui m'effraient ; je tremble pour Valmont dont le salut m'est cher, je tremble pour moi-même au milieu des dangers auxquels je vais être exposée, je crains tout de Lausane, qui m'est suspect par mille endroits, et dont la conduite et les discours paraissent dans bien des ins-

tants, couvrir des desseins cachés que je n'ose approfondir. Je crains d'avoir à me défendre tout à la fois et de l'espèce d'intérêt qu'il me témoigne, et de la haine qu'il m'inspire.

Et vous, mon père, dissipez mes craintes, soutenez ma faiblesse, éclairez votre fils; il conservera toujours à votre égard le respect et l'amour que vous avez su lui inspirer, et il ne rougira pas de céder à vos lumières.

Je ne sais ce qu'il a pu vous écrire; mais je suppose qu'il vous aura laissé entrevoir sa façon de penser. Profitez-en, et qu'il ignore, s'il se peut, ce que je viens de vous marquer ; sa facilité à s'ouvrir avec vous en souffrirait malgré lui et il se trouverait contraint et gêné, s'il croyait qu'un autre l'a prévenu. D'ailleurs, les inquiétudes que je me fais à son égard l'offenseraient peut-être: il m'aime encore assez pour ne pas vouloir que je pense qu'il cessera de m'aimer un jour.

Son ressentiment par rapport à vos malheurs

est toujours le même : et ce qui du moins me soutient dans ma peine, c'est qu'il vient quelquefois se consoler avec moi. Vous êtes alors au milieu de nous ; et je n'y goûte point de plaisir plus doux que celui de parler de vous. Ah ! que le ciel, qui avait si bien assorti nos caractères, ne m'avait-il destinée à passer avec vous le reste de mes jours ! Éloigné de vos enfants, souvenez-vous toujours combien ils vous aiment ; et ne soyez jamais indifférent pour la tendre Émilie.

P. S. Mademoiselle de Senneville est maintenant avec moi. Cette aimable enfant m'intéresse par ses malheurs : elle m'occupe agréablement, et me distrait souvent de ma peine pour me rendre sensible à la sienne.

LETTRE IV.

Le marquis à son fils.

Tu es trop affecté, cher Valmont, de mon éloignement et de ma disgrâce ; le sentiment de mes malheurs te préoccupe et grossit à tes yeux l'injustice qu'on m'a faite. Je loue ta sensibilité ; elle est le cri de la nature et l'effet de ta tendresse pour moi. Prends garde cependant qu'elle ne tienne d'une âme un peu trop haute, et qu'elle ne te rende injuste envers ton prince et ta patrie. Le prince ne peut pas tout examiner et tout voir ; et, si chaque homme est sujet à des préjugés pourquoi voudrais-tu en exempter les rois ? Plaignons-les, mon fils. Dans le haut rang où le ciel les a fait naître ; ne pouvant pas tout apercevoir par eux-mêmes, faut-il être surpris s'ils se reposent

malgré eux sur des courtisans qui les trompent, et si, avec tant de raisons de juger mal des hommes, ils confondent quelquefois l'innocent avec le coupable ?

Ce serait donc toi, Valmont, que d'après tes plaintes, on aurait droit de taxer d'injustice : et, sans m'y arrêter davantage, souffre que moi-même un instant je me plaigne de toi. Quoi ! c'est mon fils qui m'ôte l'unique ressource et la consolation la plus douce qui puisse rester aux malheureux ! Dans ma peine, je levais mes mains vers le ciel, je me disais : « Il y a un Dieu témoin » de mon innocence (et j'étais consolé). Il y a » un Dieu qui permet l'injustice des hommes, » qui tôt ou tard jugera ma cause, et me rendra » avec usure les fruits de ma soumission et de ma » patience. » Maintenant quel langage veux-tu que je tienne, et que m'offriras-tu qui puisse me dédommager des consolations que tu m'enlèves ?

Si tout arrive par une fatalité aveugle, je n'ai donc plus rien à attendre que du hasard ; je cours

donc le risque affreux d'être à jamais le seul qui saurais que j'étais innocent; rien ne peut donc compenser les pertes qu'on a faites une fois; les maux qu'on éprouve ne sont donc qu'une source de désolation et de regrets; notre patience est vaine, et souvent sans ressource devant les hommes; il ne faut en chercher alors que dans le désespoir; c'est-à-dire encore, que, si je ne puis me promettre aucune justice de leur part, tu condamnes la vieillesse de ton malheureux père à descendre dans le tombeau, non-seulement sans honneur, mais sans espérance? Désolante doctrine! Est-ce la raison, est-ce la vertu qui t'a fait naître? et à quoi pourrais-tu être bonne, qu'à rassurer les méchants? Mais, mon fils, sans prétendre sonder avec toi les abîmes d'une métaphysique trop abstraite, dis-moi cependant sur quel fondement solide tu pourrais croire que la matière et le hasard tous seuls, par une nécessité fatale, aient formé l'univers: car ici, partout, la nature des choses te dément.

O mon fils! contemple le monde que tu habi-

tes; de quelque côté que tu tournes tes regards, chaque chose est évidemment faite l'une pour l'autre : la terre, les cieux, la mer, les éléments et les saisons, tout se lie, tout s'enchaîne, et concourt à l'harmonie de tous les êtres. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumière qui brillent au firmament, ces mondes semés de toute part avec tant de magnificence et d'éclat, forment un système complet où tous les corps pèsent les uns sur les autres et s'impriment un mouvement réciproque, où tout se tient. Si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, le reste du système s'écroule ; et ici, Valmont, les proportions sont immenses, et les rapports sont infinis.

Maintenant, mon fils, de l'infiniment grand descends à l'infiniment petit. A l'aide d'un microscope, considère ces animalcules qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière ; ils ont leur tête, leur bouche, leurs yeux ; et dans ces yeux leurs fibres, leurs muscles et leurs prunelles ; ils ont leurs veines, leurs nerfs

et leurs artères ; ces veines ont leur sang, ces nerfs leurs esprits, ces esprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores, et ces pores sont remplis de parcelles qui ont chacune leur figure, et se rompent, se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables et dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse, se forme, dans la proportion la plus exacte, un être vivant et animé. Cet être a des aliments qui lui sont propres, il a son chyle et ses humeurs, il a ses fonctions comme les autres corps; la trituration, la circulation du sang, la digestion, la génération, et toutes ces opérations qui sont autant de merveilles de la nature et des témoignages irrésistibles de l'intelligence, de la sagesse et de la toute-puissance de son auteur.

Si tu veux des objets qui soient plus à ta portée, choisis, mon fils, parmi ceux qui t'environnent ; ou si tu l'aimes mieux, prends au hasard, et examine. L'oiseau qui vole, le poisson qui nage, l'araignée qui file, l'abeille qui a sa police et ses lois, l'insecte industrieux qui pourvoit

avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore, la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon, la plante qui végète, l'arbuste qui croît à l'aide des sucs qui le nourrissent, la semence que la terre reçoit dans son sein et te rend au centuple ; le pepin qui devient pour ton usage arbre, fleurs, et fruits ; l'édifice mobile de ton propre corps, dont Gallien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il était saisi, qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité ; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les lois les plus sévères ; considère bien sa construction et sa fin ; partout, mon fils, tu trouveras de l'ordre et tu en seras transporté. Tu verras que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles : tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature, que plus on soumet l'un à la critique, plus il paraît imparfait ; et plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés et de

perfections : alors, saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope : « L'ordre est la première loi du » ciel. »

Ainsi, mon fils, l'univers est un livre ouvert à tous les hommes ; et, si tous ne savent pas y lire l'existence d'un être suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur cœur.

D'où te vient encore, cher Valmont, cette idée si grande, si noble, si belle, qui t'élève si fort au-dessus de toi-même et de tout ce qui t'environne, l'idée de l'infini ? Ton esprit tout seul n'a pu l'enfanter, et j'admire comment il peut la concevoir ; rien de fini n'a pu te la donner, et cependant elle est en toi, et tu la conçois clairement.

O infini ! ô mon Dieu ! qui vous rendez vous-même présent à mon esprit lorsque je vous conçois; ah ! que vous ravissez l'âme qui vous contemple ! que vous l'ennoblissez et que vous la sa-

tisfaites, lors même que dans ses hautes et sublimes pensées vous la forcez d'avouer devant vous sa petitesse et son néant !

Cher Valmont ! instruit par les idées les plus claires de ton entendement et les plus pures lumières de ta raison, convaincu par les sentiments de ton cœur, au milieu de cette harmonie universelle, de cet accord de tous les êtres à publier leur auteur, serais-tu presque le seul qui osât le méconnaître? Nouveau Titan, en escaladant les cieux, ne craindrais-tu pas d'être accablé du poids de l'univers ? Eh ! que te reviendrait-il d'avoir refusé à Dieu ton hommage? Tu n'es point méchant ; et, sans avoir joui des malheureux fruits du crime, tu perdrais les plus grandes douceurs et les charmes les plus réels de la vertu.

O toi qui as l'âme si droite et des mœurs si pures, songes-tu bien, mon fils, que tu n'aurais en effet aucune règle des mœurs? Les notions du juste et de l'honnête, qui rendent l'homme si res-

pectable à lui-même, ne seraient plus à tes yeux, si tu étais conséquent, que des conventions bizarres qu'un commun intérêt aurait formées, et que l'intérêt personnel pourrait anéantir. La vertu, stérile et sans honneur, ne serait plus que l'enthousiasme d'un esprit faible ; le coupable, heureux et triomphant, aurait raison de se féliciter, et le crime ne serait plus que dans la maladresse. De là tu aurais tort de te plaindre, si l'on t'enlevait ton épouse et tes biens ; l'unique droit, pris dans la nature, serait le droit du plus fort.

Ces conséquences te font horreur, et ton cœur les dément ; mais elles sont justes, Valmont : et si ton cœur, si ta raison même les désavouent, comprends donc combien il est naturel d'en désavouer le principe.

Je remets à un autre moment à répondre aux difficultés que tu m'opposes ; pour ton propre bonheur, je ne tarderai pas à les résoudre.

Suite à la quatrième lettre.

Le mal moral t'effraie, tu cherches à en découvrir l'origine ; et d'où naissent les doutes qui t'affligent? Tu te demandes, cher Valmont, pourquoi donc si peu d'équité dans les hommes? pourquoi des passions, des erreurs, des crimes? pourquoi..... O mon fils, si tu prétends interroger sur tous les points l'être infini qui t'a créé, je l'avoue, tes pourquoi ne finiront jamais. N'est-ce pas assez que par la voix de tous les êtres, il t'apprenne qu'il existe, qu'il le crie au fond de ton cœur ; qu'il se rende sensible dans toutes ses œuvres, que le jour l'annonce au jour, et la nuit à la nuit? N'est-ce pas assez qu'il t'ait rendu capable de le connaître? Et que te faut-il de plus pour l'adorer? L'astre brillant qui t'éclaire cessera-t-il d'exister pour toi, parce qu'il se couvre de nuages. Eh bien! mon fils, écoute, et daigne me répondre à ton tour. Si un Dieu intelligent et sage a formé l'univers, quelle fin a-t-il pu se proposer,

qu'une fin digne de lui ? C'est donc pour lui que Dieu à tout créé, c'est-à-dire pour recevoir de sa créature la gloire qui est due à ses perfections. Or, est-il une gloire complète ; est-il pour l'être vraiment parfait, un hommage réel, si de toute part il est contraint et forcé? Compare à la gloire du souverain monarque la cour la plus brillante ; parmi tous les êtres possibles imagine un monde formé des créatures les plus nobles, qui de degré en degré s'élèvent jusqu'à l'être suprême ; fais-les sonder tous les degrés de sa sagesse, mesurer tous les effets de sa puissance, le contempler en lui-même ; et, dans les transports les plus vifs, les ravissements les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer et le servir. Qu'est-ce, mon fils, aux yeux du souverain être, que ce monde nouveau, si grand, si parfait et si pur, qu'est-ce au fond s'il fut toujours sans choix et sans liberté, qu'un monde automate, mû par des ressorts nécessaires? Ah ! moi-même alors je dirais : « Nobles et vastes intelligences, esprits célestes, êtres fortunés, gardez vos brillantes perspectives, et, pour que mon Dieu soit

servi, soit aimé comme je conçois qu'il doit l'être, quelques moments encore, laissez-moi ma liberté.

» Être suprême, que j'ai le bonheur de connaître, vous qui prescrivez aux astres leurs cours, et à la mer ses limites, d'après ce que vous faites concevoir à ma raison, vous exigez son hommage sur les choses mêmes qu'elle ne conçoit pas. Je vous le rends cet hommage, ô mon Dieu ! je m'abaisse, je me confonds et m'anéantis devant vous ; pour prix de ma soumission, Seigneur, je ne vous demande qu'une grâce, c'est d'éclairer mon fils. »

LETTRE V.

Le marquis à la comtesse.

Je ne puis vous exprimer, ma chère fille, toute la part que je prends à vos inquiétudes et à vos

peines. Vous craignez en épouse, et moi en père.

L'unique chose qui me rassure, c'est la confiance que Valmont me témoigne. Il ne m'a pas dissimulé ses opinions et ses doutes; et il me fournit par là les moyens d'y répondre. Je ne cesserai de le faire avec tous les ménagements qu'exigent ses propres intérêts et ceux de la vérité. Son empire est fondé sur la persuasion, et non sur la contrainte; elle se prouve cette vérité sainte, et ne se commande pas. Je ne ferais qu'aigrir et révolter mon fils, si je prétendais dominer sur sa raison, au lieu de l'éclairer.

Je prévois qu'il ne me dira pas tout; il lui en coûtera moins de me parler des égarements de son esprit que de ceux de son cœur, si celui-ci vient à s'égarer; mais sur ceux-là du moins puisse-t-il toujours s'ouvrir à moi sans réserve! Pour vous, ma fille, ne sortez point du plan que vous vous êtes tracé. Son caractère, naturellement bon ne tiendra pas long-temps contre les charmes réels

d'une piété solide et contre la sagesse de vos procédés.

Que je vous sais gré, mon aimable Émilie, de votre façon de penser par rapport à votre mari ! Ce ton de simplicité et de franchise, qui convient si bien à des amours légitimes, et sur lequel aujourd'hui on prétend jeter du ridicule, est cependant celui de la raison, de la nature, et du sentiment ; et je vais moi-même, par un style plus conforme à ma tendresse et aux épanchements de mon cœur, le reprendre avec toi.

Ne crains pas, ma fille, de me rendre le confident de tes peines. La fausse délicatesse qui te porterait à me les dissimuler serait aussi funeste à Valmont, qu'elle te serait préjudiciable à toi-même : privée de tout appui, tu en aurais moins de force pour soutenir les épreuves que le ciel te prépare, et, à l'égard de ton mari, moins de secours pour les mettre à profit. Eh ! auprès de qui te serait-il permis de chercher ici-bas des consolations et des lumières, si ce n'est auprès d'un père ? Tu

vois, mon Émilie, que je ne prétends pas dissiper tes craintes par une fausse assurance ; j'aime mieux y joindre les miennes, et consulter ensemble la conduite que nous devons tenir.

Je connais trop bien les sources honteuses, et les suites malheureuses de l'incrédulité, pour n'en rien craindre par rapport à mon fils, mais malgré mes alarmes, et les dangereux écarts ou l'incrédulité nous entraîne, je ne suis pas sans espérance. Si sa jeunesse et les séductions de Lausane ont pu l'égarer, je me flatte du moins que ses égarements ne dureront pas assez long-temps pour altérer en lui tous les principes de raison, de droiture et de mœurs, qui peuvent aider à le ramener. Ne te laisse point abattre ; élève constamment tes regards vers le ciel ; prie pour ton mari tandis que je travaillerai à dissiper ses doutes, et sois assurée que tes gémissements et ta douceur feront plus que mon travail et mes efforts.

A l'égard de Lausane, je conçois tón nouvel embarras. Il est l'ami de Valmont, ami dange-

reux, perfide peut-être, mais que tu es forcée de menager. Evite-le, tant que tu pourras le faire avec bienséance ; que ton extrême réserve lui impose; s'il te voit quelquefois un visage plus ouvert et un air plus enjoué, qu'il s'aperçoive aisément qu'il ne le doit qu'à la présence de ton mari. Du reste ne l'aigris point contre toi pour ne pas le rendre encore plus dangereux ; ménage-le sans te compromettre ; en matière de religion, ne dispute point avec lui, plains-le et ne le hais pas. J'avoue qu'il s'oppose à ta propre félicité ; mais tu sais, ma fille, par quel sentiment il t'est permis de t'en venger. Conserve ta belle âme toujours sensible et bienfaisante, toujours tranquille, exempte de tout levain d'aigreur et d'inimitié ; et, jouissant ainsi de toi-même, la paix de ton cœur te dédommagera abondamment de celle que les hommes paraîtraient te refuser.

Conserve-toi, ma chère enfant, pour toi, pour ton mari, et pour les doux fruits d'une union que le ciel a pris plaisir à former : conserve-toi

pour un second père qui vit dans toi et dans Valmont plus que dans lui-même.

P. S. Je reçois à l'instant, ma fille, un nouvel ordre de la cour. J'y suis encore suspect, quoique si éloigné d'elle; ou plutôt mes ennemis, sans doute, me croient encore trop près d'eux, et m'envoient à l'autre extrémité du royaume. J'apprends aussi qu'ils sont parvenus à me faire ôter mon gouvernement, et qu'on l'a donné au fils du duc de... Je respecte, jusque dans son injustice la volonté de mon souverain; et, s'il me dépouille de mes dignités et de mes biens, il ne pourra pas du moins me dépouiller de mon attachement pour lui, ni de ma soumission aux volontés du ciel. C'est presque l'unique bien qui me reste, et celui-là sera toujours en mon pouvoir.

LETTRE VI.

Le comte de Valmont à son père.

Qu'il m'est doux, mon père, de m'instruire avec vous ! et que je sens vivement tout le prix des lumières que vous daignez répandre sur moi ! Continuez à m'éclairer ; pardonnez-moi mes doutes en faveur de ma franchise ; et que je vous doive le précieux avantage de les voir disparaître pour faire place à la certitude. Si je m'égare, vous me ramenerez bientôt ; et faire sortir votre fils des ombres de l'erreur, c'est lui donner une seconde fois la vie. Qui peut d'ailleurs mieux que vous faire goûter la raison et contraindre à l'aimer ? Vous prêtez à ses leçons l'empire de la vertu qui vous les dicte ; et rien ne me paraît plus persuasif que la voix du juste qui annonce un Dieu.

Mais croiriez-vous, mon père, que c'est cette même vertu que vous faites briller qui combat le plus vivement en moi les lumières que vous m'offrez, qu'elle semble renverser d'une part ce que de l'autre elle cherche à établir, et que, sans le vouloir, vous me prêtez les plus fortes armes contre vous ? Je ne cesse de comparer vos sentiments et vos malheurs, les mérites et la récompense. Quoi ! me disais-je, avec plus de feu encore que je ne l'avais fait jusqu'ici, tant de grandeur d'âme, et tant d'infortune ! J'étais plongé dans ces tristes idées, qui pèsent si fort sur le cœur d'un fils, et dans ce moment j'apprends votre nouvelle disgrâce. Quel coup pour mon cœur et pour ma raison !

Ah ! vous êtes donc condamné à être le jouet des événements du sort, à être continuellement dans l'agitation et le trouble, à éprouver tout ce que la mauvaise fortune a de plus humiliant et de plus pénible ! On vous dépouille de vos honneurs, de vos biens ; et le prix des services et du mérite devient celui des brigues et de la faveur !

Je sais que votre grandeur n'était pas dans vos titres ; qu'on ne vous ôtera pas la noblesse de votre origine, ni celle de vos sentiments, et que vous serez toujours assez grand, puisque vous l'êtes par vous-même : je sais que, tant que je n'aurai pas succombé sous les efforts de l'envie, tant qu'il me restera quelques biens, mon père sera toujours assez riche : mais enfin le sort en est-il moins injuste ? Eh quoi ! vous n'étiez donc pas assez malheureux ! On ne vous laisse pas même dans votre patrie une retraite où vous puissiez jouir en paix de quelques douceurs de la société, de quelques agréments de la nature ; et le plus triste séjour est celui qu'on choisit pour le lieu de votre exil. On vous confine parmi des hommes rustres et sauvages, qui ne peuvent vous être d'aucune ressource, qui n'ont d'humain que la figure et qui n'ont de commun avec vous que la dure nécessité de vivre au milieu des montagnes, des précipices et des forêts ; dans une terre sèche et aride, ou la culture est presque sans fruit et le travail sans salaire ; dans des lieux qui n'offrent que l'affreuse perspective de hameaux tristement

épars , de misérables chaumières, et que l'affligeante image de l'indigence de ceux qui les habitent.

Quel contraste dans ce tableau avec les idées d'ordre auxquelles vous voudriez me ramener toujours, et que j'aimerais si fort à me rappeler sans cesse à moi-même ! mais qu'elles sont bientôt effacées par des objets ou règne, hélas ! un désordre trop réel.

Il y a, dites-vous, un créateur souverainement bon, souverainement sage, et cependant je vois dans ce monde physique, sur cette terre que j'habite, monts sur monts, abîmes sur abîmes; je vois des irrégularités, des défauts dans la nature ; je vois partout des hommes sujets aux besoins, aux douleurs et à la mort. Était-ce bien pour eux la peine de naître? Ah ! s'il faut qu'il y ait des malheureux, du moins qu'il en excepte celui de tous qui m'est le plus cher ; et, s'il en est besoin, mon père, qu'il prenne, j'y consens, sur le bonheur de ma vie pour en former le vôtre !

LETTRE VII.

Le marquis de Valmont à son Fils.

Désabuse-toi, mon fils, je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l'agitation et le trouble, et jamais je n'ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C'est maintenant que je commence à vivre. Séparé d'une foule importune, loin des esprits faux et des cœurs pervers, mes jours s'écoulent sans chagrin, sans inquiétude et sans ennui. La nature et mon propre cœur font ici mon unique étude ; et, dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfants, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoique exilé dans ces lieux, mon âme n'y est point captive ; rien ici ne la dégrade ; rien ne l'asservit et n'y enchaîne sa liberté. J'apprends de jour en jour à me détacher des objets auxquels

je tenais encore ; soumis aux décrets du ciel, je le bénis des leçons qu'il me donne ; je suis content, parce que sa volonté est devenue la mienne, et qu'il ne saurait plus vouloir que ce que je veux moi-même.

Lorsque tu t'aigris de mon infortune, tu connais bien peu, cher Valmont, en quoi consiste le vrai bonheur. Avec un esprit droit et un cœur tranquille on le trouve partout ; il est de toutes les situations et de tous les lieux, il ne se forme pas de quelques-uns de nos jours ; le coupable triomphant pourrait être heureux ; mais il se forme d'une longue suite de moments, et la vi la plus uniforme dans son cœur est aussi la plus fortunée.

Il n'est attaché ni aux grandeurs, ni aux richesses, le faux éclat qui les environne ne sert trop souvent qu'à marquer les soins dévorants, la servitude et l'ennui de ceux qui les possèdent ; j'étais grand, j'étais riche, et j'étais moins satisfait. S'il fallait des biens ou des titres pour par-

venir au bonheur, peu d'hommes pourraient y prétendre. Cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs désirs. De même que c'est par le cœur qu'on est vraiment noble et vraiment grand, c'est par lui aussi qu'on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins, et on en a peu quand on n'a que ceux qu'on ne s'est pas donnés; un esprit humble et résigné, un cœur qui s'ouvre aux douceurs du sentiment, et qui se ferme aux tourments de l'amour-propre, des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une âme où tout s'accorde; voilà la source du vrai bonheur. C'est alors qu'on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens; mais, pour en jouir, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans crainte de reproche, il faut reconnaître un Dieu, Valmont, et ne pas être en guerre avec la raison que nous tenons de lui.

Ici tout concourt à ma félicité. Ces hommes si rustiques, si sauvages à tes yeux, et que tu crois incapables de me fournir aucune ressource,

ne cessent de m'en offrir ; ils ont besoin de moi ; et, tous mes vassaux qu'ils sont, j'ai encore plus besoin d'eux. C'est dans la disgrâce, mon fils, qu'on sent le mieux le prix des hommes. Ces bonnes gens, qui ne m'avaient jamais vu, ne savent qu'elle fête me faire ; ils s'empressent à l'envi de me donner tous les secours dont je n'ai pu me passer jusqu'ici, et dont ils savent si bien se passer pour eux-mêmes ; ils le font souvent pour le seul plaisir de m'être utiles ; et la bonté de leur cœur donne à leurs moindres services un prix que tout le mien suffit à peine pour payer. De mon côté je travaille à les rendre heureux, et pour moi c'est commencer à l'être. A t'entendre, ces hommes n'ont presque rien de commun avec moi. Que dis-tu ? Ils ont de commun l'humanité. Ah ! fais disparaître ces différences extérieures que souvent une sorte de hasard a fait naître, qui prouvent si rarement en faveur du mérite, et tu apercevras toujours entre un homme et un homme les rapports les plus vrais. Pour moi, à qui rien n'est étranger, et qui respecte dans chacun de mes semblables ma pro-

pre nature, je puise dans ceux mêmes que tu traites avec tant d'indifférence, et que tu ne regarderais, ce me semble, qu'avec une sorte de mépris, des plaisirs qu'un monde poli n'avait pu me donner.

C'est dans ces hameaux, si éloignés de la contagion des villes, que je retrouve la bonhomie et la simplicité des premiers âges. C'est ici que règnent une gaieté sans fard et le contentement au sein du travail; ici la santé, la paix, et le simple nécessaire ne laissent point envier le luxe des cours et le tumulte des cités; ici la nature conserve son empire et ses droits, et ne permet point de rougir des nœuds qu'elle a formés; les noms sacrés de père, d'ami, d'époux et de frère, s'y donnent et s'y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu'ils expriment, et l'on y fait retentir à chaque instant au fond de mon cœur le cri touchant de l'humanité. O humanité! humanité, doux penchant des âmes vraiment nobles, combien sont malheureux ceux qui t'oublient; qui mettent à la place des douceurs que tu procures

des larmes de tendresse que tu fais couler, la sécheresse et la dureté que l'orgueil enfante, et qui, dans leur fausse grandeur, se font gloire de tout, excepté d'être hommes.

Tu conçois, mon fils, qu'en pensant ainsi il m'en coûte peu de me trouver exilé parmi ce peuple qui habite une terre, le plus ancien héritage de nos aïeux. Je me rapproche de lui avec joie, et sans crainte il se rapproche de moi. Notre confiance mutuelle produit des scènes d'attendrissement et de bienveillance, que je préfère de beaucoup à toute la pompe des grandeurs et à tous les hommages des courtisans. Le vieillard m'amène son fils, et me fait devant lui l'éloge de sa soumission et de sa tendresse ; il m'entretient de sa famille, de son champ, de ses troupeaux, du petit bien qu'il possède, ou de celui qu'il espère : quelquefois aussi il me parle de ses besoins et de sa misère ; je partage avec lui sa peine ; je fais en sorte qu'il n'en ait plus, ou je l'adoucis au moins si je ne puis pas entièrement la soulager. Dans d'autres moments il me

demande des conseils et je lui en donne ; j'y ajoute, s'il se peut, des lumières qui le rendent dans sa simplicité plus sage encore et plus heureux. Ces bonnes gens veulent bien me faire juge des différents qui surviennent au hameau ; et, en respectant les droits de chacun d'entre eux, je fais en sorte que tous s'en retournent contents. Souvent moi-même je les rassemble pour être témoin de leurs jeux : dans des fêtes champêtres je donne un prix au vainqueur ; j'établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail et pour la vertu ; et, quand je n'ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs du triomphe. Je lis dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur maintien, combien ils y sont sensibles. Hélas ! ils daignent me respecter pour moi-même, ils font plus pour mon bonheur, ils me fond goûter cent fois le jour la douceur d'être aimé. On dit que les gens de la campagne sont méchants, oui sans doute, ceux qu'on a rendus tels en les rendant méprisables. Ceux-ci sont naturellement bons, et quand ils ne le se-

raient pas, ils le deviendraient comme tous les autres hommes , dès qu'on les traiterait avec bonté.

Juge, mon fils, par le plaisir que je prends à te parler d'eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas tout entière ; et une des choses dont je jouis le plus, c'est le spectacle de la nature. Elle n'est pas dans ces contrées si inculte ni si privée d'attraits que tu la supposes ; et dans les lieux mêmes les plus sauvages, la nature a pour un cœur tranquille des charmes secrets que toute la richesse de l'art ne peut égaler. Lorsqu'au lever de l'aurore je me transporte sur nos montagnes, que je vois le ciel se teindre peu à peu des plus vives couleurs, un globe de feu paraître, s'élever, et par ses rayons naissants effacer les ombres des collines opposées; les neiges se fondre lentement, et former des ruisseaux qui coulent près de moi avec un agréable murmure ; des fleurs champêtres mêler leurs douces odeurs à celles des plantes qui croissent dans les fentes des ro-

chers ; des gouttes de rosée briller sur ces fleurs, sur les buissons voisins, et sur les filaments légers qui voltigent alentour ; les tranquilles zéphirs se jouer entre les feuilles des faibles arbrisseaux, et en agiter mollement les branches : lorsque j'entends les oiseaux qui par un tendre gazouillement saluent tous ensemble l'astre du jour et préludent à de nouveaux concerts ; lorsque je vois des tourbillons de fumée qui s'élèvent des toits rustiques des bergers, et annoncent le retour du travail ; le bûcheron qui, s'arrachant au repos, quitte sa chaumière pour s'enfoncer dans la forêt prochaine ; les laboureurs qui se répandent dans les campagnes ; les troupeaux qui sortent à pas lents des hameaux, et se dispersent sur le penchant des collines ; toute la nature qui s'éveille, et, sans perdre encore une impression de fraîcheur reprend une vigueur nouvelle ; ah ! quel enchantement j'éprouve ! et quel ennemi de la Divinité pourrait résister à un spectacle si touchant.

Ravi par ces douces images, je me livre à la

méditation la plus profonde ; mon esprit s'agite, mes pensées se pressent, une sorte d'enthousiasme élève mon âme, j'entre dans les conseils du Très-Haut, je crois assister au moment de la création.

Rien n'existait encore que celui qui existe par lui-même. Il parle, l'univers est créé, le chaos se forme et va se débrouiller à l'instant ; la lumière paraît, les éléments sont distingués, les astres brillent au firmament, la terre reçoit sa parure et sa fécondité, le monde s'anime et se peuple de mille êtres divers ; chaque chose à ses lois, et le Créateur imprime partout des caractères de sa sagesse et de sa libéralité. Cependant la nature n'a point encore de maître ; elle a des richesses, et elles sont inutiles ; elle est faite pour être vue, et n'a personne qui puisse admirer ses dons ni d'interprête qui puisse en son nom rendre gloire à celui qui la fait exister. Il lui faut un être qui soit placé entre Dieu et ses ouvrages. Dieu le forme, cet être, et l'homme existe pour lui, comme le monde que j'habite existe pour

moi. Mais, parce que tout s'avilit par l'usage, et que nous cessons presque d'admirer et de sentir ce qui cesse d'être nouveau pour nous, pour ne pas éprouver cette impression de l'habitude qui me rendait ingrat en me rendant insensible, je me mets un instant à la place du premier homme. Quel spectacle pour lui, lorsqu'il vit pour la première fois l'astre éclatant qui préside au jour, briller, s'avancer à pas de géant, s'élever au plus haut des cieux, descendre à l'autre hémisphère, et embraser le monde dans sa course; lorsqu'il vit les ténèbres bannir insensiblement la lumière pour l'inviter au repos, et lui ménager avant son sommeil l'admirable coup d'œil de cette superbe voûte ou un nouvel astre et des étoiles sans nombre, semées sur un champ d'azur, tempèrent par une clarté douce et paisible les ombres de la nuit, lorsqu'il vit le soleil reparaître à son tour pour colorer, pour embellir sa demeure, pour échauffer, pour ranimer toute la nature; lorsque la terre couverte d'arbres, de fruits, de fleurs et de verdure, tenta ses goûts et ses désirs pour satisfaire ses premiers besoins;

que les animaux appelés devant lui, vinrent lui offrir leur industrie, leurs forces, leur lait et leur toison, qu'une compagne vertueuse et tendre se présenta pour charmer sa solitude, et le faire vivre d'une vie plus douce encore dans un autre lui-même ; lorsque tout dans l'univers parut être formé pour lui, et concourir à sa félicité, rien ne la troublait alors, il n'était pas encore infidèle.

Ah ! quelle admiration, quelle surprise ne dut-il pas éprouver ! et quels furent dans ces premiers moments, ses ravissements et ses transports ; saisi moi-même de l'admiration la plus vive, transporté hors de moi, je me lève, je m'écrie, je retombe prosterné, mes yeux se mouillent, mes mains s'entrelacent, mes paroles se confondent, et ma langue balbutie mon étonnement et les expressions de ma reconnaissance à celui qui a tout fait et m'a tout donné. Tel fut sans doute l'hommage du premier homme ; et s'il naquit raisonnable et sensible, la religion naquit avec lui.

Mais où sont donc, me diras-tu, ces grands objets d'actions de grâces et de surprise ? ils sont bientôt effacés par des objets tout contraires ; et, si le monde moral devait avoir ses dérangements et ses désordres, pourquoi faut-il que le monde physique ait les siens ?...

Avant que de te répondre, il est juste, cher Valmont, que je satisfasse à un devoir plus pressant qui m'appelle. Il est question de réunir dans ce moment une famille divisée. Les héritiers d'un de nos plus riches laboureurs viennent me confier leurs prétentions diverses et leurs intérêts. Je vais commencer par rapprocher, s'il se peut, leurs cœurs déjà aigris par des plaintes réciproques ; et, reprenant ensuite ma lettre, je travaillerai à faire cesser les doutes qui t'agitent.

Suite de la septième Lettre.

Chercherais-tu des prétextes, mon fils, pour te dispenser du plus tendre hommage envers l'auteur de tout bien ? et ne serait-ce qu'à l'égard de la Divinité que la reconnaissance serait un fardeau pour ton cœur ? Cesse de calomnier la na-

ture, Valmont ; et avant que d'y trouver des défauts, étudie-la du moins pour apprendre à la connaître.

» Pourquoi, par exemple, pourquoi ces mon-
» tagnes arides, environnées d'abîmes, et qui dé-
» parent toute la nature ? » Tu voudrais donc que la nature fût partout uniforme ? Eh ! ne vois-tu pas que tu perdrais dès lors toute la beauté des contrastes et tous les charmes de la variété ? Que ferait-elle dans son uniformité constante et son exacte régularité, que ressembler à l'art, et, après quelques moments de plaisir, t'ennuyer comme lui ? Ah ! mieux instruite de tes goûts que toi-même, elle fait régner jusque dans sa variété confuse et son désordre apparent une harmonie réelle et un ordre caché, dont les secrets rapports se font sentir à notre âme par le plus doux saisissement.

Aujourd'hui encore, quel tableau magnifique m'ont laissé voir ces prétendus désordres ? J'étais assis sur le sommet d'une des plus hautes montagnes : là, respirant un air plus pur, élevé au-

dessus de toute affection basse et terrestre, dégagé en quelque sorte de la matière, et foulant aux pieds les passions humaines, je goûtais une volupté exempte de soins et de remords, et je contemplais d'un œil serein le riche et vaste rideau qui s'offrait à ma vue. Tout-à-coup il s'élève un brouillard épais, des nuages se forment sous moi; je les vois se condenser, s'obscurcir, et du milieu de la montagne s'étendre jusque sur les vallons; des tourbillons rapides, roulant avec eux le soufre, le nitre et le salpêtre, se heurtent, se choquent et s'embrasent; de longs traits de feu sillonnent le fond obscur des nuages; le tonnerre gronde, les nues crèvent, et je vois la foudre remonter, redescendre en serpentant, entr'ouvrir à mes yeux des précipices, frapper les rochers, se briser en éclats, et se perdre dans les abîmes. Parmi ces objets, que Dieu m'a paru grand! Ah! Valmont, témoin de ce spectacle, tu l'aurais toi-même adoré comme moi.

L'orage s'est dissipé, mon esprit a repris son premier calme, et une douce rêverie m'a conduit

à des réflexions bien dignes de m'occuper. De l'élévation où j'étais, à l'abri des tempêtes, je jetais un regard sur la scène orageuse du monde; je considérais de loin, sans inquiétude et sans trouble, ce choc violent des intérêts et des passions des hommes, ces fortunes mensongères qui creusent si souvent des abîmes sous leurs pas, ces fantômes de bonheur qu'un souffle renverse, ces grandeurs fragiles qu'un coup de foudre réduit en poussière, ce bruit de gloire et de renommée dont le vain son se perd dans les airs, et tout cet éclat trompeur du monde, qui est bientôt effacé par la nuit des temps; j'envisageais ce que j'avais perdu, j'évaluais ce qui me reste, et j'étais trop heureux; car c'est ainsi que la nature, dans son spectacle varié à l'infini, offre partout des leçons, quand on la laisse parler et qu'on se plaît à l'entendre. Mais trop plein d'un sentiment qui ne cherche qu'à se répandre, je m'aperçois, cher Valmont, que je m'égare en conversation avec toi: revenons, et pardonne-moi mes écarts.

« Pourquoi des montagnes? » Mais, mon fils,

pourquoi des minéraux, des métaux et des fossiles si utiles, si nécessaires à l'homme, et qui ne s'engendrent que dans leur sein? Pourquoi des neiges qui couvrent leur sommet, et qui, par une fonte douce et presque continuelle, entretiennent le cours des rivières et des fleuves? pourquoi des fleuves qui arrosent, qui fertilisent nos champs, et qui prennent leur source au milieu d'elle? Pourquoi des vents qui renouvellent, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes qui dispersent au loin les nuages, et dont les montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets et rompent la violence? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi, tous les êtres qui composent l'univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, et forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du Créateur. Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, et tu rompras l'harmonie du monde entier.

« Mais encore, pourquoi des besoins dans

» l'homme? » Eh! pourquoi ces beaux nœuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, et qui naissent de nos besoins? Pourquoi les douceurs de la société et ses avantages si précieux pour des esprits raisonnables et des cœurs sensibles? Pourquoi des vertus sociales, ces belles et nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer? Pourquoi surtout les charmes de la bienfaisance, et les mérites d'un cœur reconnaissant? Pourquoi des besoins? dis-tu. Eh! pourquoi des plaisirs? c'est à tes besoins mêmes que tu les dois. Ainsi que la main toute-puissante de ton Créateur a répandu sur toute la nature un charme secret, elle a attaché à chacun de nos besoins un plaisir nécessaire; et ces plaisirs sont d'autant plus vrais, que nos besoins sont plus réels. Soit que l'aiguillon de la faim te presse, soit que tes yeux appesantis t'invitent au sommeil, soit que tes membres glacés redemandent une douce chaleur, tu ne peux satisfaire aux lois que t'impose la nécessité que par des sentiments agréables.

« Mais pourquoi donc de la douleur? » O mon fils! à ta douleur même reconnais la bonté de celui qui t'a formé. C'est elle qui, prompte à se répandre sur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangements qui y surviennent, des dangers qui te menacent, et des précautions que tu dois prendre; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer.

« Mais enfin, pourquoi des maux? pourquoi » les maladies, les revers, l'indigence, et la mort? « Pourquoi des maux! pour la juste punition du crime, et pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite; ce sont les combats qui mènent à la victoire; c'est dans la force et dans la grandeur d'âme que la vertu prend sa source; et où serait l'âme forte et généreuse, s'il n'y avait rien dans ce monde à supporter ni à souffrir? Souviens-toi de cette pensée vraiment grande d'un ancien sage: « Le plus beau » spectacle pour le ciel et le plus digne de ses

» regards, c'est un juste aux prises avec l'ad-
» versité. »

Mais si les calamités donnent un nouveau lustre à la vertu, elles ne sont pas moins nécessaires pour le châtiment du vice. Tu demandes pourquoi des maux? Et pourquoi des coupables? Eh! quel est l'homme qui ne l'ait jamais été ? Quel est l'heureux mortel, si parfaitement innocent, en qui la souveraine justice n'ait rien à reprendre ni à punir? O mon fils! cette triste pensée rappelle à ma mémoire ces jours d'une ardente et présomptueuse jeunesse que je voudrais au prix de tout mon sang retrancher de ma vie; ces jours écoulés dans les plaisirs et perdus dans de folles erreurs. Alors, cher Valmont...., reçois cet aveu, et puisse ce qu'il a de pénible effacer la honte de mes premiers désordres! alors j'étais devenu infidèle. Ce n'était pas le ton du siècle qui m'avait égaré: il n'était pas encore du bel air d'être incrédule. Je ne pensais donc pas à accommoder mes sentiments aux opinions des autres, et je ne me faisais pas non plus un vain

honneur de soumettre les autres à mes propres idées. Des passions naissantes avaient seules obscurci ma foi ; et j'eus bientôt achevé d'en secouer le joug pour être coupable avec moins de remords. Chaque jour, dans un cercle d'amis dangereux que les mêmes causes va ient égarés, j'élevais de nouveaux systèmes que ma raison elle-même détruisait à l'instant ; je cherchais la lumière au sein des ténèbres ; je cherchais la paix, et ne la trouvais pas.

Eh ! quand ces premiers égarements n'auraient pas souillé ma jeunesse, n'aurais-je rien à expier pour les jours dont elle a été suivie ? J'ai pu avoir des vertus morales, j'ai pu être un honnête homme selon le monde ; mais qu'il y a loin de là aux devoirs et aux vertus du christianisme ! Interroge ainsi toutes les consciences, interroge ton propre cœur, et ne dis plus : *Pourquoi des maux* !

Le dernier de tous les maux, et le pire aux yeux de bien des hommes, c'est la mort. Ah ! elle est

un mal sans doute, pour celui qui n'a rien à espérer après cette vie; elle est un grand mal pour celui qui ne peut compter ses jours que par l'abus qu'il en a fait; pour le méchant qui a commis le crime avec goût, avec réflexion, par habitude, et qui ne s'est point repenti: elle en est un pour celui dont la vie stérile et sans honneur n'a contribué en rien à la gloire de son Dieu, au bonheur de ses semblables, et qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle donc un mal pour celui à qui elle promet la jouissance du vrai bonheur; pour l'homme vertueux et bienfaisant qui n'a pas reçu son âme en vain, dont presque tous les moments ont été marqués par le désir, par le soin de bien faire, et quelques-uns seulement par le regret d'avoir mal fait? Est-ce un mal pour le juste dont elle termine les combats, et dont elle couronne la victoire; pour celui qui par une bonne vie, a appris à bien mourir? Ah! dès qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, dès qu'il s'est repenti du peu de mal qui est échappé à sa faiblesse, il a assez vécu pour lui-même, et la mort est un gain pour lui.

Eh! qu'aura donc la mort de si terrible pour moi quand elle viendra terminer une vie que j'aurai tâché de rendre utile, et dont j'aurai pleuré les fautes et expié les erreurs? Plein de confiance en la bonté d'un Dieu, qui, tout à la fois mon juge et mon père, m'aura aidé lui-même à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mon roi qui me connaîtra mieux, de mes ennemis peut-être qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, et qui avoueront qu'il n'a pas dépendu de lui qu'ils ne fussent plus heureux: je mourrai regretté de vous, mes chers enfants; de vous ma plus douce joie et le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres; vous mettrez votre offrande sur le tombeau qui les renfermera, vous l'arroserez de vos larmes; et, pour vous consoler mutuellement, vous vous direz l'un à l'autre: « Il est parvenu au terme après lequel il » soupirait, ne lui envions point son bonheur; » puissions-nous seulement, quand le temps en » sera venu, le partager avec lui! Non, nous

» ne l'avons pas perdu pour toujours: non, il
» n'est pas mort tout entier, et c'est maintenant
» qu'il vit heureux. » Ainsi Valmont, la vie n'est point un fardeau, lorsqu'elle mène à une bonne mort; la mort n'est point un mal, lorsqu'elle conduit à une vie meilleure.

J'en ai dit assez pour t'éclairer. Lis sans prévention, sans passion, ce que ma tendresse pour toi m'a dicté; et tu n'auras pas de peine à être d'accord avec moi. J'ai pris en main la cause de Dieu même que tu semblais attaquer; il n'en a pas coûté à mon cœur pour la défendre, en coûterait-il au tien pour se rendre?

Et comment oserais-tu encore te refuser à l'auteur de ton être, et censurer ses ouvrages? Es-tu donc élevé assez haut dans la nature pour la voir tout entière? Tu n'aperçois qu'un coin de tableau: mais du moins, par la sagesse qui éclate dans ce qui est soumis à tes lumières, juge de celle qui est cachée dans les choses mêmes sur lesquelles ta faible vue ne peut s'étendre.

Apprends, mon fils, à sentir le prix de la religion. Elle agrandit nos espérances et nos vues ; elle répond à nos plaintes ; elle lève une partie du voile qui est étendu sur tout ce qui nous environne ; elle apaise les troubles et les craintes qui s'élèvent au fond de notre cœur ; elle adoucit nos peines, épure nos plaisirs, donne une nouvelle vie à tous les êtres, nous rend plus chère notre propre existence ; nous rend plus aimables tous les ouvrages du Créateur, et embellit à nos yeux l'univers ; la nature est morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu. Sans la religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous à faits pour ne penser qu'aux maux que la nécessité des choses entraîne : nous ne voyons, de la nature, que ces prétendues imperfections ; des hommes, que leurs vices ; de nous-mêmes, que nos contradictions et nos malheurs : la religion nous réconcilie avec Dieu, les hommes, la nature et nous-mêmes. Sans la religion, nous ne trouvons partout qu'obscurité et que ténèbres ; et, ce qu'il y a de plus triste encore, nous aimons l'aveuglement où nous sommes plongés : par ses rayons

bienfaisants tout redevient sensible, tout s'éclaircit et se colore; le nuage sombre qui nous dérobait la lumière se replie par degrés, et la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C'est la religion enfin qui nous enseigne à tirer parti de toutes les situations de la vie, et qui nous démontre dans la pratique cette vérité, que l'on avoue bien quelquefois, mais que l'on ne goûte point sans elle. *La vertu seule fait le vrai bonheur.*

Adieu mon fils, je serai trop heureux moi-même si j'ai pu parvenir à t'en convaincre. Garde ton cœur exempt de tout penchant déréglé, que tes mœurs soient pures; sois toujours vertueux, et la religion te sera toujours chère; et tu te souviendras toujours avec plaisir qu'il y a un Dieu

—

LETTRE VIII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Je doutais presque, mon tendre et respectable père, si je devais me louer des premières ouvertures que je vous avais faites sur les sentiments de mon mari et sur ses dispositions à mon égard ; mais votre dernière lettre me rassure en me confirmant dans l'idée que je m'étais formée de tout le bien qui peut résulter de ma franchise. Une seule chose me retient encore ; c'est la crainte que vous ne soyez affecté trop vivement de ma douleur, et qu'elle n'ajoute à vos propres déplaisirs : j'aimerais mieux la renfermer tout entière dans moi-même et en dévorer toute l'amertume que de vous affliger davantage en cherchant à me consoler avec vous. Cependant, avec toute la tendresse que je vous connais pour vos enfants, qu'y gagneriez-vous si, en voulant porter toute seule le

poids de mes maux, je venais à en être accablée? Votre sagesse vous donne d'ailleurs bien plus de force que je n'en puis avoir; elle vous fait envisager plus sûrement les ressources qui peuvent encore soutenir mon espérance; et elle me rend, par rapport à Valmont, vos conseils absolument nécessaires.

Je continuerai donc, puisque vous-même me l'ordonnez, à vous faire l'unique confident de mes plus secrètes pensées et des peines que je ressens. Hélas! en me faisant contracter des liens qui me sont si chers, à quelle épreuve le ciel me réservait-il? et combien n'ai-je pas besoin de secours pour faire, des adversités qu'il m'envoie, le bon usage qu'il en attend. Mon cher comte s'égare de plus en plus, et je ne vois pas le terme où ses égarements peuvent finir. Il ne pense plus seulement d'après Lausane, il ne se forme plus de doute seulement par air, et pour se ménager la liberté de penser et de parler comme les autres; mais il se fraie tout seul des routes inconnues, il veut surpasser ses maîtres; le baron, lui-même, tout incon-

séquent qu'il paraît, a peine à le suivre dans ses écarts. Comme il nese contraint plus devant moi, je le vois cent fois le jour bâtir de nouveaux systèmes, accréditer les plus grossiers mensonges, et détruire d'une main ce qu'il vient d'édifier de l'autre ; je le vois donner aux opinions les plus contraires, par de séduisantes couleurs, une égale ressemblance, et forcer nos esprits forts, par ses dangereuses saillies, à devenir ses admirateurs. Si je pouvais être indifférente aux vérités qu'il attaque ; s'il pouvait m'être indifférent lui-même ; si j'étais moins touchée de l'affreux ravage que ses discours peuvent faire sur l'esprit de ceux qui l'environnent (car il ne garde nul ménagement, et toute sa maison commence déjà à penser comme lui), je m'amuserais peut-être de la bizarrerie de ses idées, et de l'admiration qu'il sait si bien se concilier parmi ceux qu'il était réduit à admirer autrefois ; mais je gémis de tous les maux qu'il fait ; et je suis malheureusement dans l'impuissance de les réparer. Il a d'ailleurs un air triomphant qui en impose encore davantage : ce n'est plus ce Valmont si modeste, si rempli d'une

sage défiance sur ses propres lumières ; c'est Valmont décisif et tranchant, doutant de tout et prononçant sur tout.

O mon père! vous êtes le seul qui puissiez ramener Valmont à la croyance des précieuses vérités que maintenant il se fait gloire de méconnaître. Redoublez auprès de lui, s'il se peut, vos soins et votre tendresse, forcez-le de rendre hommage à la foi, et il reprendra avec elle sa raison, ses vertus et ses charmes les plus vrais.

Mon amour pour lui n'a point souffert de la légèreté de son esprit; mais qu'elle a influé sur son propre cœur! il me donnait, il n'y a pas encore long-temps, des marques de sa tendresse, ou du moins il lui en échappait malgré lui ; aujourd'hui j'ai peine à lui en arracher l'expression la plus légère, et l'ingrat n'a plus à rougir de paraître m'aimer. Hélas! je suis donc réduite à douter s'il m'aime encore! Son indifférence semble n'être plus un mystère que pour moi seule ; Lausane, la lui a reprochée devant moi, Lausane, que je regarde comme la première

cause de mes peines, se montre empressé à les partager; il épie les moments où il pourra s'attrister avec moi: sans s'arrêter sur Valmont, il insiste avec complaisance sur ce que l'on doit à ma jeunesse, dit-il, et à mes charmes; il se rapproche de mes sentiments autant qu'il paraissait s'en éloigner: mon mari plaisante à son tour, et ses plaisanteries me déchirent le cœur autant que les importunités du baron m'affligent et que ses consolations me sont à charge.

Mademoiselle de Senneville entre plus sincèrement dans ma peine: son air triste et ses tendres empressements semblent me dire qu'elle y est sensible. J'évite cependant, autant qu'il est en moi, de la lui laisser apercevoir; et je me conduis comme si j'étais toujours également sûre du cœur de mon mari. A quoi serviraient les plaintes et les reproches, qu'à l'aigrir peut-être et à l'éloigner davantage? Je fais seulement en sorte d'empêcher les impressions que ses discours pourraient faire sur l'esprit encore tendre de ma jeune amie. Ce triste reste d'une famille illustre

et alliée depuis si long-temps à la mienne, m'intéresse par trop d'endroits ; ma mère elle-même me l'a trop recommandée en mourant pour qu'elle ne soit pas à mes yeux le dépôt le plus précieux, et que je ne lui consacre pas toute mon attention et tous mes soins. Elle ne vous a vu qu'une fois, c'en était assez pour vous concilier tout son respect; et elle me charge de vous en assurer : elle me dit même qu'elle disputerait avec moi de tendresse à votre égard; mais je défie bien tout autre que Valmont de vous aimer autant que vous aime la tendre Émilie.

P. S. Vous me demandez des nouvelles de mon état : plus de doute, je serai bientôt mère. Hélas ! cette nouvelle devait-elle être indifférente pour mon mari ? et la joie qu'elle me cause devait-elle être empoisonnée par tant d'amertumes ?

—

LETTRE IX.

La même au même.

Ah! mon père, mon malheur est à son comble! Il n'est que trop vrai que le comte ne m'aime plus! il n'est que trop vrai qu'une autre possède son cœur!... Le mien ne lui suffisait-il pas? n'était-il pas assez tendre? Une autre que moi pourra-t-elle bien lui promettre plus de constance et plus d'amour?..... Est-ce donc là ce qu'il m'avoit juré? Son cœur n'est-il pas à moi? et peut-il disposer d'un bien qui ne lui appartient plus? Mon père! lorsque vous nous avez conduits tous deux au pied des autels, vous y avez entendu ses serments; le ciel les a reçus, et vous en étiez le témoin. A quoi donc s'est-il engagé en me donnant sa foi? Qu'a-t-il prétendu me dire, et que prétendais-je exiger de lui, sinon qu'il m'aimerait toujours?

O ciel! Valmont ne m'aime plus! Valmont en

aime un autre! Il a si promptement oublié sa foi! Lausane, cruel Lausane, voilà le fruit de tes dogmes pervers et de tes dangereuses maximes! Non, mon mari n'était pas fait pour être un jour un volage, un parjure; et avec tes pernicieux conseils que lui a-t-il fallu de temps pour le devenir!

O mon père! rappelez-lui vous-même ses engagements et ses promesses. Dites-lui que, s'il ne m'aime pas, il n'a pas rempli l'étendue de son serment; que le ciel a en horreur le nœud qui nous rassemble; dites-lui.... mais je m'égare. Que lui diriez-vous dont il n'eût droit d'être étonné, puisqu'il n'a peut-être encore avoué son infidélité qu'à lui-même, et que le hasard tout seul a pu m'en instruire!

Pour le surprendre par d'innocentes caresses, je m'étais glissé dans son appartement; son cabinet était ouvert, et je n'avais pas eu de la peine à m'y introduire, sans qu'il pût se douter que j'étais si près de lui. J'avançais assez doucement pour qu'il ne lui fût pas possible de m'entendre; déjà j'étais

prête à m'élancer vers lui, lorsque des mots entrecoupés m'ont saisie d'étonnement. Il était renversé sur son fauteuil, les bras croisés, et dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Émilie! s'écrie-t-il tout-à-coup en levant les mains vers le ciel, Émilie! est-ce là le prix de ton amour ?... Malheureux que je suis!... Eh! qu'est-ce donc que je prétends en l'aimant?... Ah! fallait-il ouvrir mon cœur à de si dangereux attraits! Senneville! Senneville!... A ces mots, il retombe appuyé sur la table qui était devant lui ; et, se couvrant le visage de ses mains, il verse un torrent de larmes. J'étais demeurée immobile; ses dernières paroles avaient glacé mon sang dans mes veines : le moment d'après tout mon corps tremblait, et mes genoux chancelaient sous moi. Je rappelai mes forces pour me retirer, craignant l'effet que ma présence pouvait produire sur mon époux dans un pareil moment. Le ciel a favorisé mes intentions; Valmont ne m'a point entendue : mais à peine étais-je rentrée chez moi que, cédant à la violence que je m'étais faite, j'ai senti toutes les forces me manquer ;

je n'ai eu que le temps de jeter un cri, et j'ai perdu à l'instant toute connaissance. Je ne l'ai reprise que long-temps après, quoique l'on fût venu aussitôt à mon secours ; et, en ouvrant les yeux, les premiers objets qui m'ont frappée ont été Valmont et Senneville. Valmont tenait une de mes mains et me regardait d'un air si tendre, que, si j'en avais moins entendu, j'aurais cru qu'il m'aimait encore. Senneville avait le visage tout baigné de larmes, et faisait paraître l'émotion la plus vive. Ah ! sans doute elle n'est point coupable de la passion de mon mari ! et puisse-t-elle l'ignorer toujours! Je les fixai tous deux, et je retombai aussitôt dans mon premier état. Je n'en suis sortie qu'avec une fièvre violente, mais qui n'a point eu de durée, et qui a fait place à une situation plus tranquille en apparence, et toujours bien triste en effet.

Valmont ne m'aime plus ; et l'on voit cependant à l'inquiétude, à la peine que lui a causée mon état, aux nouveaux soins qu'il me donne, qu'il est fâché de ne plus m'aimer. Ah ! s'il savait que

je suis instruite de sa passion, s'il savait toutes les peines qu'il me fait, il en mourrait de douleur. Son esprit et son cœur ont pu s'égarer, mais son cœur conserve encore un fonds de droiture et de bonté capable de le ramener un jour. Il sentira l'injustice qu'il me fait ; et par un redoublement de tendresse, il cherchera à la réparer. Je porte dans mon sein le précieux gage de notre union ; sans doute le ciel l'y conserve pour la resserrer par de nouveaux nœuds. Valmont ne sera plus seulement un époux, ce sera un père : son enfant sera le mien ; je le placerai entre mon mari et moi ; et la mère de son fils (car c'est un fils que j'ai demandé au ciel pour Valmont) pourra-t-elle encore lui être indifférente ? Mon fils ne devra point à une autre qu'à moi le lait dont il sera nourri ; il ne deviendra point le fils d'une étrangère : il ne sortira d'entre mes bras que pour passer dans ceux de son père ; et, aux soins que je prendrai du fruit de nos tendres amours, il pourra connaître ce que vaut le cœur d'Émilie. Voilà, mon père, les idées qui charment ma douleur : déjà je crois être mère ; déjà je me forme

un plan d'éducation pour mes enfants. Daignez vous prêter aux illusions de ma tendresse, et au doux espoir qui me rassure pour l'avenir ; daignez vous-même me tracer d'avance le plan que je dois suivre, si le ciel couronne mes espérances.

O toi ! Valmont ! aurais-tu pour toujours cessé de m'aimer ? m'aurais-tu condamné aux larmes et à la douleur pour le reste de ma vie ? et ton cœur se serait-il voué au crime sans espoir de retour ! Ma chère Senneville, faudra-t-il que je me sépare de toi ?... Et sur quels fondements pourrais-je l'éloigner ? A qui la confierais-je? Tout le monde sait quels sont mes engagements à son égard ; et quelles conséquences ne pourrait-on pas tirer de son éloignement ? Valmont le permettra-t-il?... Moi-même aurais-je assez de force pour l'ordonner ou pour y consentir ? Elle m'est sincèrement attachée ; à la seule idée d'une séparation prochaine, toute ma rivale qu'elle est, ah! je sens assez que je la chéris tendrement. Hélas ! sa faute est dans ses charmes, et non dans

son cœur. Que dis-je ! la faute est à moi seule, et je ne dois l'imputer qu'à ma seule imprudence. Je comptais trop sur mes faibles attraits, sur ce qui était dû à ma tendresse, et sur le cœur de mon mari. Quelle situation pour moi ! Placée entre Valmont et Senneville, entre un époux et une amie; obligée de me défier de tous deux, et les chérissant l'un et l'autre; ne sachant à quel parti me fixer, mon père; mon unique ressource après Dieu, que j'ai besoin de vos consolations et de vos lumières !

LETTRE X.

Réponses aux dernières lettres.

Je ressens bien vivement ta peine, ma chère Émilie. Ne crains pas cependant de me la laisser voir tout entière : la douleur qui se partage entre deux cœurs bien unis, en est pour tous deux moins difficile à supporter. Peut-être aussi ne sera-ce pas là l'unique consolation que j'aurai à te donner. Les plus vraies sans doute sont celles que

nous offre la religion ; si dans nos peines elle n avait à parler qu'à ces âmes de boue dont toutes les affections sont pour cette vie, dont toutes les espérances se bornent à la terre, elle n'aurait presque rien à leur dire. Mais pour toi, ma chère fille, qui connais des biens plus réels, et qui tends à un autre séjour, elle te découvre les vues adorables de l'Être suprême dans les épreuves qu'il daigne te ménager.

Je voudrais qu'il te fût possible d'éloigner mademoiselle de Senneville ; mais je conçois assez le peu de prétexte que tu aurais pour le faire, et toutes les raisons qui t'obligent à la retenir. Fais-lui du moins un rempart de ton amitié pour elle et de son attachement pour toi ; captive-la de manière qu'elle ne se trouve bien qu'où tu seras ; et contracte toi-même l'habitude de n'être jamais sans elle.

Pour toi, ma fille, tu seras par tous les titres la mère de ton fils, tu feras passer la tendresse dans son cœur avec le lait dont tu le nourriras, avec les

soins que tu donneras à son enfance ; ses grâces naïves, ses premiers charmes, tels que la nature les répand sur cet âge, sembleront éclore en ta faveur ; ses innocentes mains te presseront mille fois le jour, et ne donneront des caresses de fils qu'à son père et à toi ; rien ne pourra lui tenir lieu d'une mère ; nul plaisir si doux ne pourra remplacer à tes yeux les caresses d'un fils. Ton époux lui-même voudra jouir d'un spectacle si touchant ; et, sans partager tes premiers soins, il voudra du moins être de moitié dans tes plaisirs. Il se rapprochera de toi pour être plus près de son fils ; il se verra avec transport revivre dans un autre lui-même ; il ne pourra voir l'enfant sans s'attendrir sur la mère ; son cœur s'ouvrant à de nouveaux penchants reprendra en même temps son premier amour : ses liens se resserreront ; sa foi s'épurera avec ses mœurs ; et, au sein de la sagesse et de l'innocence, il recouvrera bientôt son ancienne croyance. O l'aimable coup d'œil pour des cœurs bien faits, que celui d'une famille où règne ainsi la religion, la nature et l'amour !

Mais ce n'est rien encore, chère Émilie, de nourrir tes enfants, si tu ne sais les élever ; c'est sur cela même que tu me demandes des leçons. A moi des leçons ! à moi qui n'ai pas su, ou du moins n'ai pu élever mon fils, et qui étais contraint de confier à des maîtres un emploi où personne ne peut se flatter de remplacer un père ! Eh bien ! je ferai du moins pour mes petits-enfants ce que je n'ai pu faire pour Valmont ; j'aiderai à orner en eux ces années dont dépend le reste de nos jours. En exigeant que je travaille déjà pour tes enfants, qui ne sont pas nés encore, tu me trouves tout rempli de l'espérance qui te soutient et livré moi-même à la douce illusion qui t'enchante. Se voir revivre et perpétuer dans ses descendants, qui transmettront à la postérité, d'âge en âge, notre nom, notre mémoire, et les vertus dont nous aurons su leur donner l'exemple, est quelque chose de si doux en effet à l'amour de nous-mêmes, qu'on croit aisément jouir d'avance de ce que l'on espère, et qu'on n'a pas de peine à s'en occuper. Je dis plus, nous attendrions trop

tard à nous faire des principes sur l'objet qui tous deux nous affecte si vivement, lorsque le moment de les mettre en pratique serait arrivé. Ce moment, à l'égard des enfants que l'on aime, est le premier moment de leur vie. C'est vraiment ici que tout s'enchaîne, et que la première règle qu'on se propose doit tenir à la dernière.

Pour toi, ma fille, ce que tu auras à former en eux c'est un corps sain, un esprit droit, une âme forte, un caractère heureux, et un bon cœur, qui renferme en eux le germe de tous les sentiments qu'ils doivent avoir un jour et de toutes les vertus qu'ils doivent pratiquer ; voilà jusqu'où peut s'étendre la première éducation que tu auras à leur donner, et celle-ci est le fondement de toutes les autres.

Pour que les vertus jettent en lui de profondes racines, et qu'elles portent des fruits dans leur temps, il faut qu'elles soient nourries et fécondées par la religion. Sans elle y a-t-il même une vraie morale ? et les premiers principes de celle-ci ne

nous ramènent-ils pas à l'auteur de notre être?

« Quoi! la religion! est-ce bien à un enfant » qu'on doit en parler? et ce premier mot *Dieu* » est-il un mot qu'il puisse comprendre? » Tel sera le langage d'un philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'Émilie, chrétienne et raisonnable. Oui, sans doute, Dieu est un objet qu'on peut et qu'on doit proposer à un enfant, si l'enfant peut déjà distinguer les effets de sa cause et si par le mot *Dieu* on entend une première cause, souverainement bonne, intelligente et sage, par qui tout se meut, tout vit et tout respire. Ton fils aura vu un tableau mouvant, une statue, un livre; il aura appris, et tu l'en auras convaincu sans peine, que ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, et qu'elles n'existent ni ne se perpétuent pas sans causes; il verra ta pendule, il regardera tourner l'aiguille des secondes et celle des minutes; il verra ta montre, il la verra indiquer régulièrement les heures; tu l'ouvriras devant lui, et il en examinera les roues, le mou-

vement et les ressorts. Pour peu que tu ménages sa curiosité, il te demandera bientôt qui l'a faite ; il te sera facile de lui en indiquer l'auteur ; il la verra s'arrêter ; il verra le tableau mouvant, ou toute autre machine se détraquer, se briser ; il saura enfin que nos ouvrages, si parfaits qu'ils soient, ont besoin d'être entretenus ou réparés par une main semblable à celle qui les a formés. Prends-le dans cet instant, ma fille, et parle à ses yeux, à son esprit et à son cœur ; devance avec lui l'aurore et promets-lui le plus beau de tous les spectacles ; plus tu le lui auras fait espérer long-temps, plus il sera porté à l'admirer. Mène-le, dans une belle nuit d'été, sur un riant coteau, d'où la vue s'étende au loin et soit bornée par un horizon à souhait pour le plaisir des yeux ; que le ciel soit parsemé d'étoiles qui brillent et étincellent de tous leurs feux ; que l'astre qui préside à la nuit, paraissant dans tout son éclat, réfléchisse sur la surface des ondes son image tremblante et son globe argenté ; qu'il répande, sur la nature qui sommeille, une douce et paisible lumière ; qu'il achève tranquillement sa

course, et, s'inclinant vers toi, se perde dans la forêt prochaine; que tous les astres pâlissent et s'effacent par degrés ; qu'un faible crépuscule devance l'aurore et fasse voir les plaines, les fleuves, les bois et les hameaux teints d'une couleur grisâtre où semblent se confondre le jour qui va paraître et les ombres qui fuient ; qu'enfin toute la nature s'éclaire, que les couleurs se raniment, que le ciel rougisse, que l'horizon soit en feu, que le soleil brille et mette en mouvement toute la nature.

Ton fils n'aura admiré encore que les ouvrages des hommes ; eh ! que sont-ils au prix de celui-là? Dès que tu le verras frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, et tout surpris de ces merveilles, fais qu'il puisse te dire comme autrefois es Israélites en considérant la manne descendue du ciel : *Qu'est-ce que cela*? et tu lui répondras : Mon fils, c'est l'ouvrage de celui qui t'a formé. Cet être est comme ton âme, qui pense, qui raisonne, et que tu ne vois pas. Cet être est ce que nous nommons *Dieu*, le plus grand de

tous les êtres, et dont tu ne me vois prononcer le nom qu'avec le plus profond respect, celui qui est la cause de tout, celui, encore une fois, qui t'a formé toi-même. Dieu seul, ce grand être, l'auteur de tout ce que tu vois, t'a tout donné; ton existence, le premier de tous ses dons; ce soleil pour qu'il t'éclaire; cette terre pour qu'elle te porte et te nourrisse; ces eaux, pour qu'elles te désaltèrent; ces troupeaux, pour qu'ils te revêtent de leurs toisons; et pour prix de sa bonté, il demande seulement que tu l'aimes. Ainsi, et sur un ton plus élevé, instruisait ses fils la généreuse mère des Machabées; aussi a-t-elle fait des héros de ceux qui n'étaient encore que de tendres enfants.

Nous allons passer maintenant à ce qui concerne les mœurs, quoique ici tout se tienne, comme je te l'ai déjà fait observer, et qu'on ne puisse bien éclairer l'esprit sans faire prendre à l'âme la fermeté qu'elle doit avoir, sans plier le caractère et sans former le cœur. Réservons néanmoins pour une autre lettre, ce que j'ai encore à te dire à cet égard. Celle-ci est déjà assez longue: je suis au

moment de la faire partir, et je ne veux pas te priver plus long-temps des consolations qu'elle peut t'offrir.

LETTRE XI.

La comtesse au marquis de Valmont.

Vous m'avez fait trouver dans vos dernières lettres, ô le meilleur des pères ! toute la consolation que j'en attendais ; c'est surtout en me ramenant aux desseins de Dieu sur moi dans les peines qu'il m'envoie que vous m'avez rendu la force dont j'avais besoin pour les supporter. Ah ! qu'on est malheureux quand on souffre, et qu'on n'est pas éclairé et soutenu par la religion ! Partout elle est grande, elle est belle, et digne de nos hommages ; mais c'est dans les afflictions qu'elle parle le plus fortement à notre cœur, et qu'on en sent le mieux tout le prix.

Depuis que vous m'avez tenu ce langage, je me sens plus tranquille. Dans ces moments encore où la nature frémit, où l'amour méprisé se désole et s'irrite, où ma raison s'égare et retombe éperdue, j'ai recours au remède le plus sûr tout à la fois et le plus prompt. Je me jette aux pieds du Très-Haut ; j'épanche devant lui mon cœur, je lui dis : « Vous êtes juste, Seigneur ; vous » permettez l'égarement passager d'un époux » que j'idolâtrais peut-être, et sur lequel j'avais » trop compté ; ce n'était pas assez pour moi de » l'aimer, hélas ! je l'adorais, et vous m'en pu- » nissez. Achevez de rectifier, d'épurer un pen- » chant qui, dans son excès, tendait à m'éloigner » de vous ; mais, après cette épreuve, rendez-moi, » rendez-vous à vous-même, le cœur de mon » mari ! » A peine ai-je prié, déjà le calme renaît en moi, et mon âme reprend au même instant une force nouvelle.

Valmont en m'affligeant par son inconstance, m'afflige encore plus par les doutes qu'il s'obstine à porter en moi et dans tous ceux qui

l'environnent. « A quoi bon, nous dit-il, vous
» épuiser en des vœux stériles, et fatiguer le ciel
» par vos cris? Vils atomes! le Seigneur s'abais-
» sera-t-il jusqu'à daigner vous entendre? ou, si
» du haut de sa majesté il prête l'oreille à vos
» prières, interrompra-t-il pour vous le cours des
» événements, et changera-t-il en votre faveur
» les lois qu'il a dictées? S'il y a une providence
» (car maintenant c'est toujours ainsi que parle
» Valmont), c'est seulement une providence
» universelle qui se contente de présider au tout,
» qui agit par des lois générales, et qui n'ad-
» met d'exception pour personne. »

Que ce langage est différent du vôtre! quelles désolantes maximes! et que je serais à plaindre si je pouvais les adopter un seul moment! si Dieu n'agit que par des lois absolues et universelles, si tout tient à un dessein inévitable et à un enchaînement de causes devenu nécessaire, pourquoi ce concert admirable de tous les hommes, qui, sans aucun pacte entre eux, et par un instinct purement naturel, dans tous les temps, dans tous

les lieux, s'accordent à solliciter les secours d'en haut? Ah! mon père, la prière n'est-elle pas un hommage que l'univers entier rend à la vigilance et aux soins particuliers de la providence?

La providence, disent les philosophes, se borna à présider au tout, mais ce tout, quel qu'il soit, n'en fais-je pas partie? Et que deviendrait l'ensemble, s'il fallait négliger les parties qui le composent?

Ah! que l'Évangile, dans sa noble simplicité, m'instruit bien mieux que tout leur savoir! Qu'en sortant d'avec eux j'ouvre ce divin livre avec joie! Qu'un seul mot de la souveraine sagesse en dit bien plus à ma raison et à mon cœur que les vains discours de ces sages du monde! et qu'il m'est doux d'apprendre d'elle, « qu'elle dirige tous les » événements; quelle fait sortir du mal même » le bien de ceux qui lui sont chers; qu'elle m'ac- » compagne dans les tribulations; qu'elle ne » souffrira point que je sois tentée au-dessus de » mes forces; et qu'un seul cheveu ne peut tom-

» ber de ma tête sans qu'elle le permette ! » Ainsi éclairée de ses précieuses lumières, je la bénis de tous les biens que je tiens d'elle ; je l'adore dans toutes les épreuves qu'elle me fait subir ; et je suis assurée que, tant que je lui serai soumise, elle fera tourner à mon avantage ce qui y paraissait le plus contraire.

C'est là ce qui soutient mon espoir. Je ne cesse d'ailleurs, en priant pour moi-même, de prier pour Valmont ; et, comme je sais au nom de qui je prie et sur quelles promesses je me fonde, je suis bien éloignée de désespérer de son retour. Cependant rien ne me l'annonce encore. A mon égard il est toujours plus froid ; vis-à-vis de Senneville, il est contraint et réservé : mais ses empressements le décèlent, et sa passion perce à travers le voile dont il la couvre. Où en est-il sur ce point ? Espère-t-il la vaincre ? A-t-il résolu d'y céder ? C'est, malgré l'intérêt que j'y prends, ce que je ne puis démêler.

Ma bonne amie devient pour moi aussi difficile à deviner : elle est elle-même de jour en jour

plus rêveuse, plus retenue et moins gaie qu'auparavant. Ce qui me rassure, c'est qu'elle l'est beaucoup moins encore avec tout autre qu'avec moi ; Valmont surtout l'embarrasse, et semble la chagriner. Aurait-elle découvert son amour ?... S'apercevrait-elle avec effroi qu'elle y devient sensible?... ou ne s'en ferait-elle une peine que par rapport à moi? Elle m'aime assez, elle a le cœur assez bon pour que je m'arrête à cette dernière pensée. L'aimable enfant ! si ma conjecture est vraie, combien elle doit souffrir ! Ses complaisances, ses caresses augmentent à mesure que le comte me témoigne plus d'indifférence. On dirait qu'elle veut me rendre, à force de soins et d'amitié, ce que mon mari m'ôte de sa tendresse, et me fait perdre de joie et de douceurs par son inconstance. Elle se fait violence maintenant pour me cacher sa peine ; je me la fais également pour lui dérober la mienne ; et je crains bien que nous ne souffrions doublement du chagrin que chacune de nous deux cause à l'autre sans le vouloir.

Le comte est forcé de suivre le roi à S.... G..., et de se séparer de nous pour un peu de temps. Je ne sais quel effet cette absence produira sur lui, et j'en attends les suites avec impatience. Puisque vous avez déjà daigné vous prêter à celle que je vous ai fait paraître comme épouse et comme mère, achevez votre ouvrage; continuez à flatter ainsi ma tendresse et ma douleur : parlez-moi encore de mes enfants, de ces gages précieux que j'ose attendre du plus fidèle amour. Puisse celui que je porte en mon sein recueillir le fruit de vos sages leçons! Après m'avoir appris à former son corps et son esprit, apprenez-moi surtout à former son cœur. Mon père! il vous devra bien plus qu'à moi, puisque, s'il me doit la vie, il vous sera redevable du bonheur de bien vivre.

LETTRE XII.

Le marquis de Valmont à la comtesse.

Je te félicite, chère Émilie, des ressources que

tu puises dans ta foi, et de la sagesse des réflexions par lesquelles tu sais te prémunir contre les vains sophismes de l'irréligion. A ton tour félicite-moi, ma fille; j'ai trouvé un ami.

Dernièrement, j'avais choisi un jour serein pour aller seul, en méditant sur les charmes de la nature m'enfoncer dans la forêt prochaine. Je suivis pour y arriver, les rives fleuries d'un ruisseau qui m'y conduisait en serpentant. Déjà le gazouillement de ses eaux, la verdure et la fraîcheur qui régnaient sur ses bords, avaient comme enchanté mon esprit et mes sens; mais, à l'entrée de la forêt, j'éprouvai une émotion plus vive encore, et un sentiment plus profond. Le silence et l'obscurité des bois ; des sapins dont la tige rougeâtre s'élançait vers le ciel ; des chênes antiques qui de leur tête altière semblaient toucher les nues; des troncs d'arbres que la hache avait respectés, mais qui, dépouillés de leurs branches, avaient cédé à l'effort des temps, et menaçaient la terre de leur chute ; des routes tortueuses à travers des buissons épais que d'autres arbres plus élevés

couvraient de leur ombre, tous ces objets réunis m'imprimaient un saisissement secret, une je ne sais quelle horreur, qui avait cependant pour moi quelque chose d'admirable et de divin. Il me semblait, au milieu de ce silence et dans cette forêt sombre, que la majesté du Très-Haut, que le Dieu de la nature parlait d'une voix plus touchante et plus forte à mon cœur. Je m'assis pour me recueillir tout entier et me livrer sans réserve à un sentiment si délicieux. J'en jouissais lorsque tout-à-coup le bruit des feuilles dans les buissons voisins suspendit malgré moi le cours de mes réflexions, et me força de tourner la tête. J'aperçus un homme à peu près de mon âge, mais qui n'avait rien perdu des grâces de la jeunesse et de la vigueur de l'âge mûr. Sans être grand, il avait un port noble, son maintien était assuré; la sérénité brillait sur son front; la majesté et la bienfaisance étaient peintes dans ses regards; des cheveux blancs ornaient sa tête. Il tenait un livre à demi-fermé entre les mains: c'était les Aventures de Télémaque; et il souriait agréablement aux douces idées que les con-

seils de la sagesse et les images de la vertu avaient fait naître en lui. Il suivait une route étroite, et s'avançait vers moi. Je me levai pour aller à sa rencontre : il m'aperçut à son tour, et sa surprise parut égale à la mienne. Un penchant réciproque nous portait l'un vers l'autre : l'abord fut également facile des deux parts ; et à peine eut-il parlé que je le reconnus pour le comte de Veymur, qui avait fait sous moi plusieurs campagnes avec toute l'intelligence et la bravoure d'un officier digne des plus grandes récompenses. Il vivait retiré avec toute sa famille dans un petit bien, où n'ayant pour société que son frère, sa sœur, sa femme et ses enfants, il ignorait ma disgrâce et mon exil, comme j'ignorait sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvelé notre ancienne connaissance ; il me fit promettre que dès le lendemain j'irais le voir dans son ermitage. Sa présence avait fait revivre en moi le désir de la société et le besoin d'un ami, le premier de tous les besoins pour un cœur sensible. Le croirais-tu, ma fille ? ici, pour la première fois le temps me parut long jusqu'au moment de mon départ. Je

l'avançai le plus qu'il me fut possible, et j'arrivai enfin.

Mais quel enchantement pour moi lorsque je me trouvai au sein d'une famille où tout respirait l'honnêteté, la candeur, l'innocence et la paix! là je vis réunis des mœurs simples et des manières prévenantes, la politesse et la franchise, la décence et les agréments, le travail et les doux plaisirs, la sagesse et la liberté. Madame de Veymur me reçut avec cet air ouvert et engageant qui tient un juste milieu entre la politesse froide et réservée dont on use envers de nouvelles connaissances, et cet accueil trop aisé qui ne sied bien qu'avec d'anciens amis. Elle n'était plus dans cet âge où l'on plaît par la figure et par les attraits, mais elle sera long-temps encore dans celui où l'on intéresse par les grâces et les sentiments. Une physionomie heureuse, qui porte l'empreinte de la vertu; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits; quelque chose de vif et d'animé qui le fait ressortir davantage; ce ton de noblesse et de grandeur qui, dans sa simplicité

même, annonce l'élévation de l'âme, plus encore que celle du rang ou de la naissance; des qualités solides ornées de ces agréments dont le charme est bien plus vrai que celui de la beauté, et subsiste quand elle s'efface ; des connaissances sans un air d'érudition ; de l'expression sans jargon, sans emphase, telle qu'est l'expression de la nature ; de l'esprit sans paraître le savoir, et moins encore d'esprit que de raison : voilà, ma fille, ce que je remarquai dans madame de Veymur. Son caractère était d'ailleurs parfaitement assorti à celui de son mari ; il tempérait ce que le caractère de celui-ci aurait eu de trop ardent peut-être sans cet heureux mélange. L'un avait en sa faveur l'ascendant du sexe, de l'âge et de l'expérience ; l'autre avait pour elle cette force secrète mais victorieuse, de la douceur et de la persuasion. On voyait bien qui était le chef, mais on ne pouvait pas dire qui des deux était le maître. Rien ne ressentait la domination et l'empire. L'union des volontés bannissait la contrainte, et la raison toute seule tenait lieu de l'autorité.

Voici, dit le comte en me la présentant, celle qui fait le charme de ma vie ; puissent ses entretiens et les miens soulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs! J'ai épousé ma femme par inclination ; mais le respect et l'estime ayant précédé l'amour, ils ont survécu l'un et l'autre à l'ardeur de ses premiers feux, et ont mis à la place un tendre attachement que rien n'est capable d'altérer. Voici mes filles, me dit-il encore ; car le ciel, qui m'avait accordé un fils, me l'a enlevé presque aussitôt : vous verrez dans peu le reste de ma famille. Ses filles m'enchantèrent presque autant que leur mère. La décence et la simplicité de leur parure, la modestie de leur maintien, leur empressement à prévenir les volontés de ceux qui paraissaient en quelque sorte n'avoir d'autre volonté que la leur ; quelques talents agréables, destinés à remplir le vide des occupations sérieuses par un délassement honnête, et propre à faire l'amusement de ceux qui les environnaient, en attendant qu'ils devinssent celui d'un mari, à qui seul elles voulaient un

jour penser à plaire: tous ces objets excitaient mon admiration et ma surprise.

Les domestiques eux-mêmes, en petit nombre, mais paraissant n'avoir en commun qu'une seule volonté, qui était celle de leurs maîtres; leurs enfants plutôt que leurs serviteurs, s'aimant, se secourant entre eux comme des frères; prouvant d'ailleurs par l'ancienneté de leurs services la sagesse et la bonté de ceux auxquels ils obéissaient; dans toute la maison, un fond d'économie et un air d'abondance; une police sage et bien entendue, qui ne se contentait pas de corriger les abus, mais qui avait pour objet de les prévenir; un esprit d'ordre, bien plus agréable et plus satisfaisant que celui du luxe et de la profusion; du goût à la place des modes et de l'ostentation; non, je ne voyais rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître dont toutes ces choses étaient l'ouvrage. C'est un homme sage, me disais-je, qui préside ici; il n'a pas besoin de sortir de chez lui pour trouver le bonheur, qu'il eût cherché en vain dans un monde étranger.

Son frère, sa sœur, qui demeurent avec lui, survinrent à l'instant; et, dans tous les yeux, sur tous les visages, je lisais un air de contentement, et des sentiments de respect et de tendresse qui servaient à m'en inspirer à moi-même, et qui seuls eussent bien suffi, ce me semble, pour faire l'éloge de la vertu du comte, comme ils en font déjà la récompense.

Après le dîner, où régna la confiance accompagnée d'une joie pure et tranquille, je parcourus tout le château, et un objet entre tous les autres fixa mon attention. Dans la chambre du comte, dans le salon, dans un lieu retiré, où souvent il médite en paix le doux plaisir et les moyens de bien faire, je retrouvai un même portrait, toujours également frappant, toujours retraçant le plus noble, le plus beau de tous les caractères. C'était un portrait de femme. Il n'était point celui de madame de Veymur, il ressemblait plutôt au comte lui-même. Je l'avais déjà remarqué sur sa tabatière, et dans une bague qu'il portait à son doigt. Cette affection m'avait surpris; je

ne pus m'en taire plus long-temps, et je lui laissai apercevoir le sentiment de curiosité dont j'étais rempli. C'est ma mère, me dit-il en soupirant ; j'ai su peindre autrefois, et le plus précieux usage que j'aie pu faire de ce talent, a été de tirer sous toutes les formes et dans toutes les grandeurs la personne à qui je dois le plus, et dont la mémoire me sera toujours la plus chère. Chaque portrait n'est point la copie de l'autre ; je n'ai peint que d'après mon cœur : il n'est pas étonnant que chacun d'eux se ressemble si bien.

Ce début m'intéressa vivement. Vous lui avez donc des obligations bien particulières ?— Les plus grandes que l'on puisse avoir. Elle m'a élevé ; sur le modèle qu'elle m'a tracé, j'ai choisi mon épouse et j'ai élevé mes enfants : je lui dois le courage qui m'a soutenu ; elle a formé mon caractère, elle a réglé mon cœur ; par combie de titres n'a-t-elle pas été ma mère ! et puis-je trop lui conserver les sentiments du plus tendre de tous les fils ?... En achevant ces mots, quelques larmes roulèrent dans ses yeux et rougirent

ses paupières. Je l'embrassai sans avoir la force d'en dire davantage et ce ne fut que quelques instants après que, rempli du désir de m'instruire en faveur de tes propres enfants, je le pressai de me faire un plus long détail de ce qu'il devait à une si bonne mère, des soins qu'elle avait pris de son enfance et de sa jeunesse, et des fruits qu'il en avait retirés. Pour l'y engager plus fortement, je lui avouai l'usage que j'en voulais faire. Ce que vous exigez, me dit-il, sera presque l'histoire de toute ma vie, et je ne puis vous satisfaire pleinement, sans qu'il en coûte à mon respect pour la mémoire d'un père que je dois honorer, et à ma tendresse pour un frère qui me console aujourd'hui autant qu'il a pu m'affliger autrefois. Je sens d'un autre côté, combien ce que j'ai à vous dire est essentiel au but que vous vous proposez : souffrez donc que, pour accorder mon inclination et mon devoir, je n'insiste que sur ce qui vous est absolument utile à savoir.

Ici, ma fille, commencent son histoire et celle de sa première éducation.

Mon père, me dit M. de Veymur, invité par sa propre famille à faire un choix, se décida, par convenance et par goût, pour mademoiselle de Cintré. A la noblesse de son origine elle joignait toutes les qualités de l'esprit et du cœur : il ne lui manquait qu'un peu plus de fortune, mais mon père en avait assez pour tous deux. Au bout d'un an de mariage, elle devint mère de deux enfants, ma sœur et moi, les seuls qu'elle ait eus ; elle pensa que la nature les lui ayant donnés en même temps, lui avait aussi donné assez de force pour les nourrir. C'est, d'ailleurs, disait-elle à son mari, le lien le plus fort que je puisse former entre eux, et je suis bien sûre qu'ils ne seront jamais indifférents l'un à l'autre quand ils auront appris à s'aimer sur le sein de leur mère.

De tous les soins qui nous concernaient, elle ne laissait aux autres que ceux qu'elle ne pouvait prendre elle-même. Ce petit nombre de domestiques qui nous environnaient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenaient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle nous

inspirait ; et il n'y en avait aucun parmi eux dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même ; Sans cesse ma mère les observait, sans cesse elle s'observait elle-même. Elle n'ignorait pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent, combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions pour agir d'après le modèle qu'on lui présente ; avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage, pour se passionner d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple ; mais surtout elle savait avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts ; avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur faible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent apercevoir.

Mais ce que j'admire le plus, c'est qu'elle avait établi son empire et tout le système de notre éducation sur notre respect et notre confiance envers elle, sur notre amour et la crainte extrême que nous avions de lui déplaire, sur une certaine honte du mal et une sorte de respect pour nous-mêmes.

Sans nous faire de longs discours moraux, elle avait éveillé dans notre âme un sentiment exquis, et une très-grande délicatesse sur tout ce qui s'offrait à nous sous cette idée, qu'elle nous montrait sans cesse environnée de confusion et d'horreur. Elle nous apprenait à haïr le péché plus que la mort ; elle nous avait tout dit quand elle avait dit, *cela est mal.*

Elle était d'ailleurs très-indulgente sur ce qui ne provenait que de l'âge, et n'eût puni dans nous que l'entêtement et la mauvaise volonté. Si absolument il fallait punir, elle allait à la source du mal ; elle l'arrêtait dans son commencement pour en empêcher les progrès ; elle punissait d'abord pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur.

Une fois surtout elle me punit pour un mensonge. Ce vice tient à tout, disait-elle ; si mon fils l'avait contracté une fois, avec lui il aurait bientôt tous les vices ; et la même bassesse d'âme qui le porterait à celui-là le rendrait aisément capable de tous les autres. Elle voulut donc

que tout se réunît pour m'en faire honte et pour m'en punir.

Ce châtiment, pris dans la nature même de la chose, me corrigea pour toujours ; et ma mère ne cessa depuis de nous inculquer, avec un soin toujours nouveau, avec un zèle toujours plus ardent, soit pour nos sentiments, soit pour nos discours et pour nos actions, l'amour de la vérité.

Enfin l'âge était venu pour moi où elle avait besoin d'un appui sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu'elle ne pouvait pas faire par ses propres soins. Elle devait toujours être la gouvernante de sa fille ; mais il me fallait un gouverneur, et mon père ne pouvait pas m'en servir.

Ma mère rencontra dans M. d'Orval un ami tel qu'elle le désirait. Je ne changeai point de façon de penser et d'agir entre ses mains ; les principes de l'un et de l'autre étaient les mêmes ; leur concert entre eux était parfait ; leur autorité n'en faisait qu'une. Je ne m'aperçus que j'avais

un maître de plus qu'aux nouvelles douceurs que sa société me procurait, et aux connaissances plus étendues dont il me donnait le goût en même temps qu'il me les faisait acquérir...

Ici, mon Émilie, je ne répéterai pas tout ce qu'a fait ce second père pour former l'esprit de son disciple. Sa méthode était, à peu de chose près, celle que je t'ai exposée dans ma dernière lettre. Je me bornerai donc, la première fois que je t'écrirai, à continuer le récit de M. de Veymur sur ce que fit ce nouveau Mentor pour former entièrement son caractère et ses mœurs.

Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage, pour ne pas te faire attendre de mes nouvelles plus long-temps. Adieu, ma chère Émilie; puisse la tendresse du père te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d'injustice !

LETTRE XIII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Mon père, que vous m'avez intéressée ! que vous m'avez fait aimer M. de Veymur ! il m'est devenu cher, pour vous, qui avez trouvé en lui un ami, pour lui-même, pour sa famille, dont il fait le bonheur, et pour moi, à qui il offre par son récit un modèle d'éducation dont j'espère bien ne m'écarter jamais. O vous ! qui connaissez si bien mon cœur, vous ne doutez pas de l'impatience où je suis de vous voir achever l'histoire de sa vie ! que ne puis-je l'entendre de sa bouche ! que ne puis-je partager vos doux entretiens ! que n'a-t-il pu voir couler les larmes que sa tendresse filiale et la mémoire de sa respectable mère m'ont fait verser ! Je me transporte, du moins en esprit, au milieu de vous ; je

vous rends grâces à tous deux, j'ose bien vous embrasser tour à tour et vous appeler l'un et l'autre mon père, puisque tous deux, par vos leçons, vous devenez les maîtres, les guides et les pères de mes enfants. Ne tardez pas plus long-temps à achever le récit que vous avez commencé, et ne craignez pas d'en trop dire. Quels objets sont plus propres à suspendre le sentiment de ma peine et à charmer ma douleur! Quelle différence entre les riantes images que vous m'offrez, entre les sentiments agréables que vous faites passer dans mon âme, et les idées tristes et affligeantes que fait naître en moi tout ce qui m'environne! Partout je ne rencontre que des sujets d'embarras et de perplexité. Ah! si Dieu ne me soutenait...... mais j'attends tout de son secours, lors même que je crains tout de ma faiblesse.

Dernièrement encore le cruel Lausane a préparé un nouveau choc à ma sensibilité. Profitant de l'absence de mon mari, il a demandé à me voir et s'est fait annoncer. J'étais seule. Il se présente à moi. Je viens, madame, me dit-il d'une

voix entrecoupée, vous rendre autant qu'il est possible le cœur de votre mari, et vous demander ma grâce, ou la mort, si vous me croyez coupable. Dans le trouble où j'étais, je ne pus que lui témoigner mon saisissement et ma surprise, et lui faire signe de se retirer. J'obéis, madame, me dit-il encore d'une voix forte et animée : mais daignez m'entendre ; il y va de vos plus chers intérêts. Vous étiez prévenue, et vous m'avez condamné sans me laisser le temps de me justifier. La vie m'est devenue à charge depuis que j'ai pu vous être odieux ; et si vous en ordonnez le sacrifice, ce sera moins me punir que mettre fin à mon tourment. Mais il est un autre crime que vous me supposez et dont il faut que je me justifie, quel que soit l'arrêt que vous devez prononcer contre moi. Vous croyez, et vous ne me l'avez que trop fait entrevoir, oui, vous croyez que c'est moi qui par mes discours ai préparé l'infidélité que vous fait votre mari ; moi ! qui ai pu être jaloux de son bonheur, mais qui, bien loin de vouloir troubler le vôtre, eusse été prêt à vous immoler ma propre félicité ; moi ! ma-

dame, qui aux dépens de mon repos eusse consenti à vous assurer l'hommage de tous les cœurs. Ah! que vous me connaissez mal! et que ne m'est-il permis de vous tout dire pour vous apprendre à me connaître! Mais au moins je ne vous dissimulerai pas ce qu'il est essentiel que vous sachiez. Le comte aimait déjà mademoiselle de Senneville, lorsque des intérêts de famille l'ont forcé à conclure le mariage que son père projetait depuis si long-temps.... A ces mots, je fis un cri d'étonnement et de douleur. Le baron parut déconcerté. Il se remit cependant et continua ainsi. J'ai bien prévu que je ferais une plaie sensible à votre cœur ; et j'aurais sacrifié ma justification même à votre tranquillité, s'il n'était question de trouver un remède à vos maux. Souvenez-vous que, quelque temps avant votre mariage, Valmont vous accompagna jusqu'au couvent où était mademoiselle de Senneville, et la vit pour la première fois. Depuis ce moment, frappé de ses charmes, il n'a plus rien vu. La volonté d'un père qu'il chérissait, des bienséances qui lui tenaient lieu d'une sorte de nécessité, les conseils

d'un ami..., qui vous rendait plus de justice, l'ont porté à se contraindre ; peut-être aussi espérait-il trouver dans l'union qu'il contractait de quoi tempérer le sentiment qui le maîtrisait. La ressemblance quoique éloignée, qu'il vous trouvait avec mademoiselle de Senneville, la douceur de votre caractère, une fortune brillante jointe à la naissance la plus distinguée, tout semblait lui promettre que ses penchants seraient bientôt d'accord avec son devoir : il se le promettait à lui-même. Il se faisait illusion ainsi qu'à vous par les marques d'attachement qu'il vous prodiguait ; il affectait pour vous de la tendresse, et n'avait que de l'estime. Bientôt il s'est lassé de cette contrainte ; les expressions se sont affaiblies par degrés. Mademoiselle de Senneville est venue... — Mais, monsieur, ai-je repris avec feu, pourquoi vous, l'ami de Valmont, l'avez-vous laissé former une union que son cœur désavouait ? — Parce qu'il m'eût été impossible de l'empêcher ; parce que vous aimiez le jeune comte, et qu'il eût été heureux s'il eût su se vaincre et vous aimer lui-même. — Hé, pourquoi donc vous

opposiez-vous aux marques de tendresse qu'il me donnait? pourquoi lui faisiez-vous un ridicule de l'amour que, dans les premiers temps, il paraissait avoir pour moi ? — Parce que la contrainte qu'il y mettait, et que vous seule n'aperceviez pas, le faisait paraître en effet ridicule, et ne pouvait, après tout, que le refroidir encore plus, et vous rendre ensuite plus sensibles les marques de son indifférence; parce que j'étais piqué de lui voir jouer si mal ce qu'il sentait si faiblement. — Mais enfin, pourquoi ne pas m'avertir, lorsque j'ai parlé devant vous de faire venir mademoiselle de Senneville? — Parce qu'il n'était plus temps de rompre le silence, et que je ne me serais pas attendu à la proposition que vous avez faite à Valmont; que lui-même, comme vous auriez pu le remarquer, l'a saisie trop vivement pour que je dusse espérer de le voir changer de sentiment; que d'ailleurs vous m'auriez cru trop difficilement peut-être, et que je n'avais pas assez mérité votre confiance. — Eh, maintenant, monsieur, la méritez-vous mieux? Quoi qu'il en soit, est-il temps de profiter d'un

pareil avis? — Oui, madame, les sentiments du comte ont trop éclaté; le prince en est instruit et plaint votre jeunesse et vos charmes. Il est temps encore d'arracher votre mari à un objet qui a fait son tourment, et qui est la cause de toutes vos peines. Sollicitez hautement un ordre pour éloigner mademoiselle de Senneville, et je me charge d'appuyer auprès du roi une si juste demande. — Qui, moi! faire retomber tout le poids de mon infortune sur une fille innocente, et qui n'a d'autre crime que celui d'être aimable! ne payer son amitié que de la plus noire trahison! lui faire subir la honte d'une retraite forcée, et qui donnerait lieu de penser qu'elle a pu être coupable!... —Eh! madame, elle l'est assez, puisqu'elle est la cause de l'ingratitude de votre mari. Mais, pardon, je vous en ai trop dit, vous savez maintenant tout l'intérêt que je prends à vos malheurs, vous me trouverez toujours disposé à en tarir la source; et par la suite du moins vous me rendrez plus de justice.

Le baron s'est levé en achevant ces mots, et

m'a laissé dans l'agitation la plus violente... Hélas ! je m'étais fait un si beau plan de constance et de résignation ! Ce seul entretien m'a tout fait oublier. La jalousie, le dépit, l'excessive sensibilité d'une amie vive et tendre, la religion que j'appelais à mon secours, formaient en moi un conflit de pensées et de désirs contraires que j'aurais peine à décrire. La seule idée d'avoir épousé Valmont sans en être aimée, d'avoir reçu sa main et ses serments tandis qu'une autre possédait son cœur, cette idée me faisait frémir ; il me semblait que le ciel même irrité contre nous avait en horreur le nœud qui nous lie, et je tremblais pour les tristes fruits d'une alliance contractée sous de si malheureux auspices. Quelquefois aussi je ne pouvais me résoudre à révoquer en doute la sincérité de Valmont ; aux preuves apparentes qu'on m'avait données de son ancien attachement pour Senneville, j'opposais ce combat si récent que j'ai vu se former en lui, lorsque je l'ai surpris baigné de ses pleurs et qu'il semblait s'armer en ma faveur contre ce funeste penchant qui l'entraînait. Après cette scène si attendrissante qui tout en ne

me faisant pas de doute sur l'état de son cœur, me faisait aussi connaître que j'y avais encore quelque empire, je me flattais qu'il reviendrait tôt ou tard de ses égarements ; que la raison, que ma tendresse, que la pureté de ses sentiments l'emporteraient sur un moment d'erreur. Mais au même instant je pensais qu'il reverrait Senneville ; qu'à son arrivée elle éveillerait en lui les mêmes impressions, et que peut-être elle se réjouirait enfin de son triomphe. Les dernières paroles de Lausane redoublaient mes alarmes ; je croyais la voir d'intelligence avec le comte, me tromper par des marques d'attachement, et par des dehors de simplicité et de candeur, abuser de ma crédulité. Ah ! je lui supposais un manége dont elle n'est pas capable, et un art qu'elle ne connaît pas. Je regrettais dans ce moment de n'avoir pas exigé de Lausane qu'il s'expliquât davantage, de n'avoir pas tiré de lui plus de lumières, et de n'avoir pas profité de l'offre qu'il me faisait d'intéresser pour moi l'autorité du prince. Je ne tardai pas cependant à désavouer un projet si injuste, et je croyais plus vertueux et plus sage de n'employer

d'autres armes que la douceur et la patience.

Dans l'état d'incertitude où je suis, flottant sans cesse entre la crainte et l'espérance que l'absence de Valmont me fait souffrir, pourquoi faut-il qu'elle dure encore si long-temps pour moi! Grand Dieu! dictez-moi à son retour, ce que vous voulez que je fasse pour le toucher et pour vous plaire.

LETTRE XIV.

Le marquis de Valmont à sa fille.

Le dangereux homme que Lausane! ne souffre pas, ma fille, que ses avis trompeurs et ses perfides conseils prennent quelque empire sur ton esprit. A travers le masque dont il se couvre, l'espèce de repentir qu'il témoigne, et l'intérêt d'ailleurs trop vif et trop réel qu'il te

laisse apercevoir, il est aisé de démêler en lui un caractère faux, dont tu n'as que trop lieu de te défier. Sous de feintes confidences, il cache le dessein qu'il a formé de t'aigrir contre ton mari, de t'ôter le doux espoir de le ramener un jour et de te porter à rendre ce retour impossible, en l'aigrissant lui-même contre toi. Qu'il est heureux que la bonté de ton cœur t'ait garantie du piége qu'il te tendait! Si tu eusses fait la démarche imprudente qu'il te suggérait, tout ce qu'elle a d'odieux retombait sur toi seule ; ton mari n'eût pu en accuser un autre; Lausane se taisait pour recueillir le fruit de cette intrigue; et livrée de plus en plus à ses séductions et à ses promesses, tu te serais bientôt imaginée qu'il ne te restait que lui pour soutien et pour guide. Bénis donc le Seigneur de ce qu'il t'a inspiré le plus sage parti ; ménage Lausane, parce qu'il est encore à craindre, et que tu ne réussirais pas pour le moment à en détacher Valmont. Hélas! mon fils est dans un état d'ivresse et de folie dont le temps et des événements plus heureux auront seul la force de le guérir.

Je laisse à part ces tristes objets pour reprendre, ma chère fille, avec autant d'empressement que tu m'en témoignes, le récit de M. de Veymur sur l'éducation qu'on lui a donnée. C'est ainsi qu'il continua l'entretien que nous avions commencé :

Du moment où ma mère me donna M. d'Orval, cet ami fidèle ne m'abandonna pas un instant ; et il s'était tellement attaché à moi, il m'avait rendu son commerce si doux, que nous nous devenions comme nécessaires l'un à l'autre.

Il était de toutes mes études, pour les éclairer, pour m'aider à en prendre l'esprit, pour étudier avec moi, en se faisant quelquefois pour m'instruire, mon disciple et mon émule ; il était de tous mes plaisirs, pour les régler, pour les épurer, pour les rendre plus agréables encore par l'assaisonnement qu'il savait y mêler. Il était de toutes mes sociétés, pour m'apprendre à les choisir, pour en écarter les périls, pour me distraire de celles qui ne me convenaient pas ; pour m'empêcher la trop grande intimité, même avec celles qui me convenaient davantage ; pour me rappeler et me fa-

ciliter l'application de mes principes aux sentiments établis dans le monde, aux fausses maximes que l'on y soutenait devant moi, et aux exemples pernicieux que j'étais forcé d'y rencontrer. A l'égard des vices manifestes, il me faisait de leur spectacle une école de vertu ; j'en envisageais avec lui de sang froid la nature, et j'en avais horreur.

Que vous dirai-je enfin ? mon guide, mon instituteur, mon ami était, sur toutes choses, de mes pratiques de religion et de vertu, pour me les faire aimer, pour me les persuader par son exemple bien plus encore que par ses discours.

Nous allions ensemble nous attendrir sur les misères humaines : il pleurait sur les malheureux, et je pleurais avec lui ; il les consolait et je me consolais avec eux. Ces larmes d'attendrissement portaient au fond de mon cœur je ne sais quoi de doux que j'eusse préféré à toute l'agitation des plaisirs turbulents. « Mon ami, mon fils, me disait
» quelquefois mon guide, que vous êtes heureux
» d'être né sensible ! et qu'il vaut bien mieux

» verser des pleurs de tendresse et de sentiment
» que de rire avec les heureux du siècle, et d'ê-
» tre insensible comme eux! » Nos pleurs n'é-
taient jamais stériles à l'égard de ceux que nous
cherchions à consoler; et comme nous ne sortions
d'auprès d'eux qu'en les laissant moins affligés
je n'en sortais jamais sans être plus content. Croi-
riez-vous que par la manière dont mon gouverneur
s'y prenait, c'était une de mes plus grandes ré-
compenses que de pouvoir faire du bien, et que
M. d'Orval m'avait sévèrement puni lorsque, mé-
content de moi, il ne m'avait pas laissé libre d'en
faire avec lui? Pour que je pusse satisfaire aisé-
ment ce besoin si doux et cette passion si belle qu'il
avait excités en moi, il me rendait sagement éco-
nome dans tous les achats que nous faisions des
choses qui m'étaient nécessaires. Il m'en offrait
ordinairement de plusieurs qualités différentes.
Ceci, me disait-il, suffit à vos besoins, à la bien-
séance, et n'est point au-dessous de votre état : ceci
lui convient encore et n'est point au-dessus; mais
il coûte davantage et vous laissera moins de bien
à faire. Il parlait ainsi, et le choix était bientôt

fait. Il nourrissait, il augmentait ma sensibilité, et me rendait toujours plus instructif le spectacle de l'infortune et de la misère par les réflexions qu'il me suggérait. « Ces infortunés, me » disait-il un jour, ont pu avoir des ancêtres plus » opulents que vos pères. » (Il m'en montrait quelquefois de semblables et me formait au secret en permettant qu'ils me racontassent leurs malheurs.) « Un renversement de fortune, peut-être » aussi un manque de conduite, les ont plongés » dans l'indigence. Puissiez-vous, puissent vos » enfants ne jamais éprouver le même sort et ne » pas avoir besoin des mêmes secours ! »

Telles étaient les leçons que me donnait mon guide. Il voulait former en moi une âme forte, inaccessible à la crainte et capable de soutenir des revers. Pour y parvenir, il m'accoutumait peu à peu à des privations sur les choses mêmes que je possédais ; il me rendait libéral de ce qui m'était devenu le plus cher, pour me rendre en même temps bienfaisant et courageux.

Ce n'était pas seulement par rapport aux évé-

nements et aux choses que mon sage mentor travaillait à me remplir de force et de courage, c'était surtout à l'égard des hommes. Il m'instruisait à braver le ridicule en faveur du devoir. Sans me perdre de vue, il m'exposait aux plaisanteries de mes camarades sur le genre de vie que nous menions, sur la régularité de nos mœurs, sur l'esprit de religion qui paraissait animer notre conduite. Si je chancelais un moment : Ferme, me disait mon guide, c'est ici l'instant des vrais combats et la source des plus glorieux triomphes. Lorsque j'avais vaincu : Viens mon ami, ajoutait-il en m'embrassant, viens recevoir les éloges de l'amitié, tu as fait ton devoir, tu as triomphé du monde et de ton propre cœur, voilà la véritable valeur ; et puisque tu es fort contre toi-même, tu le seras sans peine contre les ennemis de ton roi.

J'interromps pour la seconde fois, ma chère Émilie, ce récit de M. de Veymur, si intéressant pour toi. Un autre soin m'occupe. J'ai reçu depuis ta dernière lettre, et presqu'en même temps, une lettre de ton mari, en réponse à celles où je

m'efforçais de le rappeler à la Divinité. J'ai lieu de penser que, comme il le dit lui-même, elles ont fait quelque impression sur lui ; mais les conséquences qu'il serait forcé d'en tirer l'effraient plus que jamais; et, selon la marche ordinaire à l'incrédulité, il se montre disposé maintenant à embrasser le parti le plus propre à lui procurer une fausse paix et une aveugle sécurité. Il se fait un point de sagesse de douter, ou, pour parler plus vrai, de paraître douter de tout. Il est essentiel de le tirer du nouvel abîme où il se plonge. Daigne le Ciel dissiper par l'éclat de sa lumière les fausses lueurs qui l'égarent et le conduisent par degrés aux plus épaisses ténèbres!

LETTRE XV.

Le comte de Valmont à son père.

Vous avez tout droit d'attendre de moi de la sincérité et de la droiture ; je vous ai promis

et je vous dois toute confiance, en qui pourrais-je mieux la placer ? Eh bien ! recueillez donc le fruit de vos travaux et le prix de vos vertus : lisez dans le cœur de votre fils. Il va vous l'ouvrir ce cœur, et ne vous cachera rien de tout ce qu'il aura la force de s'avouer à lui-même. Je me suis arrêté long-temps sur votre dernière lettre. En vous lisant je croyais entendre au-dedans de moi une voix secrète que je m'efforçais vainement d'étouffer, et qui me parlait comme vous.

Je conçois que l'idée d'un Dieu fortement imprimée dans notre âme est la plus propre à concilier toutes nos affections, en les ramenant sous la loi du devoir. Mais ce devoir est tel, que les passions en frémissent, et murmurent contre le joug qu'il nous impose : car, hélas ! quel est l'homme sans passions ? J'avoue que, s'il y a quelque vérité sensible, ah ! c'est celle de l'existence d un Dieu ; et il faut n'avoir rien vu, il faut être plus sauvage que les sauvages mêmes pour ne pas remonter, du moins comme eux,

de divinités en divinités à une première cause intelligente et sage, de quelque nom qu'on l'appelle.

Je dirai plus encore : peut-être serait-on fondé à croire que, s'il y a quelque vérité, Dieu existe.

Mais quoi......! voudrais-je un seul moment me contrefaire avec vous? Cet état de doute, si commode, si doux en apparence, je ne puis le supporter. Quoi qu'il en soit, je l'ai affiché aux yeux du monde, et j'ai peine à m'en dédire. Je ne le sens que trop : mon orgueil s'y complaît et s'en nourrit. Je vois à mes pieds toutes les opinions humaines, et je les y foule avec dédain : quelquefois j'ai à lutter contre celles qui paraissent les plus évidentes; je les attaque séparément, et je n'en trouve point à laquelle une imagination féconde ne donne l'air d'un problème. Enhardi par ces premiers succès, je les combats toutes ensemble, et je me plais à triompher de cette faible raison qui s'obstine à les défendre. On m'applaudit, et je sens que je m'égare : on

me félicite, et dans ce prétendu triomphe moi seul je ne suis pas content : ma conscience réclame... Ah! quel honteux aveu je vous fais !... Semblable à ces faux braves qui, ne pouvant envisager le péril de sang-froid, et sentant manquer leur courage, s'excitent, s'animent, ferment les yeux, et frappent de tous côtés sans savoir où portent les coups, je m'étourdis moi-même : pour ne pas être faible je deviens téméraire ; je renverse tout sans distinction ; je m'ôte tout ce qui me servait de soutien ; et, reprenant ensuite un sens plus rassis, je frémis de ne voir autour de moi que des abîmes. Vous concevez l'horreur de cette situation, que je vous peins avec tant de franchise. Non, tout hardi que je parais être, l'état de doute absolu est trop violent pour mon âme, et n'est point fait pour moi. Si je réfléchissais moins, s'il me restait moins de cette sorte de droiture que vos discours et vos exemples m'ont inspirée, je pourrais, comme tant d'autres, ne rien croire et vivre en paix. Mais ce cri sourd qui s'élève au fond de mon cœur lorsque je veux y rentrer m'inquiète et me

trouble. L'abandon de toute vérité me désole et m'effraie. Il me semble, dans mon incertitude, que je ne porte plus rien, que je ne suis environné que d'ombres et de fantômes ; que la scène du monde n'est qu'une illusion continuelle; que je suis dans un vide immense et dans une horrible solitude.

Que faire ? adopterai-je toutes les extravagances humaines ? Hélas ! les plus sages n'en sont pas exempts ! et plus ils se permettent de raisonner en toute liberté, plus il semble qu'ils déraisonnent. Dernièrement encore, dans un repas agréable, j'avais rassemblé tout ce qu'en genre d'esprit, de sciences et de génie, la cour et la ville peuvent offrir de plus brillant. Je m'attendais qu'en mettant aux prises tant d'hommes rares et sublimes, de ce choc mutuel des plus beaux esprits, de cette opposition ou de cette communication de lumières naîtrait à mes yeux la plus vive clarté. Il est vrai que je vis briller mille étincelles ; j'admirai les saillies les plus vives, les reparties les plus ingénieuses. Mais ce

qui m'amusa davantage, c'est que ces hommes, la lumière du monde, me laissaient moi-même dans les plus épaisses ténèbres, et que d'accord tous ensemble pour détruire, lorsqu'il était question d'établir quelque vérité, ils ne s'accordaient plus sur rien. Croiriez-vous, par exemple, que, sur Dieu seul et sur sa nature, il se forma presque autant de systèmes que nous étions d'hommes? on discuta avec autant de légèreté que de finesse ; on réfuta, on confondit tour à tour les systèmes divers qu'on venait d'élever parmi nous; j'aidais de toutes mes forces à les renverser tous, et de tant d'efforts de raison je ne vis sortir que de nouveaux motifs d'incertitude.

Depuis ce jour je redeviens plus pyrrhonien que jamais. S'il y avait quelque vérité, elle serait universelle, éternelle, immuable. Mais, au contraire, rien n'est plus partagé que les sentiments : chacun a ses principes, qu'il se fait à lui-même, *chacun sa raison, qu'il peint de ses couleurs ;* les plus imbéciles sont ceux qui n'ont que celle des autres, que cette raison commune,

antique assemblage de préjugés bizarres, qu'on se transmet sans examen, et qu'on adopte faute de lumières.

Après tout, s'il y a quelque vérité, qu'on me donne donc des yeux pour la voir, et qu'on me dise à quels caractères je pourrai la reconnaître. Ces caractères de vérité, jusqu'où s'étendront-ils? Prendrai-je pour règle de mes idées, ce qui n'est que sentiment? Me bornerai-je à des vérités géométriques, sur lesquelles on s'accorde davantage, mais qui, pour la plupart, m'importent fort peu? Serai-je éclairé sur cela seul, et en doute sur tout le reste ? Je me trouve donc arrêté à chaque pas; et partout, le plus court, le plus sûr est encore de douter. Est-il d'ailleurs en mon pouvoir de croire ou de ne croire pas? Est-ce ma faute si la vérité m'échappe? Serai-je coupable pour n'avoir pas su bien raisonner, pourvu que j'aie pris soin de bien vivre? Vos sentiments en particulier me touchent; vos leçons me sont chères; je voudrais penser comme vous, et je ne le puis.

Heureux ceux qui ont reçu de la nature un esprit plus souple et une raison plus docile ! la mienne, dans l'état où elle est, ne me semble après tout qu'un funeste présent. N'ayant ni la force de se déterminer, ni celle de rester incertaine ; connaissant sa propre faiblesse, et s'élevant sans cesse au-dessus de ses forces pour retomber plus lourdement ; ne pouvant me rendre tranquille qu'en se taisant, voulant raisonner toujours ; m'agitant au-dedans par de violentes secousses et des inquiétudes continuelles, ne m'a-t-elle donc été donnée que pour faire mon tourment ?

Hélas ! que je regrette mon ancienne simplicité et mes premiers penchants ! Qu'on va loin lorsqu'on s'abandonne à de premiers doutes ! Égaré par des guides souvent infidèles, par une lueur souvent trompeuse, que l'on prévoit mal ce qu'il doit en coûter un jour !

Mon père, venez au secours de votre fils ; il ne ous a pas encore tout dit ; mais il ne pouvait

pas vous en dire davantage. Il peut encore être éclairé, puisqu'il lui reste quelque désir de l'être. Son état est celui d'un malade peut-être, qui ne voit plus les objets que confusément, et qui soupire après les beaux jours de la convalescence ; mais c'est un malade qui vous est cher, qui vous aime et que vous seul pouvez guérir.

LETTRE XVI.

Le marquis à son fils.

Que ta franchise me plaît et me console ! qu'elle augmenterait ma tendresse pour toi, si quelque chose était de nature à l'augmenter ! Oui, mon fils, il reste en toi un fonds de droiture qui s'annonce au milieu même de tes doutes et de tes erreurs ; et c'est aussi sur elle que je fonde tout l'espoir de ta guérison. Tu es malade, il

est vrai ; mais que ton cœur m'offre de ressources contre les égarements passagers de ta raison !

Je plains ton état ; il est fâcheux, il est violent, j'en conviens : cependant il est encore heureux que tu n'aies point cette fausse sécurité de nos prétendus esprits forts, qui s'embarrassent peu s'ils éclairent, pourvu qu'ils éblouissent ; qui n'ont d'autre logique que celle de leurs passions, et qui, à force de dangereux sophismes et de fausses lumières, ont trop bien réussi à s'aveugler entièrement. Pour toi, mon fils, tu n'es pas fait pour cette sorte d'aveuglement. Tu peux bien t'égarer, mais tu ne sais pas t'en imposer à toi-même.

O mon ami ! que tu as fait un digne choix en prenant pour confident et pour asile le cœur d'un père ! Ce n'est point te dégrader que de t'humilier ainsi devant lui ; au contraire, c'est dans ta sincérité même que tu reprends à ses yeux ta véritable force, et qu'il fait consister ton triomphe le plus vrai.

Mais, cher Valmont, comme tu t'expliques avec moi sans détour, souffre que je m'ouvre à toi sans réserve: je t'aime trop pour avoir dessein de t'offenser, et si sans le vouloir je ne te ménage pas assez, songe que les blessures que nous fait un ami qui ne rouvre nos plaies que pour les guérir valent bien mieux que les caresses d'un ennemi qui nous flatte pour nous perdre plus sûrement. Dis-moi donc, trop cher Valmont, quoique droit et sincère, l'es-tu cependant assez pour être content de toi? ici, mon bon ami, c'est plus que jamais à toi-même, à ta franchise que j'en appelle; la source de tes doutes n'a-t-elle rien d'équivoque? ton esprit et ton cœur n'y mêlent-ils aucun intérêt qui puisse te la rendre suspecte? la manie du bel esprit, n'a-t-elle influé en rien sur ta manière de penser?

As-tu appelé à toi la vérité? Si elle existe, elle mérite bien d'être invoquée, et, dans le doute, tu ne pouvais rien perdre, tu ne pouvais que gagner à l'implorer. Ah! c'est la vérité qui doit décider de ton bonheur: c'est à elle que sont liés

tes intérêts les plus chers ; c'est elle qui peut seule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions et assigner un prix à tes mérites.

Eh! si la vérité n'est rien, si elle n'est qu'un mot vide de sens, qu'un nom sans idée, qu'une idée chimérique et qui n'a point d'objet, cette idée, d'où nous vient-elle? et nous, Valmont, qu'est-ce que nous sommes? Jouets infortunés des fantômes que nous nous formons, livrés à des illusions continuelles, entraînés par une force invincible, et dupes d'un enchantement qu'aucun secours ne peut détruire, nos espérances, nos biens ne sont rien eux-mêmes, et nous n'avons en un sens de réel que nos malheurs. Mais au contraire, s'il y a une vérité, tout revit, tout se ranime, tout reprend avec elle sa nature et son être ; nous pouvons encore goûter de vrais plaisirs et prétendre au bonheur. S'il y a une vérité, non-seulement, mon fils, Dieu existe ; mais elle est Dieu même. Eh bien, cette vérité si respectable, si intéressante pour toi, je te le demande

encore, l'as-tu forcée par tes recherches, tes vœux et tes prières, à descendre jusqu'à toi ? Ah ! un homme qui l'appellerait ainsi, qui la chercherait dans la sincérité de son cœur, qui, les yeux mouillés de larmes, élèverait vers elle les plus tendres regards ; qui, dégagé de tout intérêt bas et rampant, de tout penchant vil et terrestre, se montrerait prêt à tout sacrifier pour elle, et dans un saint enthousiasme lui dirait : « Vérité dont je » révère jusqu'au nom même, tandis que j'en » cherche la nature ou que j'en étudie l'exis- » tence ; vérité, toujours auguste, quoique en- » veloppée d'un voile que je n'ai pu lever en- » core ; ô toi que j'ignore, mais que je désire » de connaître ! charme le plus doux des âmes » vraiment belles, qui m'as fait pour être heu- » reux, si tu existes ; vérité suprême, que faut-il » entreprendre pour te trouver ? Parle, et au » premier mot je vole aux extrémités de la terre » si c'est là seulement que tu habites ; je m'en- » sevelis dans la plus profonde retraite, si ce » n'est que là que tu dois parler à mon cœur ; » je romps tous les liens que mes passions ont

» formés, s'ils peuvent m'empêcher de courir » à ta voix : parle une fois ; et, quoi qu'il en » coûte, tu seras obéie ! » N'en doute pas, Valmont, cet homme serait bientôt exaucé. Sensible à ce langage, attirée par cette préparation d'un cœur docile, elle viendrait éclairer cette âme simple, ignorante et fidèle, cette âme droite qui soupirerait après elle ; ou si, par impossible, elle refusait de se faire entendre, c'est seulement alors qu'un tel homme serait excusable, et qu'il pourrait dire que la vérité lui échappe, et que son erreur est invincible. Mais, avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état. Livré à des spéculations frivoles, il ne paraît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta faveur le Dieu de vérité. Bien loin de là, tu accrédites toutes les opinions ; tu es de tous les partis ; tu défends avec chaleur ce que tu crois le moins ; tu donnes un air de vraisemblance aux choses les plus absurdes ; tu joues la vérité plutôt que tu ne la cherches, et tu appelles cela avoir la paix, être d'accord avec tout le monde.

Toutefois, mon fils, la vérité elle-même t'entend et te juge d'avance ; elle te juge, et son jugement est au fond de ton cœur. On t'écoute, et tu ne te contrains pas ; tu risques d'induire en erreur tous ceux qui t'environnent ; tu arraches de tous les cœurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de respecter ; tu rends problématiques tous les devoirs ; et tu brises, sans en être effrayé, la base sur laquelle ils reposent.

Quoi ! mon fils, y aura-t-il donc une vérité pour les sentiments, pour les mœurs ? et n'y en aura-t-il point pour l'esprit et pour la raison? Abjure, cher Valmont, tout pyrrhonisme insensé, et tu ne seras plus si souvent en contradiction avec toi-même : et c'est seulement alors que ta bouche ne sera plus démentie par ton esprit et par ton cœur ; tu seras vrai, et il est aisé de sentir que tu étais fait pour l'être.

Tu ne me parles plus d'Émilie. Hélas ! la tendre, la vertueuse Émilie, comment s'accommode-t-elle de tes systèmes?

Ah ! mon fils, mon fils, plus à plaindre encore que coupable, et toujours si cher à mon cœur, achève de m'ouvrir le tien, verse dans mon sein un secret qui t'accable. Puisque, de ton aveu, tu ne m'as pas tout dit, soulage-toi, et prends les conseils d'un ami. Oublie que tu parles à un père ; hélas ! pourquoi l'oublier ? un vrai père est-il donc si fort à craindre ? Et qui peut mieux que lui pardonner les faiblesses et excuser les erreurs ?

LETTRE XVII.

Le marquis à la comtesse.

Je reviens à toi, ma chère Émilie, et je reprends, pour ne plus l'interrompre, le récit de M. de Veymur où j'ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m'exer-

çait à toutes les vertus, ma mère de son côté suivait constamment le plan d'éducation qu'elle s'était fait pour ma sœur. Il était relatif, quant au fond, à celui que M. d'Orval suivait par rapport à moi; mais elle le modifiait dans la forme et l'accommodait à la faiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractère de sa fille, et aux goûts qu'elle voulait lui faire prendre. Elle ornait son esprit des connaissances les plus solides, et la formait surtout à la justesse du raisonnement. Elle ne négligeait pas pour elle les talents agréables; mais elle en tempérait l'usage en le réduisant à un amusement honnête et à un délassement passager. Elle lui inspirait le goût d'une parure simple et modeste, la seule qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'âme, et laisse voir un tout parfait. Elle l'attachait à ses devoirs en les lui rendant faciles, et aux vertus en les lui faisant paraître aimables : elle lui peignait toujours la sagesse à côté du bonheur : elle l'accoutumait à se vaincre dans les petites choses pour n'être pas vaincue elle-même dans les occasions plus importantes,

et savait lui rendre sensibles les avantages et le plaisir de la victoire. Elle lui donnait les armes qui conviennent au sexe le plus faible, et lui assurent l'empire qui lui est propre, celles de la pudeur, de la douceur et des grâces.

Mais je touche à l'événement le plus triste de ma vie; fallait-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mère! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir... une maladie cruelle nous l'enleva en peu de jours. Dans ses derniers instants elle nous fit approcher de son lit: « Mes chers enfants, nous » dit-elle d'une voix faible et mourante, et en » nous arrosant de ses larmes, vous êtes après » mon époux, le plus grand sacrifice que je puisse » faire au ciel; je le lui fais, quelque pénible qu'il » soit: puisse votre bonheur à tous deux en être » le prix! Je vous ai portés en même temps » dans mon sein, je vous ai nourris du même » lait, je vous ai donné les mêmes preuves de » tendresse: aimez-vous constamment, et ser» vez-vous de soutien l'un à l'autre.

» Mon amour pour vous a servi à me corri-
» ger de bien des défauts, pour ne pas risquer
» de vous les faire prendre; et je ne désirais que
» d'être plus vertueuse pour vous mieux appren-
» dre à le devenir.

» Je m'étais tracé par écrit, avant même que
» de vous donner le jour, le plan que je devais
» suivre pour vous rendre heureux, j'ai été la
» première à en recueillir les fruits. M. d'Orval
» aura soin de vous le remettre; il vous servira
» peut-être un jour à rendre heureux vos enfants.
» Mes soins pour vous ont été mon plaisir le
» plus doux; j'en ai fait mon premier mérite
» devant Dieu, toute ma gloire devant les hom-
» mes ; ils sont maintenant le sujet de ma con-
» fiance auprès de mon juge, qui est en même
» temps mon sauveur et mon père.

» Respectez toujours celui que Dieu vous a
» donné sur la terre. Je vous laisse un grand
» trésor, c'est la religion, c'est la vertu, et M.
» d'Orval, qui vous aidera à les conserver. Adieu,
» mes enfants, n'oubliez pas devant Dieu com-

» bien je vous ai aimés... » Elle nous bénit, et peu d'heures après elle expira.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre notre douleur et nos regrets. Jamais mère ne fut tant aimée et ne fut si digne de l'être. Il y a long-temps qu'elle n'est plus ; mais sa mémoire vivra toujours dans nos cœurs. A peine mon père eut-il donné quelques mois au deuil et à la tristesse que lui causait son veuvage, qu'il crut ne pouvoir se passer plus long-temps d'une compagne : son choix nous prépara d'autres peines. Sa nouvelle épouse prit sur son esprit le même empire que ma mère, et n'en fit pas le même usage. M. d'Orval fut remercié presque aussitôt, ou plutôt il fut renvoyé indignement ; et de tous les coups qu'on pouvait me porter, c'était le plus sensible. Heureusement pour moi, encore plus que pour lui, ma mère, toujours prévoyante et sage, peu de temps avant sa mort, s'était défait en sa faveur d'un petit bien qui lui était resté en propre, et qui était le seul héritage de ses pères. C'était un faible gage de sa reconnaissance : cependant il

fallut le contraindre à l'accepter. Au bout d'un an de mariage, ma belle-mère eut un fils ; et, dès ce moment, nous ne fûmes plus traités, ma sœur et moi, que comme des étrangers dans la maison de notre père. L'éducation que nous avions reçue nous soutint dans notre malheur, et nous ne cessions de bénir de concert ceux qui nous l'avaient donnée. Sans elle, que nous eussions été infortunés ! avec elle, il s'en fallait bien que nous fussions les plus à plaindre. Neuf mois après, mon père eut de sa seconde épouse une fille; et ma sœur, voyant de jour en jour croître ses maux, fut regardée dès lors comme quelqu'un qui vendrait ses soins, et dont l'entretien et la nourriture seraient le salaire. Elle n'avait pas la malheureuse sensibilité de l'amour-propre ; mais elle avait toute la délicatesse du sentiment, et elle gémissait encore plus pour mon père que pour elle-même.

Pour moi, ne pouvant soutenir la vue de ses peines, trop affligé de tout ce qui m'environnait, et honteux de l'espèce d'oisiveté dans laquelle je

languissais, je sollicitai mon entrée dans le service ; je l'obtins, mais sans secours pour m'y soutenir.

Un parent que j'ignorais entendit parler de moi et me donna une lieutenance dans son régiment. Quelques actions heureuses commencèrent à me faire connaître. Je crus alors que je pouvais reparaître dans la maison de mon père pour rappeler à sa mémoire un fils qu'il semblait avoir oublié, pour embrasser ma sœur et pour la tirer d'esclavage. Mais, hélas! quel triste coup d'œil vint s'offrir à moi! vous peindrai-je un père, un mari gouverné chez lui avec empire, confiné dans l'appartement le plus reculé, maudissant le joug qu'on lui imposait, et n'ayant pas la force de s'en délivrer ; méprisé de son domestique, peu craint, peu respecté de ses enfants, n'ayant de consolations que de ma sœur, et osant à peine lui parler? Vous peindrai-je, hélas! cette fille pleine de vertu, portant tout à la fois ses propres maux et ceux de son père : les portant sans plainte, sans murmures, sans aigreur, sans s'inquiéter vainement à chercher du remède à ce qui ne pou-

vait plus en souffrir ! ma belle-mère, idolâtre de ses enfants, qu'elle aimait pour elle-même; les excitant, les animant, les récompensant ou les punissant par tout ce qui pouvait intéresser en eux la vanité, la gourmandise, l'amour du luxe et de la parure ? Voilà le tableau de la maison de mon père. Ce n'était plus sa faute en un sens ; c'était moins encore celle de ses enfants ; tout le mal venait de la manière dont on les avait élevés.

Je touchais à mon départ lorsqu'une mort subite m'enleva mon père. Le premier soin de son épouse fut de faire ouvrir son testament ; elle savait assez ce qu'il contenait. Ma sœur et moi nous étions déshérités. Dans un pays où la coutume tient lieu de loi et où rien ne limite la volonté du testateur, il avait pu ainsi faire passer son bien à sa seconde femme et aux enfants du second lit. Cependant mon père ne fut pleuré, ne fut regretté que de nous seuls. J'embrassai son épouse, j'embrassai ses enfants ; je fus m'attendrir sur le tombeau de ma mère, et je partis avec ma sœur.

Nous allâmes nous réfugier chez M. d'Orval. Je continuai à servir ; j'acquis de nouveaux grades. C'est à vous, me dit le comte en s'interrompant, que je dus une partie de mon avancement et de ma fortune. Déjà bien des années s'étaient écoulées sans que je fusse instruit de l'état de ma belle-mère, lorsqu'un jour elle vint avec son fils se jeter entre mes bras, et, en pleurant sur sa fille, me faire souvenir que j'étais leur frère. Hélas ! je ne l'avais jamais oublié. Leur dépense avait en peu de temps absorbé leur revenu ; le jeune homme surtout avait mangé en deux ans l'épargne de plusieurs siècles et la fortune de nos ancêtres. La jeune personne, livrée de bonne heure à ses penchants, avait déshonoré sa famille, et cachait sa honte dans un couvent, où l'on devait une année de sa pension. Vous jugez de ma douleur : l'unique chose qui pouvait la soulager était de devenir la ressource de cette famille désolée. Ma belle-mère, plus heureuse et plus sage, est morte entre mes bras. Mon frère est, après M. d'Orval, mon meilleur ami. Son caractère s'est réformé : il avait éprouvé bien des contra-

dictions et des peines au sein même de ses plaisirs. Maintenant tout comble ses désirs parce qu'il n'en forme plus qui ne soient raisonnables. Sa sœur a fait au sein de la religion une pénitence proportionnée à ses fautes, et a consommé, dans les exercices de la piété la plus fervente, son sacrifice et sa vie.

M. d'Orval en m'engageant à me marier, m'a aidé à faire un choix. Mon épouse et ma sœur n'ont entre elles qu'un cœur et qu'une âme : de concert avec moi, elles ont élevé mes filles. Depuis cinq ans, dans ce petit bien qui me vient de ma femme je jouis en paix de tous les charmes de cette union si belle qui règne dans ma famille ; plus heureux encore, si vous daignez souvent les partager avec nous !

M. de Veymur finit ainsi l'histoire de sa vie. Ce qu'elle peut t'offrir d'intéressant par rapport à l'éducation des enfants que se promet ton amour pour Valmont, ne m'a pas permis de t'en dérober le récit.

En t'en faisant part, j'ai rempli mes engagements à ton égard ; et quelque longues que soient mes lettres, comme tu les liras en épouse et en mère, tu trouveras à les relire encore autant de plaisir, ma fille, que j'en ai eu à te les écrire.

LETTRE XVIII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Le comte est de retour, plus infidèle qu'il ne l'était avant son départ. Sa passion ne peut plus se contraindre, et il est aisé de voir qu'il ne l'a que trop écoutée au préjudice de sa raison. A son arrivée j'ai volé au-devant de lui, je me suis jetée dans ses bras... Ingrat et trop cher Valmont! le croiriez-vous, mon père, il m'a presque repoussée! je le pressai contre mon sein, et il détournait les yeux sur Senneville, et par des embrassements précipités il se hâtait de mettre fin

à mes tendres caresses! Ah! que lui ai-je donc fait pour lui être devenue si à charge? que lui ai-je fait, que de le trop aimer? Pendant qu'il me donnait ces tristes marques de son indifférence, mademoiselle de Senneville se tenait éloignée, rougissait, et baissait la vue. Le comte, échappé à mes empressements, courut lui faire un reproche de sa trop grande réserve. Senneville toujours plus embarrassée, répondit par une froide révérence, et se retira. Je vis le moment où mon mari allait s'en prendre à moi de sa retraite. J'étouffais cependant; et combien n'eus-je pas besoin de me rappeler vos conseils et mes devoirs pour ne pas éclater! Depuis ce moment j'en ai eu mille occasions semblables: la religion seule m'a retenue. Eh! que deviendrais-je sans elle! Livrée à des plaintes continuelles, à d'éternels murmures, j'aliénerais de plus en plus le cœur de mon mari. Il ne m'aime plus, il commencerait à me haïr: il ferait plus, il me mépriserait; et à force de soumission et de patience, je le contrains à m'estimer encore. Peut-être se porterait-il lui-même à des éclats dangereux; et je l'oblige à gar-

der au-dehors quelques ménagements; je rendrais d'ailleurs plus sensible aux yeux de ses domestiques ce que l'exemple et le bon ordre m'obligent de leur cacher: je serais le tourment de ma pauvre Senneville; et elle n'est déjà que trop à plaindre; je n'aurais donc réussi qu'à faire d'avance un enfer de ma maison. Ah! si elle doit être le séjour de l'infortune, qu'elle ne le soit du moins que pour moi!

Cependant que ma situation est triste! Jalouse, comme je dois l'être, du cœur de mon époux, je le vois sans cesse porter à une autre les soins les plus flatteurs: mille fois le jour j'éprouve ses rebuts, je suis témoin de son infidélité; et il faut que je m'accoutume en quelque sorte aux preuves qu'il m'en donne; il faut que je vive avec celle qui m'a fait perdre ce qui m'était le plus cher ici-bas, que je l'aime, que je la plaigne, et que je redoute son peu d'expérience et l'assiduité de Valmont.

Pardonnez à ma faiblesse ces tristes réflexions

et ces détails affligeants. La nature a ses droits ; je l'éprouve, je le sens, et je les lui paie peut-être trop en ce moment. Mais je sais en même temps à qui je parle, et j'ai besoin de votre indulgence.

Ce qui m'afflige encore, ce sont les nouvelles importunités de Lausane. Il prend sans cesse l'office de consolateur, de confident même ; et j'ai tant de raisons pour l'en dispenser ! Cependant Valmont paraît satisfait de ses empressements ; je m'en suis plainte, et il m'en a fait un crime en me disant que je ne recevais mal que ceux que je savais qu'il aimait le plus. Ce dangereux ami de Valmont, le seul, quoi qu'il en puisse dire, qui par ses discours l'ait entraîné dans les abîmes du doute et de l'irréligion, est maintenant le premier à le combattre. Il se ménage entre mon époux et moi, et par un langage équivoque et plein d'artifice il croit flatter ma crédulité en évitant de se donner un ridicule. C'est dans un de ces moments où il semblait s'ouvrir le plus et me plaindre le plus sincèrement, qu'il m'a proposé de lire les mêmes livres que mon

mari. « Vous avez assez de lumières et de force
» d'esprit, me disait-il en dernier lieu, pour ne
» pas vous laisser séduire par les sophismes dont
» ils sont remplis: mais vous en retireriez cet
» avantage, que vous seriez vous-même à por-
» tée de l'éclairer et de le confondre. Vous pour-
» riez le suivre dans tous ses écarts; instruite
» d'avance de toutes les objections qu'il est dans
» le cas de former, vous le forceriez dans tous
» ses retranchements; vous entreriez comme lui
» dans les moindres détails; et vous feriez sur
» chaque objet briller à ses yeux la lumière qu'il
» s'efforcerait en vain de fuir. Eh! pourquoi né-
» gliger un moyen si facile de le rappeler à la vé-
» rité? Toute autre voix sera toujours lente et trop
» peu sûre; celle-ci peut s'offrir à chaque ins-
» tant. Qui sait si son changement ne vous est
» pas réservé? Et, quand vous n'y réussiriez pas,
» vous effacerez du moins les impressions funes-
» tes qu'il ne cesse de faire sur tout ce qui l'en-
» vironne. » Je l'avouerai, mon père, ce discours
m'a ébranlée. J'ai bien senti que Lausane avait
dessein de surprendre mon amour-propre; que ce

conseil était un piége qu'il me tendait; et que, si je paraissais l'écouter, il se réservait le droit de me prêter des livres et de les commenter avec moi. Mais en me promettant d'éviter cet écueil, je me suis dit à moi-même qu'en effet le comte changeait si souvent d'opinion, et qu'il avait recours à tant de petites difficultés, qu'il vous devenait presque impossible d'y répondre, que c'était bien assez pour vous de le ramener à ce qu'il y a d'essentiel, sans embrasser tous les détails; et que je pourrais être bonne à quelque chose, si par les mêmes lectures que lui et des réflexions plus sages que ne le sont les siennes, je me mettais à portée de balancer ses moindres doutes. Nombre de femmes de ma connaissance, qui d'ailleurs pensent très-bien, conduites par la seule curiosité, lisent toutes sortes de livres, et m'assurent que les plus mauvais n'ont servi jusqu'ici qu'à les confirmer dans la foi : pourquoi risquerais-je plus qu'elles en agissant par un meilleur motif? Ces pensées m'ont presque déterminée. Dites-moi, mon père, est-ce sagesse de ma part! est-ce présomption ? Mon zèle est-il suffisamment

éclairé ? et l'approuvez-vous ? parlez, et que votre voix seule me décide.

P. S. J'oubliais de vous dire que, par rapport aux lectures, ma bonne amie se trouve aussi embarrassée que moi. Valmont, sous prétexte de la former, veut lui faire lire bien des livres où la décence est respectée, mais où les passions sont peintes avec des couleurs d'autant plus séduisantes, qu'elles n'y paraissent que sous les traits du sentiment. Je lui ai retracé le danger de cette lecture, et ne l'ai pas entièrement persuadée. Elle a besoin de quelque amusement ; celui-ci est assez de son goût : croyez-vous qu'elle ne coure aucun risque à s'y livrer ?

LETTRE XIX.

Le marquis de Valmont à sa fille.

Je sens aussi vivement que toi, ma chère Émilie, tout ce que ta situation a de pénible. Eh !

qui de nous eût pu penser qu'une union formée sous de si doux auspices dût être pour toi la source de tant d'amertumes? Cependant, quelles que soient celles que le Ciel te réserve encore, ne te laisse point abattre. Dieu veille sur toi, ma fille; il sait les épreuves qui conviennent à ta vertu, et ne permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne sois point au-dessous de son attente et de ses desseins sur toi, et ne te rends pas indigne du degré de mérite auquel il veut t'élever. Ce Dieu si bon, si puissant et si sage, t'accompagne dans la tribulation; il recueille tes soupirs et tes larmes; il te tient compte de ta soumission et de ta patience, et en fera tôt ou tard la source de ton bonheur.

Parmi tous les expédients que je puis te proposer pour garantir ta jeune amie de toute fâcheuse contagion et la défendre des surprises du vice je n'en vois point de meilleur, dans la position où tu te trouves, que de te rendre, s'il est possible, la confidente des sentimens de son cœur. Son amitié pour toi, son ingénuité et sa candeur, l'em-

barras qu'elle témoigne en présence de Valmont, et l'espèce de gêne où elle vit avec lui, doivent te faciliter l'exécution de ce projet. Ce n'est plus le moment de paraître ignorer ce que Valmont sent pour elle, elle le sait trop bien elle-même; et il importe beaucoup qu'elle ait quelqu'un avec qui elle puisse en parler sans contrainte, à qui elle puisse conter ses inquiétudes et ses peines, et qui, de concert avec elle, lise dans son âme, épie ses dispositions les plus secrètes, et règle ses premiers mouvements. Du caractère dont tu me l'as dépeinte, sage, timide, sensible et tendre, ayant pour toi l'amitié la plus vive et partageant tes douleurs, elle ne peut que chercher elle-même à répandre dans le cœur d'une amie le trouble qui l'agite; et malgré tout ce que la conjoncture a de délicat en apparence, à l'aide des ouvertures que tu lui feras, tu l'engageras à s'ouvrir aussi, tu la dirigeras à ton gré; et ne pouvant de toi-même l'éloigner de ta maison, tu l'amèneras insensiblement à une séparation nécessaire, qui ne peut venir que d'elle. Tu en concerteras avec

elle les moyens, tu la lui rendras facile, et tu lui en adouciras la trop grande rigueur.

Voilà, ma fille, pour le moment, le parti le plus sage que tu puisses prendre.

Tu me demandes si Senneville peut lire sans crainte les livres que lui propose Valmont. Tu sens toi-même tout le danger de cette lecture, et tu ne m'interroges sans doute que pour mieux convaincre ta jeune amie en donnant à ton sentiment tout le poids des raisons qui en démontrent la vérité. Ces livres dont tu parles, ce sont des romans. Des romans à Senneville! des romans choisis par Valmont! Ah! lorsqu'il s'offre à les prêter, il n'est que trop instruit du risque que l'on court à les lire. Valmont ne choisira pas, il est vrai, de ces livres dont la pudeur s'offense; dont une âme tant soit peu honnête a horreur; qu'on ne peut rendre de sang-froid au séducteur infâme de qui on les a reçus, sans lui laisser croire qu'on en goûte les leçons, et qui sont tout à la fois l'oppro-

bre de ceux qui les font ou qui les prêtent et la honte de celles qui les lisent : il se respecte trop lui-même, et le piége serait trop grossier. Il n'en veut d'ailleurs, comme il aime à s'en flatter, qu'au cœur de Senneville, et non point à ses mœurs : aussi est-ce, avant toutes choses, ce cœur qu'il faut garder ; et si décent qu'on le suppose, bientôt les romans le séduisent et l'entraînent. D'abord ils amollissent notre âme et l'énervent ; ensuite ils inspirent à un jeune cœur une sensibilité vague et incertaine ; ils lui font éprouver des besoins factices. Une douce et séduisante rêverie l'attache à des objets imaginaires dans l'absence d'un objet réel ; l'objet s'annonce, et sans plus de choix le cœur se détermine. L'imagination s'échauffe, les sens acquièrent une activité dangereuse et précoce, et l'on devient coupable par la lecture de ces livres où le vice est peint sous les traits de la vertu. Eh ! que dis-je, la vertu ! les auteurs de ces sortes d'ouvrages seraient bientôt las d'écrire s'ils n'avaient qu'elle à peindre, ou craindraient qu'on ne se lassât trop tôt de les lire. De là ces expressions décen-

tes qui couvrent des idées peu chastes ; ces images vives et rapides qui dérèglent l'imagination ; ces descriptions naïves qui font couler lentement le vice dans l'âme. Car on a beau se flatter sur ce qu'on éprouve et se déguiser ce qu'on sent, dès que le livre est bien fait, il cause pour l'ordinaire des émotions secrètes où le cœur n'est pas toujours ce qu'il y a en nous de plus vivement affecté.

« Mais enfin, redira encore Valmont à ta jeune » amie, il faut bien se former l'esprit et le goût ; » et où se les formera-t-on, si ce n'est dans la lec- » ture des ouvrages qui en renferment le plus ? » Ah ! Senneville ! Senneville ! voudriez-vous acheter l'un et l'autre aux dépens des mœurs, et souvent aux dépens de la raison ? Qu'est-ce en effet que l'esprit sans jugement et sans conduite ! et est-ce dans ces sortes de livres qu'on apprend à bien penser et à bien vivre ! Qu'y trouve-t-on sous l'écorce qu'ils présentent, que des pensées fausses, que des maximes qu'il serait bien dangereux de suivre dans la pratique, et des exem-

ples qu'on se repentirait toute la vie d'avoir imités. Ils apprennent à voir les choses comme on les imagine, ils portent bientôt à les croire telles qu'on les désire; ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui le déguisent; ils effacent par le brillant coloris des fausses vertus l'éclat des vertus réelles, et mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur qu'ils rendent méprisable. Que dirai-je encore? plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils en imposent, et moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connaître, et les passions telles qu'elles sont. L'âme toute neuve et sans expérience s'imagine que le premier dont elle reçoit l'hommage est un héros en vertus et en sentiments.

Par rapport au goût, les romans ne donnent que le goût des choses frivoles; et ce n'est pas là un de leurs effets les moins pernicieux. On ne tient plus qu'à l'agréable, et l'on compte pour rien l'utile et l'honnête: on ne prise les choses qu'autant qu'elles nous amusent; les occupations

oiseuses et stériles prennent la place des devoirs ; les livres de pur agrément dégoûtent des lectures solides. Ah! ma fille, que Senneville lise pour s'instruire en même temps qu'elle lira pour s'amuser. Les meilleurs livres sont ceux qui réunissent tout à la fois et l'amusement et l'instruction. Ton sexe, comme le nôtre, est fait pour s'éclairer, et les charmes de la figure reçoivent en lui un nouvel éclat des connaissances qu'il acquiert et de la délicatesse de son esprit : mais qu'il prenne en conséquence le goût des bonnes choses ; et, pour cesser d'être un sexe frivole, qu'il renonce à ces ouvrages insipides pour quiconque a une raison droite, et n'a pas des goûts dépravés : qu'il renonce à ces livres remplis de pensées ingénieuses et de fausses maximes, de leçons de vertu et d'images du vice, d'une diction pure et d'idées romanesques, d'un langage honnête et correct, mais d'opinions libres et de honteux tableaux de mœurs plus libres encore. Hélas! que tous ces ouvrages, si courus, si vantés, qu'on s'arrache, qu'on dévore, mais qu'enfin on oublie tôt ou tard, paraissent vides de sens, et déplaisent

à une âme qui s'est montée à l'unisson de la vertu et de la vérité! Fatiguée, dégoûtée de ces recueils impurs d'erreurs et de mensonges, elle cherche dans les livres dictés par la sagesse, assaisonnés par le goût et par le sentiment, un plaisir plus noble et des lumières plus vraies. Elle puise à longs traits dans ces sources qui n'offrent qu'esprit et vie, elle s'y désaltère, elle s'y épure; elle y acquiert de jour en jour plus de force et de courage; et, mettant toutefois des bornes au désir même de savoir, elle prend garde que l'envie démesurée de lire et d'apprendre ne nuise au premier soin qu'elle doit avoir, qui est celui de bien faire.

Mais je reviens à toi, ma fille. Des raisons plus spécieuses et des prétextes plus séduisants que ceux de ton amie te portent à lire des livres plus dangereux encore que ceux qui attaquent les mœurs, ces livres qui attaquent et combattent la religion. Le premier dessein de Lausane, en te le proposant, ne t'a point échappé: certainement il compte pour beaucoup l'occasion qu'il se ménage de les

lire avec toi ; mais il se propose encore une fin plus éloignée que tu ne démêles point assez. Il espère que peu à peu tes lumières s'obscurciront; que tu te laisseras embarrasser par les difficultés mêmes auxquelles tu voudras répondre; que tu oublieras les preuves pour ne plus penser qu'à la force des objections ; que les nuages s'accumuleront parmi tous les soins que tu prendras pour les dissiper : que le doute succédera à la certitude ; que ta foi ne tardera pas à s'ébranler; que tes principes ne seront plus fixes, et que ta manière de voir changera sans que tu t'en aperçoives. Il espère que les liens qui t'attachent au devoir se relâcheront; que tes mœurs s'altéreront; que Valmont ne te paraîtra plus seulement injuste, mais que tu le verras déchu de tous les droits qu'il a encore à ton amour; que tu te croiras quitte d'un engagement qu'il a violé le premier, et que celui qui rendra en apparence le plus de justice à tes charmes te paraîtra enfin le plus aimable... O mon Émilie! je m'arrête et respecte ta vertu. Lausane se trompe : mais enfin tu t'exposes au péril; et sur des objets si

importants un zèle bien entendu doit toujours commencer par nous-mêmes. Tu es suffisamment instruite, j'en conviens ; mais par qui l'es-tu? par un père judicieux et sage, qui n'a pas prétendu faire de toi une femme philosophe et savante, pas même en matière de religion. Il savait que sur cet article l'esprit raisonneur ne convient à personne, encore moins aux personnes de ton sexe ; et il aurait craint de le nourrir en toi par des études trop sèches et des discussions trop abstraites. Il s'est donc borné à rendre ta foi raisonnable en l'éclairant par des motifs qui pussent suffire à une âme droite, et en la faisant porter sur des fondements solides.

Tu prétends, dis-tu, suivre Valmont dans tous les détails. Ah! ma fille, c'est précisément dans les détails que l'incrédule en impose plus sûrement, et qu'il est comme imposible de le suivre, il incidente sur une foule de petites difficultés qu'il retourne en mille manières ; il va fouiller dans les temps fabuleux des anciens peuples ou de quelques nations étrangères pour nous mettre

en défaut du côté de la chronologie; il fait à sa mode des observations physiques sur le globe de la terre, pour infirmer l'autorité des livres de Moïse ; il anatomise la chevelure des nègres pour en conclure qu'ils n'ont pas une même origine que nous ; il dépouille les voyageurs les moins accrédités pour s'étayer de leurs fictions ; il cite nos Écritures et les falsifie, ou leur donne un sens qu'elles n'ont pas ; il cite les pères de l'Église, et les fait parler : à tout cela, mon Émilie, que répondras-tu ? seras-tu en état de lui opposer des observations plus vraies, des faits plus certains, de remonter à des sources plus pures ! ne risques-tu pas au contraire d'être dupe de ses assertions hardies, d'ôter à ta foi cette fermeté, cette assurance qui aident à en recueillir les fruits, et qui en fixent la durée ?

Tu connais, dis-tu, des femmes qui pensent bien, et qui, par la seule envie de tout savoir et de tout lire, se permettent ces sortes de lectures, sans que leur foi en soit altérée, qui prétendent même qu'elle en devient plus ferme encore. Chère

Émilie ! je ne dirai pas qu'elles t'en imposent : mais à coup sûr elles s'en imposent à elles-mêmes. Quoi ! la séduction ne peut rien sur elles ? nulle sorte de difficulté ne les ébranle ? nulle plaisanterie ne les déconcerte ? l'attrait du style ne leur fait jamais illusion ? leur cœur ne plaide jamais en secret la cause de l'incrédulité ? Quoi ! parmi ce reflux continuel de pensées contraires à la religion, leur piété sera toujours aussi tendre, leur foi aussi vive, leur charité aussi ardente que lorsqu'elles s'occupaient uniquement à les cultiver ? Ah ! qu'elles ont déjà couru de risques, et qu'elles ont fait de pertes sans s'en apercevoir ! Hélas ! tandis que le savant lui-même, tandis que le ministre appelé par état à les combattre frémit d'horreur et n'achève qu'avec peine, elles passent légèrement par-dessus, ou s'y arrêtent et s'en amusent ! Ah ! sont-ce donc là les caractères de la foi ? sont-ce là les moyens de l'augmenter et de l'affermir en elles ?

O toi, ma chère Émilie ! éclairée autant que tu dois l'être sur les preuves de ta religion, borne-toi

désormais à la chérir et à la pratiquer. Emploie pour la défendre les armes qui te sont propres, la prière, et l'exemple, bien plus efficace que les discours. Qu'en voyant ta résignation et ta patience, ton égalité d'âme et ton courage, ta sagesse et ta charité inaltérables, on puisse dire : Oui, c'est le Dieu des vertus, auquel nul autre n'est semblable, qu'elle sert et qu'elle adore.

Si toutefois après avoir satisfait d'une manière si touchante et si belle à ce que la religion exige de toi, il te reste du temps pour étendre ton esprit et tes lumières, choisis ces livres où l'on peut puiser des idées justes et des sentiments honnêtes, où la vérité s'offre sans mélange d'erreurs, où sans rougir on peut penser tout haut ; de ces livres où la religion se présente avec tous ses charmes, où la vertu se montre ornée de tous ses attraits, où l'on trouve en les lisant, tout à gagner et rien à perdre. Ah ! qu'ils y gagneraient eux-mêmes, tous ces auteurs célèbres, s'ils employaient leurs talents et leur génie à nous rendre nos devoirs agréables et leurs leçons utiles ! ils changeraient

alors un nom équivoque contre une gloire solide; ils exciteraient sans contradiction l'admiration de tous les hommes et de tous les âges, et leur génie s'élèverait et s'agrandirait encore avec les grands objets qu'il se plairait à traiter. Ils verraient s'élever en leur faveur ce cri touchant que forme dans tous les cœurs la voix de la nature, toujours sensible par elle-même aux charmes de la vertu. Borne-toi donc, chère Émilie, à suivre les lumières et les traces des vrais sages, de ces hommes qui n'ont écrit que pour le bonheur du monde et n'ont rendu leurs travaux célèbres que par les vertus qu'ils ont fait naître.

Tu le sais, ma chère Émilie, presque indépendamment de notre volonté, nos idées se moulent en quelque sorte sur les idées de ceux que nous avons coutume de lire ou d'entendre ; et c'est de nos idées que dépendent nos sentiments et nos mœurs. Fais donc en sorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converser qu'avec des âmes honnêtes et vertueuses ; et tu auras toujours en partage le plus riche de tous les trésors, la sagesse et la vertu.

LETTRE XX.

Le comte de Valmont à son père.

Vous me promettez donc, mon père, de tout pardonner. Hélas! vous ne savez pas à quoi votre cœur s'engage. Si vous n'avez pas déjà deviné ce que je ne vous dérobais qu'avec peine, si ma dernière lettre ne vous a pas tout dit, non, vous ne savez rien encore de mes égarements et de mes malheurs. Étais-je donc destiné à être le jouet continuel des illusions de l'esprit et des penchants!... Je n'ose achever... Votre vertu m'effraie lors même que votre tendresse me rassure. Ah! votre fils n'est plus digne de vous; il n'est plus digne du choix que vous avez fait pour lui! son cœur en a fait un autre, et depuis ce moment son cœur ne cesse de démentir sa raison. Un poison lent coule dans mes veines, il me fait sécher et languir. Que dis-je? il me dévore, il me brûle à chaque instant. Je hais mon mal, et ne veux point guérir; je me condamne et m'excuse tour à tour;

j'enfante des projets, des systèmes, des chimères, des monstres, et je sens bien que tout tient à mes passions. J'estime, je respecte, je chéris Émilie... et j'en aime une autre. Émilie, dont le caractère est si égal, si patient et si doux, dont les vertus me forcent sans cesse à rougir de mon inconstance: Émilie est malheureuse !... et elle était si peu faite pour l'être! Je la plains, je me fais violence; et au milieu de ces combats mon caractère s'aigrit; je suis avec elle chagrin et difficile; je lui en veux, dans bien des instants, de ce qu'elle ne mêle pas à ses vertus des défauts qui me rendent plus excusable ; je la voudrais moins parfaite... Cependant il n'est aucune des qualités que j'admire en elle qui ne me soit chère encore, et je croirais perdre infiniment si elle pouvait en perdre quelqu'une. Quelles contradictions que je ne puis comprendre ! je deviens aussi un mystère à moi-même: et quel remède à de si grands maux?

Ah! pourquoi parler de remèdes! non, je ne puis plus en attendre. Vous, mon père, avec tout le pouvoir que vous avez sur moi, vous n'auriez

pas la force de m'en faire agréer. Votre main peut essuyer mes larmes, mais elle ne peut en tarir la source. Je la repousserais si... Malheureux! qu'ai-je dit? Je ne m'entends plus, je ne me comprends plus. Mon père, venez au secours de votre fils: tout n'est pas perdu...; mais du moins ménagez sa faiblesse. Il n'a pas abjuré tous les sentiments de l'honneur; il a encore une secrète horreur du crime, la vertu crie encore au fond de son cœur; et c'est de là que naissent ses combats, ses bizarreries et ses caprices; c'est de là même que naissent ses tourments: il souffrirait moins s'il se faisait moins de violence... Mais que pourrais-je prétendre en ne m'en faisant pas? Qui? moi!... devenir un infâme séducteur!... me résoudre à surprendre la bonne foi, la candeur, et à tendre des piéges à l'innocence! manquer à toute espèce d'engagement! me manquer à moi-même! Non, je ne m'oublierai pas ainsi: je ne céderai qu'à la loi du devoir.

Déjà j'ai rendu les armes à la vérité: je l'ai reconnue aux traits que vous m'en avez tracés. J'ai

fait plus, j'ai répandu des larmes brûlantes en sa présence, et j'en ai baigné la lettre que vous m'avez écrite. C'est là le premier hommage que je lui en ai offert. Je lui en ai rendu un second; je l'ai priée, cette vérité immuable, éternelle, incréée, mon premier principe et mon Dieu; je l'ai priée de dissiper toutes mes illusions, d'éclairer mes ténèbres, de faire briller à mes yeux la lumière, et de me donner la force de la suivre. Car, hélas! cette lumière, je la redoute encore; mes passions élèvent sans cesse de nouvelles difficultés, et prétendent me tenir lieu de règle après m'avoir ôté le joug insupportable de toute autre loi. Si l'honneur, me disent-elles, n'est qu'un nom; si la vertu n'est qu'une chimère; si tout est égal en soi, et aux yeux de l'Être suprême, à quoi bon te contraindre? et pourquoi soumettre à un joug arbitraire des penchants que la nature elle-même t'a donnés? Les destins n'ont-ils pas mêlé d'assez d'amertumes le cours de la vie, sans que tu te reproches encore le peu de douceurs qu'elle te présente, ou que tu les empoisonnes par des remords? Considère l'heu-

reux et tranquille Hottentot tel qu'il est sorti des mains du Créateur. L'art ne lui a point appris à contraindre ses désirs ; son vouloir est sa règle, ses inclinations et ses goûts sont ses guides fidèles : il les satisfait sans inquiétude et sans alarmes, et ne connaît d'autre loi que celle de n'en point avoir. Dépouille, d'après lui, ce que l'éducation toute seule a mis en toi de honte et de frayeur ; ne sois pas le seul être dans le monde qui résiste aux impulsions de la nature. Eh ! à quoi servirait la résistance, qu'à donner plus de relief au triomphe de tes passions ? Te serait-il libre, en effet, de les vaincre ou d'en être vaincu ? soit que tu leur cèdes, ou que tu les surmontes, n'est-ce pas toujours le plus fort penchant qui l'emporte ? Après tout, la loi est une loi trop injuste et trop dure qui condamne des penchants si doux, ou les penchants sont trop violents et la main qui les a imprimés trop peu sage, s'il fa ıt que tu les soumettes à la loi. Eh ! qu'attendrais -tu de ton obéissance ? Vois dans cette vie mêr ne la destinée du moins égale du vice et de la vertu : vois la fin du juste et du méchant. Sem blable à

ces bulles légères, à ces globes transparents qu'un vain souffle a produits, que l'air enfle et soutient, que les ombres ou la lumière obscurcissent ou colorent, mais qu'enfin un souffle détruit, leur âme, élément délié, mélange adroit et subtil de principes organiques, naît, croît avec le corps, avec lui se fortifie ou s'affaiblit, languit lorsqu'il est malade, et s'éteint quand il se détruit. Ainsi les animaux eux-mêmes, guidés par un instinct plus sûr que la raison, fidèles aux lois de la simple nature, moins esclaves et plus heureux que nous, naissent, vivent et meurent, et n'ont avec nous de différence que l'usage qu'ils ont de faire de la vie.

Tel est en moi le langage des passions; et que ce langage est doux, que ses raisonnements ont de force pour me persuader! Cependant, je ne m'aveugle point assez pour ne pas entrevoir le côté faible qu'ils nous cachent. Hélas! que n'ai-je ...sez de courage pour me soustraire à leur empire, ...ssez de prévoyance pour en repousser les pre...res atteintes! Ou que ne me reste-t-il une

âme assez intrépide pour s'aveugler à plaisir et se rendre coupable sans remords ! Tristes et honteux désirs, à quoi me réduisez-vous ! Quel aveu pour un père tel que le mien !

Ah ! que n'êtes-vous avec moi pour me soutenir, pour m'éclairer, pour m'arracher à mes penchans, à mon propre cœur ! .... Mais maintenant vous ne le pourriez pas. Mes penchants me sont trop chers.... n'entreprenez pas de les vaincre ; je ne suis plus à moi. Le temps seul.... ô mon père ! je vous fais rougir de votre fils.

LETTRE XXI.

Le marquis à son fils.

Que ne puis-je faire passer en toi, cher Valmont, tous les sentiments qui m'ont agité en lisant ta lettre ! Comme j'y ai étudié toutes les

pensées et toutes les affections qui t'occupent et te partagent presque en même temps ! Incertain et flottant moi-même, mes idées se croisaient ; des exclamations vives, des paroles entrecoupées se succédaient l'une à l'autre. Tantôt t'adressant la parole : Mon fils, te disais-je, que ton sort est à plaindre ! .... qu'as-tu fait de ta raison ?... Tes beaux jours, ces jours d'innocence et de paix, sont-ils passés sans retour ?... Eh ! que deviendra ton Émilie, la plus vertueuse de toutes les épouses ? Toi-même, que deviendras-tu ? Où t'entraînent tes passions ! Quel amas de sophismes dangereux ! Quoi ! l'honneur, le devoir ne sont rien ! .... Et c'est Valmont, c'est mon fils qui parle ainsi ! Mais ensuite, levant les yeux vers le ciel : Non, Seigneur, non, m'écriais-je, il n'est pas né pour de si monstrueux systèmes ! Voyez l'ingénuité de ses aveux : voyez sa candeur et sa sincérité dans l'image qu'il me trace de ses combats et de ses faiblesses. Ah ! il est aussi peu fait pour le crime que pour le mensonge et pour l'erreur. Vous lui dessillerez les yeux ; vous exaucerez mes vœux. Est-il une voix

plus touchante pour vous que la voix d'un père qui vous prie pour le salut et le bonheur de son fils?

O toi ! mon fils, ne te repens pas de ton ingénuité : des maux avoués et connus sont à moitié guéris. Déjà ton cœur doit se sentir soulagé ; et le mien abonde en sentiments plus tendres encore. Que tu me deviens toujours plus cher ! Je m'honore en secret de ta confiance. Mon ami, loin d'en rougir, glorifie-toi à ton tour de me l'avoir donnée. Mais souffre que, pour y répondre dignement, j'achève de lever le voile épais que tes passions s'efforcent de mettre au-devant de ta raison.

Je n'aurais rien à te dire, cher Valmont, si réellement tu t'obstinais à douter de ta liberté. Ah ! j'en conviens, si l'homme n'est pas libre, la vertu, l'honneur ne sont qu'un vain nom. Livre-toi, si tes passions l'exigent, à tout ce que les hommes mettent au nombre des plus noirs forfaits ; sois parjure, barbare, ingrat et perfide ;

sacrifie à tes penchants, l'équité, la droiture, ton repos, ton bonheur, ton épouse, ton père.... Ne respecte ni les nœuds de l'hymen, ni les droits du plus pur amour, ni la voix de la raison, ni le cri du sang et de la nature.... Et pourquoi les respecterais-tu, si tout cela n'a de force que ce que lui en donne le préjugé ? pourquoi combattre et lutter en vain ? je déchire à regret ton sensible cœur ; mais est-ce donc ma faute ? ou n'est-ce pas plutôt celle de ton déplorable système ?

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit et ton cœur. Eh quoi ! des différences fondées sur la nature des choses, sur leurs relations entre elles et leurs rapports les plus vrais, sont-elles donc des illusions et des chimères ? Ah ! malheur à l'âme brute et sauvage, malheur au cœur dur et féroce qui ne connaît pas les lois de l'ordre et du sentiment ! Non, il ne connaît rien, il ne jouit de rien, il ne sent rien ; enseveli dans une enveloppe matérielle et grossière, il est comme s'il n'était pas, et la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Pour moi, lorsque j'observe, ne fut-ce que d'un coup d'œil, ce qui ce passe dans mon esprit, et que je vois la régularité régner dans mes sensations, l'ordre dans mes désirs, l'harmonie dans mes actions : lorsque je vois que tout est vrai dans mon âme, que tout s'y accorde avec les rapports essentiels des choses : cette contemplation me jette dans un état délicieux, triomphe sans peine de tous les plaisirs des sens ; et plus cette vue est réfléchie, plus l'impression qu'elle fait sur moi est sensible et durable.

Ainsi, mon ami, sous quelque face, de quelque manière que j'envisage tous les principes du beau, du juste, de l'honnête ; dans quelque ordre que je les reprenne, ils ont tous leur fondement dans la raison, dans la nature et dans moi-même.

Mais l'auteur de cette nature, la raison éternelle, le principe immuable de tout ordre, de toute perfection et de toute beauté, a donc voulu que l'ordre, la raison, l'équité fussent ma règle ; il l'a voulu et il ne pouvait cesser de le vouloir

sans se contredire, sans se démentir lui-même, et sans cesser d'être ce qu'il est.

Aussi, mon fils, aussi a-t-il joint les remords au crime, comme il a uni le contentement à la vertu. Si tu doutes qu'il y ait une loi gravée dans tous les hommes, imprimée dans leur nature, interroge ta conscience, et elle te répondra : Vois si le législateur suprême n'a pas établi son tribunal au milieu de toi ; écoute ce jugement, qu'il te force à y porter toi-même de tes actions ; entends cette voix secrète, ce cri de ta raison qui te condamne ou t'absout. Eh ! quel est l'homme qui, éprouvant d'ailleurs tout ce qu'il y a de plus vif dans les plaisirs des sens, soit vraiment à son aise tant qu'il est inquiété, tourmenté par la vue d'un désordre intérieur ? quel est l'homme qui ne cherche à se justifier ses propres excès, qui ne se fasse, autant qu'il le peut, une vertu, un honneur à sa mode, pour se consoler de la perte qu'il a faite de l'honneur véritable ? Quel est le mortel si dépravé qui ne choisisse de faire son propre bien avec le moindre préjudice du

bonheur des autres ? Quel est celui qui ne se reproche du moins un crime infructueux ! C'était donc un crime en soi! car l'utilité, les passions ne changent pas la nature des choses, lors même qu'elles la défigurent à nos yeux.

Si ces passions t'aveuglent, si des habitudes vicieuses ont fait taire ta conscience et étouffé le cri de ta raison, examine quel est le jugement que tu portes, à l'égard des autres, des actions injustes dont tu es la victime, et que tu excusais dans toi-même. Ah ! c'est alors que, par le sentiment naturel du juste et de l'honnête, tu apprécies avec une secrète horreur la conduite du méchant qui t'opprime ; c'est alors que l'ordre violé crie vengeance par ta voix; que la raison outragée reprend ses droits et son empire ; que tu t'indignes à la seule idée du coupable qui t'enlève ton honneur ou tes biens, et que tu honores le juste, dont l'équité te les rend, ou dont la bonté t'en dédommage.

Eh ! sans aucun retour sur toi-même, la vertu n'a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits sur ton cœur ? Lequel estimes-tu davantage, d'un homme

qui, dans ses vues, ses discours, ses actions, n'envisage que lui, rapporte tout à lui, se fait le centre de tout, et sacrifiera s'il le faut, l'intérêt, le salut de tout un peuple à son propre intérêt; ou d'un homme qui, en toutes choses, ne cherche, n'envisage que le bien public , que le plus grand bien commun, toujours disposé à s'oublier , à se sacrifier lui-même pour l'intérêt et le bonheur de tous les autres? A qui aimerais-tu mieux ressembler, de celui qui par de noires inventions et de lâches calomnies a le plus contribué à me faire perdre mes dignités, mes titres, mes biens, la faveur du prince ; ou de ton père lui-même qui, content de savoir qu'il n'est pas coupable, vit en paix, se repose sur le témoignage de sa propre conscience, quel que soit son ennemi, lui pardonne, et pour toute vengeance se borne à désirer qu'il devienne meilleur et qu'il soit plus heureux?

Lorsque tu ouvres les annales du genre humain, qu'est-ce qui te touche? qu'est-ce qui te remue ou t'intéresse, du vice triomphant, ou de la vertu

malheureuse et persécutée? Quels sont les grands traits qui nous frappent, et auxquels tous les hommes applaudissent ? Quelles sont les maximes que tous les cœurs adoptent, et qui d'un commun consentement ravissent notre admiration et nos suffrages? ne sont-ce pas les traits et les maximes de bienfaisance et de générosité? Qu'est-ce encore qui forme ces scènes si touchantes dont on ne peut être témoin, qu'on ne peut entendre ou lire sans en être attendri ? qu'est-ce qui fait couler ces larmes délicieuses et pures dont notre âme s'honore, si ce n'est la vertu? et d'où naissent ces proportions si réelles entre elle et nos âmes, entre elle et le méchant lui-même, si elles ne naissent pas de la nature? Des sentiments si soutenus, si invariables, seront-ils donc arbitraires ? Le cri de la nature est-il donc aussi un préjugé?

Tu me ramènes à l'heureux Hottentot : c'est dans les sauvages que tu cherches la nature de l'homme. Mais d'abord, cher Valmont, l'Hottentot, si heureux à tes yeux, est-il donc si heureux

en effet? Il ne sent que faiblement ; il n'existe qu'à demi ; il n'a ni plaisir ni peine : il a, si tu le veux, des plaisirs grossiers ; mais c'est le sentiment de l'âme qui fait le vrai plaisir ; envie, puisque tu l'oses, le bonheur de la brute, et laisse-moi le bonheur de l'homme.

Tu vois, mon fils, combien sont frivoles ces déclamations si rebattues contre la loi naturelle et contre la raison. Deux principes se combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l'empire : la raison, les passions. Lequel des deux est fait pour nous gouverner? « Les passions entraînent, dit un sage et la raison conduit. » Des passions naissent les vains sophismes : la raison les dissipe. Les passions nous aveuglent : la raison nous éclaire. La raison s'instruit par l'expérience du passé ; elle perce dans l'avenir ; elle prévoit les suites ; elle compare les biens et les maux ; elle balance les avantages et les inconvénients, et se trompe rarement sur le résultat, quand l'esprit est droit et le cœur bien préparé. Les passions ont des douceurs ; mais ce sont des dou-

ceurs trompeuses, qui nous cachent l'amertume qui en est le châtiment et la suite la plus ordinaire ; c'est ainsi comme Hobbes le remarque lui-même, que l'intempérance est naturellement punie par les maladies ; la témérité, par la honte et les désordres ; l'injustice, par les attaques des ennemis qu'elle s'est formés : l'orgueil, par l'abaissement et la ruine ; la lâcheté, par l'oppression ; la négligence de ceux qui nous gouvernent, par la rébellion ; et la rébellion, par les meurtres et le carnage. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord, et ensuite les regrets et la douleur ; voilà l'effet ordinaire du déréglement des passions. La raison, au contraire, fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices, qui peut-être nous coûtent pour l'instant, mais elle nous montre à la suite la paix et le bonheur.

Cette perspective est trop intéressante, cher Valmont, pour ne pas nous y arrêter plus longtemps. La loi qui modère nos penchants te semble une loi trop dure ; tu ne trouves ni dans cette vie ni dans l'autre, de dédommagement aux dou-

ceurs dont elle nous prive. Le stupide animal, conduit par son instinct, content de ses plaisirs, te paraît plus sage et plus heureux que l'homme qui pense et qui raisonne. Tous deux meurent, tous deux retombent dans l'espèce de néant dont la nature les avait tirés ; le plus heureux, le plus sage en effet est celui qui a joui davantage et qui a su le moins se contraindre. Tel est en toi le langage du cœur, le langage des passions ; et le cœur séduira-t-il toujours la raison ?

LETTRE XXII.

Le marquis de Valmont à la comtesse.

Il est bien juste, ma fille, que parmi les peines qui nous sont communes je te fasse partager toutes mes espérances. Mon fils m'a écrit depuis son retour; il m'a fait l'aveu le plus pénible et que j'osais le moins attendre de lui, celui de sa passion.

Il me l'a avouée d'un ton à ne pas me laisser douter de sa vivacité. Mais, mon Émilie, quelle différence de cet amour à celui qu'il eut pour toi, et j'oserais presque dire à celui qu'il a encore ! Il aime Senneville, et il en a honte ; il sent tout ce que tu vaux, et le sent vivement ; ta vertu l'humilie, et cependant il serait fâché que tu pusses en rien perdre ; il croirait y perdre lui-même. Il t'estime, il te révère; il fait plus, il te chérit. Il est vrai que ce n'est plus de cet amour ardent qu'il conçut d'abord ; celui-là tenait à un goût passager, pouvait périr ; il a fait place à un autre qui périra comme lui ; mais le sentiment que Valmont conserve en ta faveur t'honore bien davantage. Maintenant il souffre tout à la fois et de ses propres maux et de ceux qu'il te fait souffrir. Ne néglige pas, ma fille, le conseil que je t'ai donné de te rendre la confidente de Senneville. Il faut que le désir de l'éloignement vienne d'elle, et que de notre côté nous lui rendions par nos conseils cette séparation honnête et facile. J'en sais déjà les moyens, et mes vues se portent plus loin encore.

M. d'Orval, le mentor, l'ami de Veymur, est ici. C'est sur lui que portent mes plus chères espérances ; et, d'après les ouvertures qu'il m'a faites, je crois pouvoir compter sur les voies les plus propres à assurer ton bonheur et celui de ta jeune amie. Je t'en dirai davantage lorqu'il en sera temps, et je reviens à ton mari.

Valmont parle le langage d'un cœur corrompu, et n'en a pas cependant la dépravation. A en juger par ses raisonnements, il a fait dans le vice tout le chemin qu'on peut faire ; il saisit au fond les plus réelles et les plus fortes difficultés ; il leur prête, au moment où il les expose, toute l'apparence de l'impiété, tout le ton de la conviction, et l'instant d'après, à en juger par ses aveux, il n'est rien moins que convaincu, et l'on peut assurer qu'avec le langage du vice il conserve encore le goût de la vertu. Que Lausane lui a fait de mal ! Mais que le Ciel, sensible à nos vœux et à tes peines, nous a laissé de moyens pour le réparer ! Tu vois, ma fille, que, comme je ne t'ai jamais déguisé mes craintes, je te con-

fie tout mon espoir. Qu'il te console et te rassure. Ah! certainement un Dieu veille pour nous!

LETTRE XXIII.

Le marquis à son fils.

J'en ai appelé à ton cœur, cher Valmont, à la nature des choses, à celle même de l'Être suprême, à son amour invariable pour l'ordre; à toutes ses perfections; et j'ai dû te forcer de convenir qu'il y a une distinction réelle entre le vice et la vertu; tu éprouves en toi des penchants que la raison condamne, et tu trouves dès lors cette loi trop dure et ces penchants trop doux. Les passions t'attirent, la vertu t'effraie; et, pressé par le désir d'être heureux, tu prends le parti du vice, lors même que tu te sens contraint d'applaudir à la vertu.

Mon fils, apprends à la connaître, et tu avoue-

ras que la loi qui t'en fait un devoir n'est point une loi trop sévère, et ne tend qu'à notre bonheur. Et quel est en effet le sacré caractère de cette vertu que tu redoutes si fort? l'amour de l'ordre et du bien commun. Mais qu'y a-t-il de plus doux qu'un tel sentiment! Tout amour bien ordonné est par lui-même un sentiment agréable. Il n'y a de triste et de turbulent que ce qui tient à la haine. Celui qui aime bien, qui aime la gloire de son Dieu par-dessus tout, qui aime le bonheur de ses semblables, n'est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d'honneur, un vain désir de gloire, ne viennent pas dégrader ses vues. Son âme sensible et tendre se fait des plaisirs que les méchants ne connaissent pas ; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable ; il embellit tout ce qu'il touche ; il fait tout le bien qu'il peut ; il ne fait point d'infortunés, et ne permet point qu'il y en ait, si ce n'est parmi ceux qui, en nuisant aux autres, font eux-mêmes leur infortune. Si, de son propre choix, il fait couler des larmes, ce sont des larmes d'attendrisse-

ment et de reconnaissance ; s'il s'élève des cris à son approche, ce sont des cris d'applaudissement et de joie. On ne voit autour de lui que des heureux, dont le bonheur est son ouvrage.

O Valmont ! aux cieux et sur la terre, tout sourit à la vertu. Le vicieux, dépouillé de cet éclat emprunté qui masquait sa faiblesse, n'est plus rien en tombant, parce qu'il se trouve réduit à sa propre indigence : le sage, trouvant dans lui sa grandeur et sa noblesse, ne cesse point d'être grand quand la fortune l'abaisse, et n'a rien perdu, puisque sa vertu lui reste.

La vertu ! ses charmes sont intérieurs ; il n'y a que celui qui les a goûtés qui les connaisse, il n'y a même que l'habitude de s'y attacher qui rende sensibles ses avantages et ses douceurs.

Personne, mon fils, n'est plus persuadé que moi, qu'à parler en général, la vertu a déjà son prix ici-bas ; et je te l'ai assez prouvé en te développant ses avantages. Oui , sans doute, dans

presque tous les cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures, a uni dès cette vie même la vertu et le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que bon, a voulu que de toutes les situations de la vie il y en eût quelques-unes du moins qui, opposant le mal au bien, fissent voir au milieu de l'ordre universel et de la loi commune, un désordre apparent. De ces situations tristes à bien des égards, il m'est permis je crois, de te citer un exemple qui t'intéresse. J'ai mérité par bien des fautes, aux yeux de l'Être suprême, l'état où je me trouve : cependant je ne l'ai pas mérité par les choses mêmes qui, aux yeux des hommes, en ont été la cause. Au contraire, j'ai servi mon roi, ma patrie ; je me suis sacrifié à la vérité. Quelle est donc ma récompense ? Elle est en vous, me diras-tu maintenant avec plus de lumières. J'en conviens, je suis assez heureux dès que sur ce point je ne suis pas coupable. Mais cependant sans la religion que je professe, j'aurais pu dire dans de premiers moments de faiblesse : « Seigneur, quel temps choisissez-vous » pour m'ôter ce que vous m'aviez donné ! En

» suis-je moins digne aujourd'hui, pour avoir
» mieux appris à vous connaître ? et n'était-ce
» donc qu'au moment où je vous étais devenu
» plus fidèle que vous deviez attendre à me pu-
» nir ? »

Ici, cher Valmont, laissons parler un autre que moi, plus vivement affecté de ses malheurs; c'est l'ennemi de César, qui, vaincu, abandonné des siens, se considérant en cet état, accompagné de sa seule vertu, s'écrie: « Vertu, que j'ai
» suivie pendant tout le cours de ma vie, et
» pour laquelle j'ai quitté plaisirs et richesses,
» tu n'es qu'un vain fantôme sans pouvoir !
» Le vice a toujours l'avantage sur toi ; et dé-
» sormais est-il un mortel qui doive s'attacher
» à ton inutile puissance ? »

Il avait tort sans doute. Ce langage outré n'était au fond que l'expression de la lâcheté et du désespoir. Brutus, en parlant ainsi, cessait d'être vertueux; et l'assassin de César l'a-t-il jamais été ? Eh quoi ! suffira-t-il, pour être vicieux en

toute assurance, de s'être fait un front sans pudeur ; de pouvoir tout et de tout oser sans inquiétudes et sans alarmes ; d'avoir trouvé le secret de faire taire sa conscience pour n'écouter que le langage des passions et du crime ?

» Ah ! écoutons plutôt ce cri intérieur qui se fait entendre à l'injuste tant qu'il n'a pas entièrement abjuré l'empire de la raison et qui lui dit : « Tu as péché, tu t'es rendu coupable ; tremble : les hommes ne savent rien de ton crime ; » mais tu le sais et tu te le reproches malgré toi ; » un œil plus éclairé que celui des hommes, » l'œil d'un témoin, d'un juge que tu ne peux » tromper, que tu ne peux corrompre, cet œil » l'a vu ; et ce juge suprême t'en demandera » compte un jour. » Admire au contraire quelle est l'heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l'avenir, comme il porte sur l'éternité un regard ferme et assuré ; combien, surtout à l'heure de la mort, c'est une ressource consolante pour lui que le souvenir d'une belle vie.

Pour achever de te convaincre, observe en toi-même ce penchant pour le bonheur, qu'aucun bien particulier ne peut rassasier, que tout amuse un instant et que rien ne remplit; qui se dégoûte de tout ce qu'il possède, et cherche en vain un objet qui le fixe; qui interroge toutes les créatures, et n'en tire que l'aveu de leur petitesse et de leur insuffisance; qui trouve le monde entier trop étroit pour lui, et dédaigne jusque dans l'ivresse de ses égarements, le bien qui a des bornes, le contentement qui s'épuise et la beauté qui périt. Interroge ce désir d'être toujours, qui vit dans tous les hommes; qui n'est voilé dans le cœur de l'impie que par la crainte d'un avenir plus redoutable pour lui que le néant; qui réunit tous les peuples dans le sentiment et la croyance de notre immortalité; qui a dicté partout la religion des tombeaux, la pompe des funérailles et le faste des monuments; qui porte toutes nos vues au-delà de cette étroite carrière que nous parcourons ici-bas, et nous rend assez grands pour enfanter la noble espérance des siècles éternels.

« Mais à de si nobles traits, diras-tu, je re-
« connais assez les fruits de l'amour-propre. » O le digne amour, ô le noble orgueil qui élève ainsi l'homme ; qui le distingue si fort de l'animal stupide qui rumine et qui est content ! Le Créateur qui m'a fait un tel don avait besoin de me le faire pour m'attacher à la vertu ; tranquillise toi, mon âme, et sois vertueuse en assurance. Ce n'est point par des illusions que la divine sagesse nous conduit à son but ; et la démonstration de ton immortalité est complète dès que la vertu n'est pas une chimère, que tes penchants si nobles sont nécessaires à son triomphe, et qu'il existe un Dieu.

Ah ! mon âme ne périra donc pas ! Le même Dieu qui l'a unie à mon corps, qui par elle le meut, l'anime et le vivifie, aurait bien assez de pouvoir pour l'en séparer sans la détruire, sans désunir les parties dont elle serait composée, sans lui faire perdre ce que ses penchants lui promettent, et ce que son assujétissement à la loi lui aura acquis de droits à la félicité. Ainsi, mon

fils, ton opinion, si avilissante, si peu sage, si peu compatible avec la nature de la pensée et les qualités de la matière ne prouve rien contre moi.

Mais je veux bien encore, par pitié pour toi-même, ôter cette faible ressource à tes passions, et je répondrai dans peu aux difficultés que tu m'opposes.

LETTRE XXIV.

Le marquis de Valmont à son fils.

Rentre en toi de nouveau, cher Valmont; observes-y avec plus d'attention ce combat perpétuel qu'y forment deux natures si différentes, l'esprit et le corps. Observe d'un côté ces penchants si terrestres, si bas, si appesantissants pour ton âme, ces affections qui l'énervent quand elle s'y abandonne, qui la tourmentent et la dé-

gradent quand elle s'en rend esclave ; ces désirs et ces mouvements secrets dont elle a honte quand, au mépris de tout sentiment et de toute règle, elle leur obéit, et qu'elle se reproche dès qu'elle leur a cédé. Observe ces élans sublimes qui te portent vers la source féconde et le principe unique de toute lumière et de toute beauté ; ces efforts de courage qui t'élèvent au-dessus des passions et des sens, et te font reconnaître avec une joie intime que tu es ton maître, et que l'univers entier armé contre toi, est moins fort que ta volonté.

Ah! reconnais bien plutôt que si quelquefois ton âme est sujette, et si elle dépend à certains égards des affections et des besoins du corps, ce n'est que par un effet nécessaire de l'étroite correspondance que Dieu a voulu mettre entre ces deux substances, liées, enchaînées l'une à l'autre, sans que pour cela elles se confondent dans leur nature. Il fallait à l'entière harmonie des êtres créés, et à la gloire du Créateur un être, qui, placé entre l'esprit et la matière, et réunissant en lui l'un et l'autre, pût rendre à Dieu, par la rai-

son qui l'éclaire, l'hommage de ce monde visible dont il jouit par les sens, et puiser surtout par ce même raisonnement qui est la preuve incontestable de l'âme, de vrais mérites dans l'usage qu'il saurait faire des créatures.

« Les animaux ont donc aussi une âme? me » diras-tu ; ils donnent quelque indice de rai» sonnement : leur âme est donc un être indes» tructible, un être simple ; et cette âme, que » devient-elle ? » A tout cela, mon fils, la réponse la plus courte est aussi la plus sage : *Je n'en sais rien*. Mais que deviendra l'âme de ce chien fidèle ? Éprouvera-t-elle dans des animaux de son espèce une sorte de métempsycose? sera-t-elle anéantie ; ou la machine sera-t-elle simplement détruite, comme n'étant en effet que matière ? Même réponse encore : *Je n'en sais rien*. Mais ce que je crois savoir c'est qu'en supposant même dans la brute un esprit, une âme, celle-ci du moins n'est pas assujétie aux mêmes lois morales que la mienne ; elle n'a pas l'idée d'un législateur suprême ; elle est toute employée à la

conservation et au jeu de la machine : et, ne connaissant pas ce que c'est que la vertu proprement dite, elle n'est susceptible ni de mérite ni de récompense.

O mon fils ! laisse la brute, et pense en homme ; n'avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n'est point, je crois, te prêter par un fol orgueil des titres qui ne t'appartiennent pas que de te considérer ici-bas comme le ministre du Très-Haut et le roi de ce monde qui t'environne. L'animal, resserré dans une sphère étroite, ne voit qu'autour de lui : ton esprit, par ses connaissances et ses pensées, atteint jusqu'aux extrémités de l'univers. L'animal ne fait servir qu'un petit nombre de choses à son usage, et ne peut étendre ses facultés au-delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, et tout dans la nature paraît fait pour toi ; ton âme, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes et ses mœurs, se réforme, s'instruit et paraît susceptible de développement à l'infini ; elle délibère, elle résout, elle se détermine quelquefois contre ses propres

lumières, et laisse apercevoir des caractères de noblesse, de grandeur et de liberté jusque dans son orgueil, dans les bouillants transports de ses passions, dans leur honteux esclavage et dans les égarements de sa raison. La brute n'a qu'une fin bornée; elle n'est faite que pour des biens particuliers, et s'en contente : l'homme, créé pour le souverain bien, en possédant tout, en rapportant tout à lui-même, n'est pas encore satisfait, et n'est entièrement grand et vraiment heureux qu'autant qu'il rapporte tout à son Dieu. Que les animaux jouissent donc en paix de leurs plaisirs, que la génisse, sans soins, sans soucis pour l'avenir, foule aux pieds l'herbe naissante; que près d'elle le mouton bondisse dans la plaine, que l'oiseau vole et chante ses amours, qu'ils vivent sans crainte et intérieurement sans combats, qu'ils se livrent sans scrupule et sans remords à leurs appétits grossiers, c'est pour cette sorte de félicité qu'ils sont faits. Mais, pour toi, mon fils, lève les yeux au ciel : souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné, et que, pour y parvenir, il faut le mériter.

O Valmont, respecte ton âme comme le sanctuaire, comme l'image de Dieu même ; sois fidèle à l'honneur ; mais ne le fais pas dépendre des opinions aveugles d'un monde inconstant et frivole, que ce ne soit point cet honneur changeant et bizarre, aussi mobile que l'onde agitée, aussi frêle que les jugements vains et trompeurs sur lesquels il est appuyé ; que ce soit cet honneur réel, constant, invariable, que l'honnête homme trouve au fond de son cœur. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raison, et celle que leur impose leur nature.

Maintenant compare mes maximes avec les tiennes, mon plan de conduite avec celui que tu t'étais formé. Rassemble toutes les vérités que je t'ai exposées, et que tous les hommes agissent d'après elles : quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d'eux et pour la félicité commune ! Au contraire, anéantis ces vérités ; suppose tous les hommes éclairés et conduits par des principes tout opposés ; c'est-à-dire, mon fils, suppose que la vraie sagesse con-

siste à regarder celle que je viens d'établir comme une déraison et une véritable folie; qu'il n'y a d'autres principes que le hasard ou la nécessité, d'autre loi que les passions, d'autre bonheur que celui de les satisfaire. Dans cette supposition, quel chaos que le monde! Quel renversement de toute justice! et quels dangers pour toi-même! Tous les liens vont être rompus, toute société va se dissoudre; et, réduit à un état pire que celui des sauvages mêmes, qui ont du moins un commencement de loi naturelle et de premiers principes de bienveillance pour leurs semblables, tu craindras dans chaque homme un ennemi, et ton ombre te fera peur. Ah! qu'un Dieu ami des hommes a pourvu sagement à leur intérêt ainsi qu'à sa gloire en mettant dans leur cœur ce sens moral, cet instinct naturel de droiture et d'équité qui repousse avec force ces dogmes destructeurs, et qui forme en nous l'heureux germe de toutes les vertus! En le développant ce germe, j'ai rempli en ta faveur les desseins de ce Dieu bienfaisant; et si la connaissance de la vérité te devient chère, souviens-toi, mon fils, que c'est à lui

que tu en dois la plus tendre et la plus vive reconnaissance.

LETTRE XXV.

Émilie au marquis.

O le père le plus tendre, et le meilleur de tous les amis ! que je vous reconnais bien aux soins que vous prenez pour adoucir ma peine et pour trouver un remède à mes maux ! vous soulagez au fond de mon âme l'amour-propre trop vivement offensé, tant vous daignez vous prêter à ma faiblesse pour mieux me rendre ensuite toute la force dont j'ai besoin ! mon cœur s'ouvre tout entier aux espérances que vous lui faites concevoir ; et pour les réaliser plus sûrement j'ai fait usage, par rapport à ma jeune amie, du conseil que vous m'avez donné. L'occasion s'en est présentée d'elle-même. Dernièrement Valmont ayant affecté de me marquer, en présence de Senneville, toute son indifférence, cette aimable enfant pa-

rut s'attendrir sur mon sort; et, dès que mon mari nous eût laissées seules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions descendues, saisissant avec transport une de mes mains, elle l'arrosa de ses larmes. Je l'embrassai et je m'attendris avec elle.

Après les vives et touchantes expressions de ce langage muet, mais si facile à comprendre: Senneville, dis-je à ma bonne amie, votre cœur est oppressé; fermé par la douleur, resserré par la crainte, il ne demande qu'à s'ouvrir à l'amitié. Mon amie! nous nous sommes tues toutes deux trop long-temps. Ses larmes commencèrent à couler avec plus d'abondance. Se contraignant pour en suspendre le cours: Que je suis malheureuse, me répondit-elle, puisque j'ai pu faire votre tourment! Vous ne l'ignorez pas, et je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux, tout mouillés de pleurs, se levèrent sur moi, et avec une sorte de honte se rabaissèrent au même instant. Ma chère amie, repris-je alors en faisant

tous mes efforts pour la consoler, moi qui avais si fort besoin d'être consolée moi-même, pourquoi sembles-tu rougir d'un mal involontaire, et te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir? Ah! je serais un monstre, me dit-elle, si j'y étais moins sensible ; et, quelque involontaire qu'ait été mon crime, puis-je trop m'en punir? Je devais tout faire, tout entreprendre pour m'arracher à mon attachement pour vous dès que je me suis aperçue qu'il vous devenait funeste; je devais retourner dans l'asile dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus sombre retraite, et, s'il l'eût fallu, m'y ensevelir pour toujours. Mais, je vous aimais, je craignais de faire un éclat ; et ma timidité ne pouvait s'accommoder d'une démarche trop hardie, et qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurais dû vous consulter du moins, et à peine osais-je vous parler. Cependant vos peines se sont accrues ainsi que mes souffrances : mon attachement augmentait avec elles. Voilà tous mes torts : car mon cœur n'en a point d'autre à se reprocher. Jugez-en,

ma bonne amie, par ces deux lettres, dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, et dont la seconde vous instruira encore mieux de mes dispositions les plus secrètes.

A ces mots, elle tira de son porte-feuille une première lettre, dont l'écriture toute seule me fit tressaillir ; j'y reconnus celle de Valmont, et voici ce que j'y lus.

« Trop aimable Senneville ! pourquoi me
» fuyez-vous ? pourquoi faites-vous succéder l'in-
» différence et la contrainte à cet air de franchise
» et à la tendre amitié qui régnaient entre nous ?
» Croyez-vous donc guérir par là les maux que
» vous m'avez faits ? ou craindriez-vous de
» les partager ? Ah ! ils ne sont à craindre, ces
» maux, que pour celui qui est seul à les res-
» sentir, et non pour deux cœurs qu'unit un
» même penchant : ils ne sont à craindre que
» pour celui qui combat un sentiment si doux ;
» et si j'ai un reproche à me faire, c'est de n'y
» avoir pas cédé plus tôt. »

Après cette lettre, Senneville m'en fit lire une

autre beaucoup trop flatteuse pour moi ; c'était une copie de la réponse qu'elle y avait faite.

« Je ne suis pas assez instruite, monsieur,
» des effets du sentiment que vous voulez m'ins-
» pirer, pour en discuter avec vous les peines
» et les douceurs ; ce n'est point du tout là l'ob-
» jet de ma réponse. Ce qui m'affecte unique-
» ment, c'est votre injustice, c'est la douleur
» que vous causez à ma bonne amie. Eh! par
» où donc a-t-elle mérité votre oubli et votre
» indifférence? Est-elle moins aimable que lors-
» que vous avez commencé à l'aimer? A-t-elle
» perdu de ses droits et de ses charmes de-
» puis que vous vous êtes fait un engagement et
» un devoir de l'aimer toujours? Quoi! lorsque
» la beauté, l'esprit, le sentiment, les vertus,
» les talents et les grâces n'ont pu fixer votre in-
» constance, vous oseriez encore jurer d'être
» fidèle! Ah! commencez par l'être au nœud
» qui vous lie, essuyez les larmes que vous avez
» fait répandre ; rendez à la plus digne épouse
» un cœur qui lui est dû; c'est à ce prix seu-

» lement que je vous rendrai à mon tour la con-
» fiance que vous m'aviez inspirée. Mais si au
» contraire, vous vous obstinez à nous affliger
» l'une et l'autre, n'attendez plus de moi que de
» l'indignation, et ne soyez pas surpris s'il n'est
» rien au monde que je n'aie la force d'entre-
» prendre pour m'éloigner de vous. »

Le même jour que M. de Valmont reçut cette lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai sur des tablettes qu'il laissa tomber à mes pieds ce peu de mots qu'il y avait écrits :

« Votre éloignement ne ferait qu'aigrir mes
» maux et ceux de la comtesse ; restez. Quant à
» moi, bien qu'il m'en coûte, je vous le pro-
» mets, vous serez obéie. »

Depuis ce jour, continua Senneville, le comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le fallait pour ménager en un sens ma délicatesse, et non pas assez pour ne pas blesser à chaque instant mon amitié pour vous. Je le fuyais, mais il me retrouvait à vos côtés, et ne cessait d'empoisonner le

plaisir que je goûtais à vous voir par l'indifférence qu'il vous témoignait, et les marques de préférence qu'il affectait de me donner. Autant sa conduite m'irritait en secret et me faisait souffrir, autant la vôtre m'intéressait à votre sort et vous rendait chaque jour plus aimable et plus chère à mon cœur. Votre présence était un besoin pour moi ; elle m'était devenue nécessaire, et je sens trop bien qu'elle me le sera toujours. Mon âme semble passer tout entière en vous seule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque sorte que par vous et pour vous : mon attachement est porté à l'excès, je le sais, j'en conviens, et il faudra que j'en subisse le trop juste châtiment. Cependant ma tendresse était digne d'excuse : c'est pour la vertu que je m'étais passionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai, j'en mourrai.... car tout mon bonheur tenait au bonheur de vous voir. Mais je me sens par vos exemples assez forte pour un tel sacrifice : trop heureuse si, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi sans le vouloir !



A. Deveria Del. J. M. Fontaine Sculps.

CACHÉ DERRIÈRE UNE CHARMILLE DU LABYRINTHE OU NOUS ÉTIONS ENFONCÉS, IL AVAIT TOUT ENTENDU.

Jugez, mon père, de notre surprise à toutes deux, lorsqu'au moment même où elle parlait ainsi, nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derrière une charmille du labyrinthe, où nous étions enfoncées, il avait tout entendu. Non, dit-il en nous prenant la main, couple trop aimable et trop malheureux par ma faute, vous ne serez point séparé ; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas....., ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laissez-moi me vaincre : je ne suis pas né pour l'injustice et pour le crime ; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer, mais de nouvelles lumières brillent à mes yeux, et dissipent en partie les ténèbres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici : je respecte la vertu.... Ah ! lors même que je la combattais par mes discours, chère épouse, chère Senneville, je la respectais en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie et moi, que nous le laissions parler sans le tirer de la situation pénible où il était ; et il avait tout dit,

que nous paraissions l'écouter encore. Son silence cependant, et la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisaient apercevoir en lui nous arrachèrent à l'espèce de léthargie où nous étions plongées ; nous nous empressâmes à le lever et à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène muette succéda à ces premiers transports. Un air de confusion semblait se communiquer de l'un à l'autre, et se répandre sur nous tous : nos pensées étaient pressées ; nous ne disions rien pour avoir trop à dire. Enfin le sentiment dont nous étions pénétrées se fit jour, si je puis parler ainsi, et s'exhala par des pleurs. J'avais besoin d'en répandre pour être soulagée ; et, si cette situation eût duré plus long-temps, je ne sais si je n'aurais pas eu à craindre pour l'état où je suis. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus tendres caresses. Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise et sa gaîté : elle voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisque aussi bien nos cœurs étaient à découvert, et que nous fissions

serment de disputer à l'envi à qui ferait le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au salon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid et glacé qu'il avait avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressements sont encore pour Senneville. Cependant il les modère, et ses procédés plus sages à son égard, laissent régner plus d'aménité et de confiance entre nous.

Ce qui me console le plus, c'est ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paraît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penser et de s'exprimer est plus exacte et plus modeste ; ses raisonnements ont quelque chose de plus solide et de mieux lié ; il semble vouloir être vertueux par goût et par principes. Je suis convaincu qu'il se fait une sorte de violence à lui-même, et, sans le baron de Lausane qui l'obsède sans cesse, je ne doute

pas qu'il ne fût maintenant très-aisé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami, donne tant de force aux principes de raison qu'il voit germer dans l'esprit et dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raison toute seule, et, comme je ne le sens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaisance, vertu, équité, loi naturelle ; mais toujours fort indifférent sur ce qu'il doit à son Dieu, il n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'est imposé un joug ; mais il se flatte de pouvoir le resserrer ou l'étendre à son gré ; et je crains bien que cette loi si belle qu'il veut suivre ne redevienne, à peu de chose près, celle de ses penchants.

Daigne enfin le Dieu de lumières achever par vos soins ce qu'il a commencé dans mon mari ! c'est déjà beaucoup pour lui que de reconnaître quelque espèce d'obligation et de devoir.

Ce que nous savons tous trois de nos dispositions mutuelles et de nos plus secrets sentiments

ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu : je m'en flatte du moins, et mon entretien avec Senneville est pour moi une source de consolations. J'y découvre de plus en plus la fausseté de Lausane, et le peu de fond que je dois faire sur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien amour de Valmont pour ma jeune amie, et de la contrainte qu'il s'est faite en m'épousant. Par là aussi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les piéges et les surprises de ce faux ami, car je ne sais par quel pressentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs.

Il me reste, en finissant, un conseil à vous demander ; car c'est toujours à vous, mon tendre père, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairées, Senneville et moi, sur la lecture des romans et des livres contre la religion ; mais un autre piége se présente, ce sont les spectacles. Depuis long-temps mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement, et dernièrement en-

core, pour mieux cimenter notre triple alliance il voulait à toute force nous y conduire. Heureusement Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance : car vous savez, mon père, que sur ces objets il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à un mari qui presse et qui veut absolument. Mais Senneville est jeune, et ne hait pas les plaisirs permis. Si Valmont peut enfin lui persuader que les spectacles sont de ce nombre, je vous l'avoue, je n'aurais pas la force de m'y refuser. Levez, nous vous en conjurons, nos scrupules à toutes deux, ou fournissez-nous pour toujours des armes contre la tentation.

LETTRE XXVI.

Le comte de Valmont à son père.

Oui, mon père, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumières qu'il me donne et le nou-

veau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnaissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, et qui le faites avec tant de zèle et de sagesse, quel amour et quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Tendre père, vos bontés me confondent plus encore que le sentiment de mes faiblesses et la vue de mes erreurs. Avec quels ménagements et quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, et que mon cœur désavoue! C'est à ce cœur que vous parlez; et pourrait-il ne pas vous entendre? Oui, je suis libre; et dussent mes passions ne cesser d'en murmurer et d'en frémir, je sens, je reconnais en moi cette faculté si noble que j'avais la bassesse de me disputer à moi-même. Désormais je suis libre, le prestige des passions est tombé, je ne m'avilirai plus jusqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentiments, c'est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, et répandre

des nuages sur ton existence ! Ah ! mon père, vous m'en peignez si bien les attraits, vous me la rendez si aimable, si touchante et si belle ; j'en retrouve si bien dans vous, dans Émilie, dans tout ce qui m'environne, le sacré caractère, que je serais le plus coupable et le plus vil de tous les hommes, si je pouvais encore la méconnaître.

Mais cette vertu dont les premiers principes sont gravés dans tous les cœurs, ne leur suffit-elle pas ? n'est-ce pas assez des lumières qu'elle nous donne, et n'est-ce pas assez du joug qu'elle nous impose? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves, faut-il encore que, pour apprendre à connaître, à servir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le secours de mes semblables, et que je trouve partout des hommes entre Dieu et moi ?

Ah ! qu'ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la nature m'a donnée ; qu'ils me laissent croire et suivre en paix ce qu'elle me dicte ; et qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir et parler, ils ne se rendent pas les tyrans de mes opi-

nions et de mes pensées! O mon père, vous connaissant comme je le fais, pourrais-je me reprocher ma franchise et ma sincérité ? pourrais-je craindre de vous paraître trop hardi en m'exprimant ainsi? Le seul intérêt de la vérité vous touche, et sans doute l'hommage que je lui rends vous suffit comme elle. Sur les opinions particulières qui divisent les nations et les hommes entre eux, pourriez-vous me savoir mauvais gré de mon indifférence ! et, après m'avoir éclairé sur la loi naturelle, pourriez-vous sur tout le reste me faire un crime de ne pas penser comme vous ! la vérité, la vertu, l'honneur, sont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous sont communs ; s'ils suffisent pour me rendre juste et bienfaisant, que faut-il de plus? et, sans autre lumière, Socrate, Aristide, Caton, Tite et Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas été? Pourrais-je ne pas bien mériter en partageant leurs vertus? craindriez-vous encore pour moi si j'étais juste comme eux? Mon père, vous n'êtes point fait pour contraindre, vous n'êtes fait que pour persuader : et quand vous ne me rendriez

pas un vrai croyant, un disciple fidèle, que ne vous devrais-je pas dès que vous m'auriez rendu vertueux !

LETTRE XXVII.

Le marquis de Valmont à son fils.

Je bénis le ciel, il m'a fait retrouver mon fils ! .... Mon fils croit à la vertu ! Mais que dis-je, Valmont, tu n'as jamais cessé d'y croire ; non, tu n'as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défigurait à ses yeux, s'il te rendait indigne de lui, ah ! toujours plein d'indulgence pour toi, il avait pitié de ta jeunesse, et savait bien que tu vivais encore pour le devoir et pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une âme dans laquelle le sentiment n'est pas éteint ! Il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en connais l'empire, cher Valmont,

si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t'impose un nouveau joug. Ce n'est pas pour te rendre la vertu plus dure et plus pénible que je prétends t'éclairer : c'est pour te la rendre plus douce et plus facile; et je ne veux pour toi de loi que celle qui peut servir à ton bonheur.

Mais surtout, mon fils, si par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché à une économie bien supérieure à celle de la nature ton sort pour l'avenir, oserais-tu bien te raidir contre sa volonté suprême? oserais-tu accuser sa sagesse, le condamner sans l'entendre, mettre de vains raisonnements à la place des faits, reprocher au ciel les secours plus abondants qu'il accorde à ta faiblesse, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la Divinité même, et, par un entêtement qui serait le fruit de la prévention, risquer ton bonheur éternel?

La raison est notre premier guide? Mais ce guide que je révère est-il le seul que nous devons suivre? et de nouvelles lumières, une règle plus facile, ne seraient-elles pas à désirer?

Prends-y garde, cher Valmont ; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir. Autrefois tu te plaisais à la dégrader ; tu ne la regardais que comme une règle incertaine ; tu lui refusais tout crédit : tu te trompais, et tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière, et tu te trompes encore.

Ah ! sans doute l'autorité sans la raison n'a aucun fondement solide. Croire sans elle, et contre elle, c'est le partage des imbéciles, des superstitieux et des fanatiques ; c'est s'arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données ne peuvent jamais se contredire, à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profession de foi sur l'autorité de la raison.

Ouvre, mon fils, la grande et étonnante histoire du genre humain ; prends-la où tu voudras ; considère-la dans tous les âges ; suis-en les

révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide ; qu'elle fixe ton attention et tes regards sur les contrées nouvellement découvertes , sur le Nouveau-Monde ; comme sur celui qui nous est connu de tous les temps : hélas ! en tous temps, en tous lieux, que t'offrira -t- elle que l'histoire de nos erreurs ?

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier ! Le vrai Dieu , le Dieu de tous les êtres, ignoré et méconnu ; ce Dieu, existant par lui-même , divisé en autant de dieux dépendants et muables qu'il y avait aux cieux et sur la terre d'êtres qu'il avait créés ; les divinités les plus bizarres mises à la place de l'être le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs semblables ; le bœuf, le chien, le chat et le crocodile encensés par des prêtres ; le soleil, la terre, et les plantes, devenus l'objet des hommages d'un aveugle fanatisme ; des peuples de sages prosternés devant des dieux de bois , de

pierre, ou de métal, devant des figures grotesques, dont l'artiste maladroit riait en les formant, et qu'il adorait avec tout son peuple après les avoir formées ; nos pères eux-mêmes... Ah ! je frémis à ce triste souvenir ; nos pères à genoux devant de honteux simulacres, et nous, mon fils, qui y serions encore sans la foi de nos premiers apôtres ; des superstitions communes aux simples et aux savants, des poulets consultés de bonne foi par des héros ; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages ; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des dieux parjures, incestueux, adultères ; des divinités cruelles et barbares, des victimes humaines ; le vice dans les temples, sur les autels, et dans presque tous les cœurs : voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui-même!

Je ne t'ai encore montré les égarements de la raison que dans la multitude ; et ce serait déjà, mon fils, prouver assez contre toi puisque enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hommes qui a le plus besoin d'instruction.

Mais, à l'égard des philosophes et des sages eux-mêmes, que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur la destination de l'homme et sur les principes de la morale! Malgré toutes les recherches des sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu leur était presque aussi inconnu qu'au reste des hommes : ils ne l'apercevaient qu'à travers un voile qui leur en dérobait les attributs les plus essentiels, et leur cachait tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils voulaient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations, et lui servît de loi. Tantôt ils limitaient le pouvoir du souverain Être en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuaient tous les désordres qu'ils croyaient apercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde. Plusieurs imaginaient une matière éternelle et subtile qui circulait dans toute la nature, la modifiait, l'animait et trouvait dans son propre fond le mouvement qu'elle lui donnait, comme si le mouvement, par ses lois et ses changements divers, ne supposait pas dans l'univers un moteur!

Avouons-le donc, mon fils, puisque les faits nous y contraignent; la dégradation du genre humain, l'obscurcissement de la raison dans la multitude, ses égarements, ses contradictions, ses limites, et l'insuffisance de son autorité dans les sages, tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant, d'un guide plus sûr, d'une lumière plus précise, et la nécessité d'une révélation. Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle ; et je ne tarderai pas à la résoudre, ainsi que toutes celles que m'opposent tes passions.

LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

Tu me demandes pourquoi les hommes ne sont pas tous éclairés du flambeau de la revélation; et pourquoi même, pour la partie de

la révélation la plus intéressante, qui est la foi évangélique, ils ont, commencé si tard à l'être? Parce qu'il fallait, mon fils, que les hommes, abandonnés à eux-mêmes, sentissent leurs besoins ; que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y jetât pas tout-à-coup sa lumière ; que le Très-Haut y fécondât les germes de raison, de sagesse et de vertu, qui n'attendaient que sa présence pour éclore, ou pour se porter du moins à leur vrai point de perfection et de maturité ; et que sa vive clarté, fût distribuée en tous lieux selon les lois secrètes d'une Providence toujours pleine de sagesse et d'équité.

Mais, pour te réconcilier plus sûrement avec le christianisme, il me reste une observation importante à te faire. De tous les penchants qui nous sollicitent le plus vivement, et qui contribuent davantage à rendre la religion chrétienne odieuse à l'incrédule, le plus commun c'est celui qui nous attache aux plaisirs des sens ; de toutes les lois celle qui l'effraie le plus, c'est celle de la chasteté. L'amour, cette passion si universelle,

mais si dangereuse dans ses suites, si funeste dans ses déréglements, voilà la divinité chérie en faveur de laquelle le naturaliste combat avec tant d'opiniâtreté. Eh bien, mon fils, analyse sur ce point la loi naturelle sur laquelle tu te fondes, et examine ce qu'elle te permet et ce qu'elle te défend.

Avant toutes choses, elle met des bornes à nos penchants, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuse, elle les soumet à la raison, et rend à celle-ci l'empire que les sens voudraient usurper.

Cette même loi ordonne de respecter les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, d'une famille entière, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur, et dont on ne peut corrompre la sagesse sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins et leur espoir, sans porter le glaive dans leur cœur, et sans la déshonorer elle-même.

La loi naturelle ne permet pas non plus de

séduire l'innocence d'une fille honnête et sans expérience. Le véritable honneur exigerait, au contraire, qu'on l'éclairât, qu'on la retînt même sur le bord de l'abîme où cette passion l'engage à se précipiter : car enfin est-il juste de rendre quelqu'un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître et de trahir ses véritables intérêts pour se satisfaire!

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque qui trompe les fins de la nature; et la nature en pleurs demande vengeance au ciel d'un crime qui bientôt dépeuplerait la terre.

Cette loi de la nature et de la droite raison ne nous fait pas envisager avec moins d'indignation et de honte tout commerce fondé sur l'intérêt; et ici le sentiment et la raison se soulèvent à la vue de ces trafics honteux mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin? elle réprouve toute union

clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier. Comme nous sommes faits non-seulement pour nous, mais pour la société, c'est à la société même à régler les conditions de cet engagement sacré, qui unit la moitié de ses membres à l'autre, et sur lequel reposent comme sur un fondement inébranlable, l'ordre et l'intérêt public, la distinction et la perpétuité des familles, l'état et l'éducation des enfants, la sûreté et le repos des particuliers.

Le disciple fidèle de la loi naturelle supléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut se permettre du côté des sens? Mais le désir, mais la pensée réfléchie du crime est un crime elle-même, et la voie qui conduit le plus sûrement à le commettre. Si celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal ne le fait pas, c'est que le mal dans la pensée duquel il se complaît n'est pas en son pouvoir; ses mœurs peuvent être encore sans reproche; mais son esprit et son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au naturaliste que les pas-

sions agitent, mais que retient la conscience? que lui reste-t-il, cher Valmont? La même obligation qui est imposée au chrétien, de les réprimer, sans avoir d'ailleurs les mêmes secours pour y parvenir. Car enfin tu en conviendras un jour avec moi, tout est moyen, tout est secours dans la religion pour le bien; tout est préservatif, tout est remède contre le mal; et ces secours, le naturaliste ne les a pas. Ce ne sont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchants d'une nature dépravée, la religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t'impose; mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir; ce joug de la raison, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh! pour le naturaliste vraiment droit et qui raisonne un peu conséquemment, il se trouve des entraves partout sans qu'il lui soit possible d'en sortir, à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ses semblables. Dans ses vrais principes, tout culte extérieur qui ne

sera pas celui de la simple nature, qui sera lié essentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux et mensongers, qui supposera des articles de foi qu'il désavoue au fond de son cœur, ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens serait, dans sa façon de penser, une idolâtrie peut-être, mais toujours une imposture qu'il ferait au genre humain, et une trahison à la Divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière, si parmi tous les peuples il n'est point en effet de culte qui lui convienne!

Dans ses principes, le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux est-il un droit incontestable? et dans le doute seul, avec quelle espèce d'hommes vivra-t-il en société?

Dans ses principes encore, faible comme le reste des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire assez de fond sur la validité et la force de son repentir pour être tranquille? et, après avoir outragé le Dieu de la

nature, quand et comment se croira-t-il suffisamment réconcilié?

Ainsi, de toute part inquiet, contraint, embarrassé, ne pouvant faire aucun acte où intervienne la religion des autres hommes (et elle intervient presque partout), ne pouvant les satisfaire et les rassurer sur la sienne, ne sachant comment vivre au milieu d'eux, et n'osant ni s'asseoir à leur table, ni participer aux douceurs de leur société, isolé sur la terre, environné d'abîmes, glissant à chaque pas, et ne trouvant pas même où mettre le pied ; lui, mon fils, ce naturaliste dont tu me vantes la liberté, avec des principes et un fonds de droiture, serait le moins libre et le plus malheureux de tous les hommes. Crois-en, cher Valmont, la triste épreuve que j'en ai faite dans les jours orageux de mon incrédulité; matérialiste, pyrrhonien, naturaliste enfin, et pour le coup incrédule par système, naturaliste de bonne foi, hélas! je ne savais plus comment agir, d'après mes sentiments, au sein de cette société pour laquelle cependant j'étais né. Mille

fois je fus près de la quitter ; et cette irrésolution est peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami ! je n'oublierai jamais que, dans une de ces séances académiques où nous autres esprits forts nous jugions en dernier ressort les sots jugements des hommes, je fis part en tremblant à mes illustres associés, de mes réflexions sur les doutes inquiétants où nous laisse la loi naturelle, sur les embarras où sa pratique toute seule nous jette, sur les devoirs que cette même loi prise dans toute sa rigueur nous impose, sur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étaient, hélas ! que trop vraies, mais elles venaient mal à propos pour nous. Sans oser les nier directement, on les traita de scrupules, on y répondit en pirouettant, et la séance finit par là.

« Mais enfin pourquoi ne pas tolérer toutes les » opinions ? Il n'y aurait plus d'entraves pour per» sonne. » En effet la solution serait commode. Ah ! mon fils, elle ne le serait qu'en apparence. Songe donc que c'est la religion qui lie tous les

hommes, que son culte extérieur est la base et le nœud de leur société ; qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'est risquer de ne plus leur laisser rien de commun par la suite, et en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, et ne sois pas effrayé de ce principe, il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution ; fais attention, mon fils, que la vraie religion est intolérante de sa nature, que ce caractère que l'on reproche à la religion chrétienne est ce qui dépose en sa faveur ; que la vérité est une, indivisible, et ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé ; que, si Dieu a parlé, il ne veut que la soumission à sa parole sainte et point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui ; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs.

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le

mieux, et la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! ce n'est pas là seulement ce que demande l'incrédule ; il prendra bien cette liberté sans qu'on la lui donne ; et qui pourrait la lui ôter, si ce n'est celui qui lit au fond du cœur, et qui, source unique de toute vérité, jugera d'après elle nos sentiments et nos opinions ? Ce qu'il prétend, c'est qu'on le laisse conduire les autres par ses propres principes, les plier selon ses goûts et ses intérêts, à sa façon de voir et de penser, dogmatiser dans les cercles, philosopher à son aise dans ses dangereux écrits, pervertir la foi des simples, réduire en problèmes les plus importantes vérités, saper les fondements de la morale sous prétexte de détruire l'empire des préjugés, et se donner tout seul pour le sage par excellence et la lumière du genre humain. Or voilà, mon fils, ce que pour le bonheur des hommes on ne tolérera jamais.

Ah ! une sorte de tolérance, fût-elle nécessaire au repos des états, ce qui, d'après l'expérience et par le fait même, souffre bien des diffi-

cultés ; non, ce ne seraient jamais des opinions semblables à celles de nos sages qu'on tolérerait dans quelque société que ce fût, pour peu qu'il y restât de véritable sagesse.

Cher Valmont, je suis venu au secours de ta faiblesse ; j'ai levé l'obstacle que tes passions pouvaient mettre à la religion, en te prouvant qu'il te suffisait de ta propre raison pour les condamner ; que la loi naturelle ne leur était pas plus favorable que la loi évangélique, et qu'elle t'offrait seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà tu l'avoues, mon fils, elles font ton malheur et celui d'Émilie ; crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement ; commence du moins à sentir le danger et la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble et généreuse, ou qui était faite pour l'être, secoue tes chaînes : indigne-toi de ton esclavage : lève de nouveau tes regards vers le ciel : demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même : cherche-la dans l'éloignement et la fuite, s'il en est quelques moyens, puisque c'est en fuyant

l'objet qui nous fait aimer qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte, s'il se peut, à la recherche de la vérité une âme plus libre et plus dégagée ; et la vérité, se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière.

LETTRE XXIX.

Le marquis de Valmont à la comtesse.

Je suis enchanté, ma fille, de la naïveté qui règne dans le caractère de ta jeune amie. Ses sentiments pour toi m'intéressent plus que jamais en sa faveur. Son amitié, il est vrai, est une passion, mais dans un cœur tel que le sien, cette passion est l'enthousiasme de la vertu : elle ne t'aime avec tant d'ardeur que parce qu'elle te voit sous des traits qui flattent son amour pour

le bien ; son penchant fait honneur à sa raison. Il est juste qu'elle te soit chère, et tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit sur Valmont.

Que la surprise qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une scène bien touchante ! Que j'eusse aimé à être le secret témoin de vos épanchements réciproques ! ils eussent été à mes yeux l'expression la plus vraie de la bonté du cœur, et le triomphe du sentiment. Pourquoi faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle, et qu'il contraste si fort avec nos mœurs !

Je ne suis pas étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion aient été pour vous tous des jours plus sereins et plus purs : mais, prends garde, ma fille, c'est un calme trompeur qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent vous êtes tous trois jeunes encore et sans expérience : croyez-en la mienne ; elle est le fruit des années, et son langage, dicté seule-

ment par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées sombres d'une triste et craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque temps resserrée, comprimée au dedans par la sagesse et les leçons de Senneville ; par celles qu'il s'est faites à lui-même ; par une tendre pitié pour les maux d'une épouse qui a si peu mérité son indifférence ; par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de son âme, et y font renaître le cri de la conscience et la voix des remords ; mais cette passion n'est pas éteinte, et la violence qu'il se fait ne peut pas durer longtemps. Le feu couve et s'allume sous la cendre qui le dérobe à vos yeux ; bientôt il se fera jour, et se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement, il faut éloigner l'objet qui servirait de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous, malgré elle, malgré mon fils, les dangers, le trouble et les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous ; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment ; sans cela,

vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même, c'est à toi à la préparer à un sacrifice que la raison et la religion exigent également. Je sais les moyens de le faire agréer à Valmont, en le rendant souverainement avantageux à Senneville, et j'ai déjà tout disposé avec M. d'Orval pour un si grand dessein. Cet ami, bien moins vénérable encore par son âge que par ses vertus, m'a fait naître des espérances que je t'ai laissé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait assez d'attention; il s'apprête à les réaliser; et quelque obscurité que tu puisses y trouver, souffre que je te la laisse tout entière pour te ménager, quand il en sera temps, le plaisir de la surprise. Il servira à tempérer le sentiment trop vif que te causera l'éloignement de mademoiselle de Senneville, et à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère Émilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du soin que tu m'imposes de t'éclairer, ainsi que ton amie, sur un article plus intéressant que tu ne le crois, celui des spectacles. Je suis charmé que tu m'aies fourni toi-même l'occasion de joindre sur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire sur les lectures.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille, est-ce à Émilie sage et raisonnable seulement, ou à Émilie chrétienne et sage tout ensemble que je vais parler? Heureusement pour ton père et pour toi, la question n'est pas difficile à résoudre : j'écris à cette sage et fidèle Émilie qui, bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus, je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne, ma fille, croirais-tu pouvoir allier les maximes du théâtre avec la mo-

rale évangélique ? Autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, autant il y en a entre l'esprit qui règne sur la scène et celui qui éclaire. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde et à ses folles passions, voilà l'esprit du christianisme : nourrir dans notre âme l'attachement au monde et ses penchants déréglés, voilà tout le fruit de nos spectacles. Sur le théâtre, le monde est partout, c'est lui qui sur la scène établit les usages, dicte les sentiments, dirige les affections, et peint de ses couleurs les vices et les vertus ; est-ce aux pieds du Sauveur des hommes que tu prétends te former et t'instruire, ou bien est-ce à l'école du monde et des passions ? De ces deux maîtres entièrement opposés, lequel choisis-tu ? Si c'était le dernier, ma fille, je frémirais ; et l'anathème prononcé par ton Dieu retomberait tout entier sur toi. Et de quel front, iras-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'oserais lire dans les romans ; y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'hon-

neur, des leçons de plaisir et de volupté qui t'effraieraient dans des entretiens, et que nulle part avec de la religion tu ne pourrais entendre de sang-froid ?

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes ; et alors qu'auront-ils d'incompatible avec l'esprit du christianisme ? Presque tout encore.

Je n'en connais que trois tout au plus où, pour la morale et les caractères, il n'y ait rien à reprendre ; et dans celles-là même ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui le représentent, s'altère en quelque sorte par le jeu des acteurs, et devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

« De pareils sujets, dit madame de Sévigné, » ne conviennent pas à de tels acteurs. Il faut des » personnes innocentes pour chanter les mal- » heurs de Sion, et des âmes vertueuses pour en » voir avec fruit la représentation. » Au reste ces

pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies! et par le goût du spectacle qu'elles inspirent, à quels autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas!

« Mais il faut des amusements, et il est bien » permis de se délasser quelquefois. » Oui, ma fille; mais, pour une âme vraiment chrétienne, il faut des délassements conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère et réformateur indiscret, j'ose t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis: mais encore faut-il qu'ils le soient; encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété et les mœurs; qu'ils n'aient rien de contagieux; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, et l'esprit de dissipation; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, et pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu et la raison. Eh! ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs? Lorsque S. Louis crut devoir

bannir de son royaume les spectacles, ne restait-il plus de délassements à ceux qui en avaient besoin?

Mais surtout une âme belle et sensible n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchements de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressants qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler? n'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigents qu'elle va visiter et soulager? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à sa vue cette froide et tremblante vieillesse à laquelle elle vient servir d'appui; des orphelins abandonnés accourir au-devant d'elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec

usure ; et arroser ses mains de larmes arrachées moins encore par le besoin que par la reconnaissance ! Ah ! ma fille, ce sont là les plaisirs vraiment dignes de toi.

Raisonnons, chère Émilie, et que par ta voix touchante et persuasive la sagesse humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la religion. En premier lieu, ma fille, si l'on veut raisonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, et joindre les bienséances à nos amusements ; s'il est question de mœurs enfin, on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la comédie italienne, l'opéra et mille autres spectacles moins honnêtes et plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécents, d'intrigues de valets, de basses représentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuses de la raison même et du goût.

Le théâtre lyrique, encore plus funeste, n'offre à l'âme que l'ivresse des vains plaisirs et les

charmes de la séduction. C'est là que la volupté entre par tous les sens ; que tous les arts concourent à l'embellir ; que la poésie ne rime presque jamais que l'amour et ses douceurs ; que la musique ne fait entendre que les accents des passions les plus vives : que la danse retrace aux yeux ou rappelle à l'esprit les images qu'un cœur chaste redoute le plus ; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations et ses prestiges ; qu'une espèce de magie nous transporte dans les pays des fées, et nous fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est là que tout nous ramène à cette seule maxime, à cette unique leçon :

Aux attraits du penchant cédez sans résistance.

C'est là que l'âme, amollie par degrés, perd toute sa force et tout son courage ; qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume et menace du plus terrible embrasement ; que des larmes coulent pour le vice ; qu'on oublie ses vertus ; et que, privé de toute réflexion, réduit

à la faculté de sentir, lié par de honteuses chaînes, mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs, on ne sait plus même s'indigner de sa faiblesse. Quelle école pour tous les citoyens et pour tous les âges !

Je ne parlerai point de ces autres spectacles qui plus ou moins participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas ! il en est aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naissent en foule sous les pas de la jeunesse : partout, on lui tend des piéges, on amorce sa curiosité, on tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes, on trompe son innocence par tous les attraits de la volupté, on la dégoûte des devoirs par les plaisirs. Cette grande ville, que j'ai quittée et que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites ; au milieu d'elle on peut montrer à chaque instant où sont les amusements, où sont les vices ; on aurait peine à y dire où sont les vertus et les mœurs. Triste fruit de nos spectacles !

Mais passons à celui qui est par excellence le

spectacle de la nation, et que d'ailleurs ses apologistes considèrent comme le spectacle des mœurs et de la vérité : c'est à défendre celui-ci qu'ils s'obstinent le plus, parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paraître allier les amusements et la décence, l'utilité et l'agrément.

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différentes, partagent la scène française : la tragédie, dont les effets sont d'inspirer la compassion et la terreur, et la comédie qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Dans la plupart des pièces représentées sur cette scène, nous voyons des passions violentes ennoblies avec art ; des sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fables ou d'histoire ; de beaux sentiments qui ne sont, à bien dire, que des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance ; des fantômes de vertu qui en imposent par un vain coloris de grandeur ; des

personnages qui, par leur caractère, leur rang, leurs sentiments et leurs exploits, réveillent au fond de l'âme ou flattent ces inclinations vicieuses d'où naissent en nous les révolutions les plus funestes. On y voit la passion la plus généralement répandue et la plus à craindre s'élever sur la ruine de toutes les vertus, dominer dans presque tous les cœurs, et fonder les principaux intérêts ; on y voit les faiblesses et les crimes qu'elle traîne à sa suite déguisés, palliés par le tour ingénieux d'une morale aussi fausse que séduisante, justifiés, autorisés par de grands exemples, présentés du moins sous les traits qui les font paraître plus dignes de compassion que de censure et de haine : on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes, a en répéter les excuses. On y voit les autres passions les plus ardentes et les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain, et qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'esprit de domination, le ressentiment des injures, prendre un air de noblesse et d'élévation qui semble les rap-

procher de la grandeur d'âme et du vrai courage. Près d'elles et à leur lumière, la fourberie est une politique sage et l'art de gouverner; l'esprit de faction, le caractère d'une âme hardie faite pour régner sur ses semblables; le duel, une loi de l'honneur; la vengeance, un devoir; le suicide, un droit à sa propre vie qui n'est ignoré que des lâches et des faibles. Les grandes fautes y sont données presque toutes à la destinée, et les dieux seuls y sont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'esprit à des horreurs auxquelles il n'aurait jamais pensé; et je suis persuadé qu'un homme fait à nos spectacles sera moins étonné, moins frappé d'un grand crime qu'une âme neuve qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre sur eux, on les voit, rachetant de scène en scène leurs grands vices par des qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y sait ni qui perd ni qui gagne,

du vice ou de la vertu ; tout y est sacrifié au jeu des passions. On y voit régner une enflure continuelle d'idées et de sentiments ; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fausses, et chacun adopte, selon son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux. La religion elle-même n'y est traitée, surtout aujourd'hui, qu'avec indécence ; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres n'y paraissent que pour être la matière d'un intime parallèle ; ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, et n'y sont marqués que du sceau de la haine et du mépris.

Dans les comédies le valet apprend à tromper son maître ; la soubrette, à servir la passion de sa maîtresse ; le fils de famille, à se jouer de la confiance de son père ; la pupille, à surprendre la vigilance de son tuteur ; la femme, à tirer parti de la crédulité de son mari. Tous y apprennent les expressions, les détours, les ruses de la galanterie, de la séduction, et les manéges de la

coquetterie. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, et tout l'avantage y est pour le plus fourbe et le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractères, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué par la nécessité de charger le caractère principal pour le faire ressortir et le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses faiblesses, de tant d'agréments, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudrait jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose. Presque toujours, si le fond de la pièce est bon, les détails en sont dangereux ; et les leçons mêmes qui seraient utiles aux uns deviennent pernicieuses aux autres.

Ajoute, ma fille, à ce que je viens de dire les prestiges de la déclamation, ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui par un geste parle aux yeux et pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au senti-

ment, et de la véhémence aux discours ; qui exprime dans toute leur énergie les mouvements de l'âme que le poète même n'a rendus que faiblement; qui fait illusion sur la fausseté des pensées et des maximes, et fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudirait à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe qui étalent à l'envi tous les raffinements de l'art et de la parure, qui affectent tous les agréments de la mode et tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir et pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs ; avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable, par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit et de leur cœur ; invitant, irritant les passions par leur seule présence, et ôtant aux sens et à l'imagination le frein puissant que du moins

y met presque toujours l'auguste caractère de la retenue et de la pudeur qui brillent dans les âmes honnêtes.

Réunis tous ces principes de corruption, et, d'après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets! on y laisse altérer les premières idées de vérité, d'innocence et de vertu que l'éducation avait pu donner. On y échange des manières décentes et naturelles contre des affections ridicules. On s'y forme à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriser les occupations sérieuses, à négliger les devoirs domestiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse et des vers, à étouffer l'heureux germe des talents précieux par des goûts frivoles et des talents futiles. On y substitue l'esprit de dissipation, de luxe et de galanterie, à l'amour de la retraite, de la simplicité et de la sagesse. On y contracte l'habitude des pensées fausses. La force de l'intérêt, la chaleur du sentiment, le feu de l'action, les

ornements de la poésie, tout l'ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchants que font paraître les personnages qu'on nous représente. On se sent attendrir ; on verse des pleurs en dépit de soi ; on oublie tout : on oublie sa raison et son propre cœur. On est déçu, on est séduit sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions ; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir.

Les effets du théâtre ne sont pas toujours si sensibles ; mais dans qui ? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'esprit lent et paresseux ne saisit les objets qu'à demi, dont la raison l'emporte sur l'imagination et l'amortit : mais ceux-là s'ennuient au spectacle ; car il n'amorce que ceux qu'il intéresse et qu'il passionne. Pour qui ses effets sont-ils moins sensibles encore? Pour ceux dont les passions sont déjà accoutumées aux émotions les plus vives ; qui sont

blasés sur les plaisirs ; qui ne sentent plus rien, pour avoir trop épuisé toute espèce de sentiment et de volupté ; qui ne s'aperçoivent plus des écarts de leur esprit et de leur cœur, par l'habitude qu'ils ont contractée de les laisser s'égarer impunément : et qui se croient toujours innocents parce qu'ils ne savent plus distinguer ce qui les rend coupables ; pour ceux, en un mot, qui consentent à tout, qui s'amusent de tout sans scrupule, et qui, entraînés par tout ce qui leur paraît agréable, se livrent à toutes les impressions qu'ils en reçoivent, sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne sentent pas les effets et les dangers du spectacle : car, hélas ! sent-on toute l'impétuosité d'un torrent quand on se laisse aller à son cours ? Retranchez du spectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable sagesse y réprouve, et bientôt il cessera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas ses plus pernicieux effets tout-à-coup ; mais il les prépare :

il ne porte pas à nouer sur-le-champ des intrigues, mais il les amène; il n'occasionne pas sur-le-champ des défaites et des chutes ; mais il met dans le cœur la disposition secrète qui en sera un jour la trop funeste cause.

Eh ! dans combien de spectateurs le théâtre n'opère-t-il pas des effets et plus prompts et plus funestes ! Quelle plus grande preuve nous faut-il de son influence sur les mœurs ? C'est à la sortie de la comédie, de l'opéra, qu'on va tendre des piéges à la jeunesse ; c'est surtout aux environs de nos spectacles que se logent les courtisanes. Elles comptent donc bien, ou sur les effets qu'ils produisent, ou sur le peu de sagesse de ceux qui vont y chercher leurs délassements et leurs plaisirs.

A des raisons si pressantes faut-il joindre des autorités ? Celle des législateurs, des anciens sages de la Grèce et de Rome, qui presque tous ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres ; celle de nos hommes de cour

qui ont le mieux connu le jeu des passions et le cœur humain, de la Rochefoucault, de Bussy-Rabutin, du prince de Conti, qui a fait un traité exprès contre les spectacles ; celle d'un magistrat aussi éclairé que l'était le chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des remarques si intéressantes ; celle enfin de nos génies les plus distingués, de nos poètes eux-mêmes, des Corneille, des Racine, des Quinault, des La Mothe, qui se sont repentis d'avoir travaillé pour le théâtre, et qui, après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers et la séduction : tant d'autorités en tout genre donneront sans doute un nouveau poids à la raison. Eh ! qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire ?

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans ! Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devraient être, tels qu'il serait à souhaiter qu'ils fussent, ils ne persuaderont pas à quiconque a de la sagesse et des

mœurs qu'on peut sans risque et sans crime les voir et les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables des pères faibles, des mères imprudentes, des gouverneurs et des guides indignes de l'être, qui, en y conduisant leurs enfants ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté ! Hélas ! n'y boiront-ils pas assez tôt sans eux ? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes ? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter ?

Toi, ma fille, éclairée sur tes devoirs, disposée à les remplir, instruite des dangers du spectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement, tu n'y conduiras point mademoiselle de Senneville, et tu ne courras pas le risque trop réel d'y égarer sa jeunesse ; tu n'y mèneras point un jour tes enfants ; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les séduire ! Le théâtre n'est pas l'école des mœurs ; et lors même qu'il semble le devenir à certains égards, les se-

cours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisants, et les motifs qu'il lui prête sont trop au-dessous d'elle. S'il est l'école du goût, c'est tout au plus d'un goût frivole qui amuse l'esprit et qui fait tort à la raison.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, et combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchants. Fais donc en sorte que tes enfants, que tous ceux qui dépendront de toi, surtout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien qui ne puisse leur donner sans aucun mélange l'idée du vrai et l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Émilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu'il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances et les marques de ton attachement ; fais-lui voir que ton

cœur même ne saurait consentir à être distrait de son amour pour lui, par des amusements qui insensiblement tendraient à l'altérer, et qu'il ne s'y refuse si constamment que pour se conserver toujours pur et fidèle.

LETTRE XXX.

Le comte de Valmont au marquis.

Dans quel embarras, dans quelle triste et cruelle perplexité vous me jetez ! Je commençais à reprendre une sorte de tranquillité, et vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laissez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je? et quelle pitié barbare que celle qui aiderait à me tromper ! mon père, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même ; pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de

force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher, moi, pour qui un jour d'absence est encore trop long. O ciel ! qu'en lisant cet avis que vous me donnez je me suis repenti de mon indiscrétion ! Éloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la comtesse, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin c'est elle que j'aime ; et voilà le reste de mon secret que je n'avais pas encore osé vous dire tout entier. Mon épouse pourrait-elle y consentir ? elles sont devenues nécessaires l'une à l'autre ; nous nous le sommes en quelque sorte tous trois, et il n'y a plus entre nous qu'un esprit et qu'un cœur. Que dirait le monde lui-même, si Senneville s'éloignait? et sous quels prétextes pourrait se faire une séparation que les bienséances ont rendue comme impossible? .... D'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime ? Ce que la loi naturelle me défend n'est pas d'avoir un cœur sensible. Hélas ! pourquoi le ciel l'a-t-il fait si tendre, s'il m'a défendu d'aimer ? .... Mais que dis-je ? et voudrais-je toujours me tromper moi-même ? Ce cœur, n'était-ce pas à moi de le mieux

régler ? à qui devais-je mes tendres affections ? qui les a méritées, de Senneville ou d'Émilie ? Qui des deux avait acquis sur lui de plus justes droits ?... Ah ! le cœur connaît-il de pareilles lois ? et est-ce bien celle du devoir et de la reconnaissance qu'il attend pour se donner ? cependant un sentiment réprouvé ne doit pas être mon guide, je le sais ; c'est à ma raison à le réprimer et à le vaincre. Impuissante raison ! Elle est aussi faible pour triompher de mes penchants qu'elle l'eût été sans vous pour dissiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père? Combien vous affligez mon âme en l'éclairant ! et fallait-il que la vérité au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la source d'un nouveau tourment ! Laissez-moi quelque temps encore emprunter de Senneville même les secours dont j'ai besoin pour parvenir à m'en séparer. Peut-être l'amitié... Insensé que je suis! quel beau nom je profane ! C'est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille et si chaste que je puis espérer de mettre à la place d'un sentiment coupable. Car enfin vous m'avez dessillé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule,

la seule raison suffit pour me condamner ; elle m'impose un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Partout, ah ! partout, je retrouve les entraves que je voulais éviter ! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes ; que je ne me plonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore ! .... Voilà donc à quoi se terminerait cette franchise et cette droiture dont je me suis glorifié devant vous, à devenir plus coupable et moins digne d'excuse ! Tout en moi réclamerait contre de nouveaux égarements. Vous m'avez trop éclairé pour que je puisse douter quand je le voudrais ; et mes passions me sont devenues trop suspectes pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage ; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre ; et, quelques arguments qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est

point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même la raison de l'homme est trop bornée, ses lumières sont insuffisantes : abondonnée à ses propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien imparfaites dans quelques-uns seulement, et dans presque tous, que des égarements monstrueux ? Que répondre ? C'est là, j'en conviens, l'histoire de l'univers ; c'est malheureusement la mienne ; et que peut, je le répète, ma faible raison pour la vertu autant que pour la vérité ? Cependant quel autre appui me donnerez-vous? Le christianisme ? Eh quoi, le christianisme avec tous ses mystères ! Ah ! je ne prétends pas le blasphémer ; votre exemple plus que jamais me le ferait respecter. Mais enfin, dans ses principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas ! Quelle opposition avec la raison, ce premier guide que vous m'avez appris à consulter ! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi ! Quels suffrages compte-t-il en sa faveur? Quelle philosophie a pu s'en accom-

moder ! et n'est-ce pas au tribunal de la raison même, des sciences, des arts et du génie, qu'il est le plus décrié ? Comment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus solide, ce guide plus sûr que vous m'offrez ?

Ainsi, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puisse me satisfaire, et je suis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve assez. Je veux le bien ; j'aime la vertu que vous m'avez fait connaître ; mais je ne me sens pas assez de force pour la pratiquer. Je suis donc à mes propres yeux une énigme ; je m'examine et ne me comprends pas, je me fais honte ; je vous en fais encore plus.... Hélas ! que les passions dégradent ce même être qu'élève et qu'ennoblit la raison !

—

LETTRE XXXI.

Le marquis à son fils.

Toujours des combats, mon fils ! mais ils mènent à la victoire ; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est faible encore ; il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut ; et il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, et les prétextes dont elle se couvre ; de l'autre, l'honneur, la raison, le devoir : quelle opposition ! quel contraste ! et qu'il est dur et pénible de combattre ainsi, et d'être à chaque instant combattu par soi-même ! aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre ! Qu'il est doux,

qu'il est consolant de s'être vaincu ! Mon ami, cette victoire est digne de toi ; et j'ose bien la promettre à tes efforts. Celui qui préside à la vertu, ce Dieu dont maintenant tu révères les lois et dont tu reconnais la puissance, après t'avoir donné la liberté, ne te laissera pas sans secours et sans force pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, sera le fruit de ton triomphe : et, par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre, donc, cher Valmont, que la vérité, pour prendre plus d'empire sur ton âme, achève d'éclairer ta raison. N'élude point par des excuses frivoles les lois que le devoir t'impose ; et, pour être entièrement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce serait en vil esclave exagérer la pesanteur de tes chaînes pour te dispenser de les rompre : envisager comme un obstacle invincible à l'éloignement de Senneville l'amitié que lui a vouée la tendre et vertueuse

Émilie, ce serait la croire dans son attachement aussi faible que toi, ou refuser de te montrer, lorsqu'il en sera temps, aussi fort, aussi généreux qu'elle: enfin, à l'égard du monde et des bienséances, à l'égard de mademoiselle de Senneville et de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un événement heureux qu'une Providence attentive sait si bien noùs ménager dans nos besoins et dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Émilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis que le ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, et que tu connaîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncements si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, et de plus fort que la raison: il te faut, mon ami, le secours de la religion! ... Ce seul mot te révolte, et la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne,

avec tous ses mystères, te paraît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions et d'erreurs ; elle te paraît une invention humaine trop peu faite pour être la croyance des vrais sages, trop décriée au tribunal de la raison, des sciences et du génie, pour que tu puisses seulement penser à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes pères ! Travailler à les détruire, c'est, de tous les moyens que peuvent me suggérer mon zèle et mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en usage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, et je n'ai point eu de peine à en convenir; une foi qui ne porterait sur aucun fondement solide, une foi évidemment contredite par la raison, serait dès lors indigne d'un être raisonnable ; elle serait l'ouvrage de la séduction, de l'erreur, et le fruit du préjugé. L'adopter, serait s'ôter toute ressource pour discerner le mensonge ; ce serait anéantir toute règle de vérité. Mais je le dis avec autant d'assurance, c'est calomnier la religion et la connaître bien

mal que d'oser prétendre qu'elle nous force à la croire sans raison, ou contre la raison même. Non, mon fils, non, la simplicité de la foi n'est pas la crédulité d'une aveugle et stupide ignorance ; c'est la soumission éclairée d'un esprit humble et sage, qui plie sous l'autorité de Dieu dès qu'il est certain que Dieu a parlé.

La foi, il est vrai, semblable à cette colonne de feu qui guidait les Israélites dans le désert, a son côté obscur, et sa nature l'exigeait ; mais elle a aussi son côté lumineux, et où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi a été donnée à l'homme pour l'instruire sur les objets qu'il lui importe le plus de connaître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec son entendement ; sur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ses idées, et dont il ne peut être instruit. Elle lui a été donnée pour suppléer à sa faible raison, pour qu'elle portât avec elle son genre de démonstration et sa lumière.

Tu demandes quels suffrages la religion chré-

tienne peut compter en sa faveur. Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie et leurs talents, et qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée, demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Église ne faisait que de naître, le christianisme était encore à son berceau ; et déjà ses apologies, répandues de toute part, étaient l'ouvrage des philosophes les plus vertueux et les plus éclairés. Tu compterais bien plutôt le petit nombre de ceux qui au tribunal de la raison ont prétendu combattre la religion et la détruire, les Celse, les Julien, les Porphyre, que la foule de ceux qui à ce même tribunal l'ont si glorieusement défendue et l'ont fait triompher.

A cette petite poignée d'hommes qui dans le dix-septième siècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres seule-

ment par leur liberté de penser, et qui tous se sont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes, oppose les Pascal, les Arnaud, les Nicole, les Bossuet, les Fénelon, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paraître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance. Quels noms, quels hommes je viens de citer!

A ces philosophes, à ces sages, ajoute les pères de notre belle littérature, les Corneille, les Racine, les Despréaux, les La Mothe, les Rousseau, un La Fontaine qui a déploré si amèrement les déréglements de son imagination et les honteuses licences qu'il avait permises à sa plume.

C'était là le siècle des grandes choses, le siècle des grands hommes, et c'était aussi le siècle de la foi: et de nos jours où tout devient si étroit, si petit, si stérile, si ce n'est peut-être en genre de futilités, on se fera gloire d'être incrédule! Hélas! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorsque

nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions? Où sont nos inventions? Quelles sont nos découvertes, comparées à celles de ces hommes rares et sublimes qui nous ont éclairés? Dans le dernier siècle on a vu briller de toute part l'étincelle du génie; on a vu, si je puis m'exprimer ainsi, les esprits s'échauffer, s'enflammer, produire à l'envi des chefs-d'œuvre, et faire jaillir en tous lieux l'éclat et la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du désir de paraître profonds que du soin de le devenir; mettant partout l'affiche de la science sans y mettre la science même; portant jusque dans l'éloquence de grands mots bizarrement placés; froids, monotones, tristement et follement raisonneurs, nous ne savons, à le bien prendre, ni raisonner ni sentir, ou si quelquefois encore nous montrons de l'esprit, du feu, *du sentiment* et de la chaleur, c'est tout au plus dans les délires qui sont le fruit de l'irréligion et de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il est vrai, nos productions; nous nous donnons pour des sages; nous appelons no-

tre siècle le siècle de la philosophie : pauvres philosophes ! c'est la montagne en travail ; et qu'enfante-t-elle ?

O mon fils ! je m'imagine quelquefois voir ces génies fameux des derniers siècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage, renaître de leurs cendres et reparaître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres académies, s'adresser à leurs disciples, et leur dire : « Reconnaissez-vous vos instituteurs et vos maîtres, vos guides, vos modèles ? » Est-ce donc leur gloire que vous prétendez » flétrir en flétrissant la religion qu'ils ont si » sincèrement honorée, qu'ils ont défendue si » constamment ? Quoi ! n'étions-nous donc des » esprits faibles et des petits génies que lorsque » nous combattions pour elle ? Quoi ! l'attache» ment qu'elle nous inspirait, le respect dont elle » nous pénétrait, les éloges qu'elle nous dictait » en sa faveur n'étaient-ils donc qu'un vain pré» jugé ? Et lorsque nous détruisions avec tant

» de soins toutes les erreurs, lorsque nous cher-
» chions avec tant de zèle et de succès la vérité,
» ne nous étions-nous mépris que sur l'objet
» que nous discutions avec le plus d'attention, et
» qui nous intéressait le plus ? Eh! qui êtes-
» vous pour traiter notre croyance de superstition,
» de fanatisme et d'imbécilité, lorsque nous
» vous assurons d'un commun accord qu'elle
» avait à nos yeux tout le poids de l'examen et
» toute l'autorité de la raison ? Qui êtes-vous,
» et de quel droit vous donnez-vous pour nos
» censeurs et pour nos juges, vous que sous au-
» cun titre nous n'eussions admis pour égaux,
» et que notre unique étonnement peut-être est
» de voir assis maintenant à la même place que
» nous ? »

Cette apostrophe un peu vive, mais si bien fondée, ce semble, n'est point ici, cher Valmont, une déclamation outrée qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connaissance et de talents que dans ceux qui pensent comme nous. Il en est sans doute qui, avec un grand nom juste-

ment mérité, soit faute d'examen, soit par d'autres causes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s'égarer. Mais ceux-là seront-ils les seuls qui doivent faire autorité pour toi ? Le fidèle sage et vertueux ne change point de croyance ; l'incrédule, jusqu'à ce qu'il soit devenu chrétien, en change à chaque instant. Mais, dans ces esprits si forts, quelle différence du langage qu'ils ont tenu pendant la vie à celui qu'ils tiennent à la mort ! D'ailleurs, qui est-ce qui fait nombre parmi les incrédules, et le plus de bruit peut-être ? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l'écho des autres, et ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire ; qui plaisantent, parce qu'il leur coûterait trop d'approfondir, de raisonner, et qu'à leur tour le sifflet tout seul épouvante et réduit au silence ? ne sont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, semblables aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, et cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter

et les mettre en fuite ? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers, qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour chrétiens, parce que trop de gens le sont encore, et qui voulant marcher seuls dans la route qu'ils se sont frayée, n'attendraient qu'un renversement total d'idées et de sentiment pour se rendre les hérauts du christianisme ? Ne sont-ce pas surtout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans, et qui mettent partout dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté et tous les excès de la licence à côté de l'irréligion ?

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au christianisme ? et ne peut-on en même temps embrasser l'un et cultiver les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? de l'éloquence, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la poésie, de la musique ? Mais dans les genres plus nobles je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talents, orateurs sublimes, poètes

célébres, artistes fameux, c'est à vos ouvrages que j'en appelle, qu'ils répondent pour moi. Ah! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la religion n'a-t-elle pas enfantés! L'éloquence des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, des Massillon, en s'excerçant sur des objets consacrés par la religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démosthène ? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel-Ange, des Bernin, répandus surtout à Rome et dans toute l'Italie, dont ils font l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous restent des peintres et des sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne. L'église de Saint-Pierre de Rome, celle de Saint-Paul de Londres, seraient-elles indignes de figurer pour l'architecture à coté du Panthéon ? Les plus belles pièces de Corneille et de Racine ne sont-elles pas leurs tragédies saintes? et nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées? La musique a-t-elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse et de son harmonie? et celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres, inspire des sentiments profonds de crainte, de

respect et d'amour pour la divinité, ne-vaut-elle pas bien celle qui sur des rimes impureset par dessons dangereux, nous invite aux plaisirs?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles; mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheraient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, et tu m'entendras volontiers te prouver la religion chrétienne.

LETTRE XXXII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Ils partent! ils emmènent Senneville! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous, après

mon mari... Ils nous laissent tous deux dans l'admiration, le saisissement, les larmes, et un mélange inconcevable de joie et de douleur, de contentement et de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur! mais surtout quel ami que M. d'Orval! quel ami, quel ange tutélaire le ciel nous a donné! il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible, il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices, et nous force encore à le bénir.

O vous, mon père, qui avez préparé tous ces événements, quelles actions de grâces vous rendrons-nous? Que rendrons-nous au ciel qui le premier nous les a ménagés? et que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait?

Cependant Senneville est déjà loin de nous: vous la verrez presque en même temps que vous recevrez la lettre que je vous écris... Pour moi, je ne la reverrai de long-temps... Que dis-je? peut-être ne la reverrai-je plus! En nous quittant elle était comme nous partagée entre mille mouvements divers. Sa tendre amitié pour moi

combattait le plaisir qu'elle ressentait d'aller s'établir près de vous ; de suivre une famille respectable qui va être la sienne ; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son père et son ami ; un époux, ou du moins un homme aimable qui dans peu va le devenir, et pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir... Ah! comme ses yeux mouillés de pleurs se portaient tour à tour sur madame de Veymur et sur moi! comme elle me tenait étroitement serrée dans ses bras! comme ses larmes brûlantes se confondaient avec les miennes! Enfin M. d'Orval nous a séparées ; il a fait céder la tendresse à la raison et au devoir.

Mon père! que la vertu a de force et d'empire! et quels prodiges n'opère-t-elle pas! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari, et que bien peu d'instants ont suffi à son triomphe! Deux mots de votre part nous avaient annoncé son arrivée. Il s'est présenté avec madame de Veymur et le chevalier. Nous n'étions que nous trois, le comte,

Senneville et moi. Après quelques moments d'un entretien, déjà bien intéressant, puisqu'il roulait sur vous, M. d'Orval paraissant entrer dans la peine que je lui témoignais sur votre éloignement, me fit sentir d'abord que dans les événements les plus fâcheux le ciel avait ses desseins, toujours plus admirables à nos yeux, à mesure qu'il se laisse plus aisément pénétrer. La disgrâce de M. le marquis, me dit-il ensuite, semblait être pour lui ainsi que pour vous, madame, le coup le plus funeste; cependant le ciel s'est déjà suffisamment justifié par rapport à lui : dans sa retraite il a trouvé le repos, le bonheur après lequel il soupirait depuis si long-temps. Une famille respectable par mille endroits, ajouta-t-il en se tournant du côté de madame de Veymur et du chevalier, semblait attendre sa présence pour voir combler sa félicité. Il s'est formé entre elle et M. de Valmont la société la plus douce: un lien plus intime doit la resserrer et être le gage de sa durée: ce gage précieux, nous sommes venus de si loin pour l'obtenir. M. votre père le demande avec instance; M. le chevalier l'espère,

et tremble de se le voir refuser... Oui, mademoiselle, dit à l'instant le chevalier avec la plus vive émotion, et en portant un œil inquiet sur Senneville, un mot de votre part va assurer la consolation de M. le marquis, mon bonheur et celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cause le plus doux espoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avait enflammé ; je vous vois, et je sens trop bien que je ne puis plus vivre heureux si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les yeux, puis me jeta un regard tendre, qui, sans donner aucun espoir, ne tenait rien cependant de la rigueur du refus. J'étais, aussi bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, et dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, et dit d'une voix entrecoupée: Votre alliance, monsieur, honore mademoiselle de Senneville ; elle nous honore: mais mademoiselle de Senneville n'a point de fortune ; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir, et vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée

qui, par la suite, pourrait faire son malheur et le vôtre. — Tout est prévu, reprit aussitôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui et ses enfants ; les événements les plus favorables l'ont portée bien au-delà de mes espérances. Mon unique objet était d'en faire hommage à cette même famille à qui je la dois dans son principe ; c'est combler ses vœux et les miens que d'en faire part à M. le chevalier dans les circonstances heureuses que le ciel a fait naître ; qu'elle soit son bien et la dot de mademoiselle de Senneville : cette fortune n'est plus à moi. A ces mots un transport d'admiration nous saisit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainsi que moi quelques mots de reconnaissance. Son visage s'était animé par degrés ; des larmes roulaient dans ses yeux ; c'était le moment du combat entre la vertu et l'amour : l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de sentiment l'emporta dans son cœur. Si mademoiselle de Senneville y consent, dit-il, et elle doit y consentir, vous nous aurez fait faire, monsieur, à

ma femme et à moi, par le consentement que nous y donnons nous-mêmes, le sacrifice le plus pénible. Senneville se leva à l'instant, et se jetant dans mes bras : O ma bonne amie! me dit-elle en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me séparer de vous. Mais, reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet,et serais-je ici la moins généreuse? Oui, monsieur, dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute et plus ferme, je me croirais ingrate envers vous, envers madame et toute la famille de M. de Veymur, envers M. le marquis lui-même, qui nous procure l'avantage de vous connaître, si je ne répondais à tant de grandeur d'âme que par un refus; et je sens trop bien que consentir à l'union que vous m'offrez, est l'unique moyen qui me reste de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles, dont je pénétrais assez les motifs les plus secrets sembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance et une sorte de contentement et de gaîté vinrent se placer au milieu de nous. Depuis ce moment, et dans le peu de jours que nous avons passés

ensemble, les sentiments d'estime et d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville en elle-même m'a paru s'attacher, autant par goût que par raison, à celui que le ciel lui avait destiné pour époux. Ce digne élève de M. de Veymur, et l'heureux fruit de sa tendresse et de ses vertus, n'a pas craint de nous faire part de ses anciens égarements, de son retour, et de ce qu'il devait à son généreux frère. Le sentiment qu'il mettait dans le noble aveu de ses fautes nous attendrissait autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnaissance. Son âge, quoique un peu mûr pour Senneville ne lui a point déplu; elle le préfère, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, et où le caractère n'est pas encore formé.

A l'égard de madame de Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ses manières douces et insinuantes, son caractère de bonté, ses sentiments nobles et purs, son esprit toujours égal, son aimable franchise, lui ont concilié no-

tre respect et notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à se consoler de ma perte par ce trésor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir : elle aura aussi en elle une amie ; elle y aura de plus, du côté des lumières et de l'expérience, un guide fidèle ; du côté de l'âge et des sentiments, la plus tendre et la plus respectable de toutes les mères.

Mais ce qui va vous surprendre bien agréablement, c'est que parmi ces événements si inattendus, avant même que de perdre Senneville, j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours et par un changement qu'avait accéléré peut-être la perte de tout autre espoir, sa tendresse pour moi s'est ranimée avec plus de force que jamais; ses yeux ne se sont plus portés sur Senneville ; ses regards, ses soins ont été tout entiers pour moi. Il semblait vouloir, par son repentir et son amour, me dédommager de ce qu'il m'avait fait perdre ; et son retour est si sincère que souvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en ressens.

Cependant ce qui en tempère l'ivresse, et qui la mêle d'une sorte d'amertume, c'est la crainte de l'avenir ; c'est le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de madame de Veymur ce dépôt si cher ; M. d'Orval et le chevalier l'accompagnent ; vous allez la recevoir. Les accords de son mariage se sont faits sous nos yeux ; et il est bien juste que sous les vôtres elle contracte cette union qui va faire son bonheur. C'est à vous qu'elle le devra ; c'est à vous que je dois le retour de mon mari... Mais permettez-moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi était si tendre ! ses sentiments étaient si purs ! elle partageait si bien tous les miens ! Son âme était si naïve et si belle ! Quelle compagne j'ai perdue !.... Ah ! du moins puisse le cœur de Valmont me rester toujours !

Mais quelle est mon inquiétude ? hélas ! je crains de nouvelles peines. Suis-je trop ingénieuse à m'alarmer ? mes craintes sont-elles sans fondement ? La fougue de la jeunesse, les faux amis, le manque de principes et l'irréligion, tout

m'épouvante dans Valmont ; et si j'ajoutais foi aux pressentiments , du sein de mon bonheur actuel je croirais toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne reprend un caractère de jalousie qui m'effraie ; et, le croiriez-vous ? Lausane en devient l'objet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre ; le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet, et son rire est forcé : Lausane s'en aperçoit, s'en amuse, et, par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes et ses craintes. Il semble triompher et reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paraissait avoir pris sur lui ; il redouble ses empressements : il met dans les soins qu'il me rend plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manége me déconcerte ; et je ne puis ou n'ose en profiter pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge. Le plus court parti serait de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux ferait un éclat réel, et dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles

grâces que le roi vient de faire à Lausane prouvent assez qu'il est dans la plus haute faveur, et me forcent encore à le ménager.

Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités et mes craintes: soyez toujours mon guide et celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie: ah! que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, ne m'eût arrêtée malgré moi! Soutenez-moi par vos lettres, tranquillisez-moi, dirigez-moi par les sages conseils qu'elles renferment. Daignez aussi m'en écrire une que je puisse montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important sur lequel j'aurai paru vous consulter. Valmont, autant par un effet de son amour pour moi que par un goût naturel pour l'éclat et la magnificence, veut m'engager à des dépenses qui seraient considérables, et que je crois peu nécessaires. Le luxe qui règne à la cour, et qui gagne même tous les états, force, il est vrai, les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'extérieur que je ne voudrais y donner par goût et par sentiment : mais, quelle

que soit la mode, il est, je crois, une certaine mesure au-delà de laquelle la raison, d'accord avec la religion, n'aperçoit que vanité et qu'abus. Mon mari n'en connaît guère dans ce genre: il trouve toujours de spécieux prétextes pour porter le luxe aussi loin qu'il peut aller, et ne met à le satisfaire d'autres bornes que l'impuissance. Je voudrais le persuader, le ramener, mais non pas le heurter de front et paraître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui seront plus utiles que les miennes, et me serviront pour tous les temps de règle à moi-même.

LETTRE XXXIII.

Le comte de Valmont à son père.

J'ai vu des âmes vraiment belles.... J'ai vu une famille qui mérite tout mon respect.... un

vieillard ! .... est-ce un homme, est-ce un dieu sous la forme d'un mortel ? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect ! quels sentiments ses discours impriment ! Ah, mon père ! de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, et la vertu me devient plus chère qu'elle ne me l'a jamais été.

Êtes-vous content de nous ? Mademoiselle de Senneville s'éloigne et sacrifie les douceurs de l'amitié aux lois de l'amitié même ; comme elle, madame de Valmont en sacrifie les liaisons et les charmes à l'amour conjugal ; et à cet amour j'immole un sentiment qui me rendait si criminel ! Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si étrange révolution ! et que la société des hommes vertueux produit d'heureux changements dans un cœur qui était fait pour le devenir ! enfin le voile est tombé, et je retrouve Émilie avec tous les attraits de la constance et de la vertu.

Peut-être aussi un Dieu propice a aidé à son triomphe ; le dirai-je ? ce Dieu de vérité que j'im-

plore a semblé disposer mon cœur et le rendre plus docile. Depuis votre dernière lettre, je me disais à moi-même : « Dissipons tout le prestige » des passions qui m'enchantent ; levons tous » les obstacles qu'elles peuvent apporter à la con» naissance de la vérité ; si la religion est vraie, » si c'est moi qui suis dans l'erreur, j'aurai moins » de peine à en convenir ; et si je suis fondé dans » mon incrédulité j'aurai du moins l'avantage de » ne plus en suspecter la cause. » C'est dans ces moments que M. d'Orval est survenu ; et sa présence, m'élevant au-dessus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connaissais pas.

Poursuivez donc, mon père, l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. Souffrez seulement que ma circonspection augmente à mesure que la vérité me devient plus chère. Je vous promets de ne point opposer à des preuves solides des difficultés minutieuses, des doutes mal fondés : mais aussi je ne veux me rendre qu'à la seule raison ; et, si les autorités les plus respectables sont pour vous, ne trouvez pas mauvais que, dé-

terminé comme je le suis à ne jurer sur la parole d'aucun maître, je ne cède point à l'autorité.

LETTRE XXXIV.

Le marquis au comte et à la comtesse de Valmont.

Partagez ma joie, mes chers enfants, comme je partage la vôtre, mettons en commun les doux sentiments qu'éprouvent nos âmes, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux ; tout est heureux autour de moi ; que manquerait-il à mon bonheur? Jugez, par la lettre de nos deux époux, des ravissements de leurs cœurs. Jamais, pour le caractère et la façon de penser, pour les agréments de l'esprit et les qualités de l'âme, non jamais on ne vit d'union mieux assortie comme on en voit peu qui aient

été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix et l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille; elle me fait éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah! je ne croyais pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives et de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymur et toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de madame de Veymur et de mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant, que vous m'avez rendue si chère, et qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. M. et madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement; et cependant elle veut bien, dans de certains moments, me donner comme des marques de préférence, dont ils ne sont point jaloux, et dont il serait difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi avec

son mari mon château pour son domicile, et veut, dit-elle, partager mon exil aussi long-temps qu'il pourra durer. Vous concevez, mes chers enfants, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre : l'amitié, la confiance se réunissent pour m'y former une sorte d'empire; et c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'est pas tel cependant que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche; il est le père de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence et du bonheur.

Je ne saurais me refuser à la douce satisfaction de vous répéter les leçons touchantes qu'il leur a données. « Vos âmes sont trop honnêtes et trop belles, leur disait-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que j'insiste sur la fidélité que vous devez l'un et l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au ministre de nos autels à vous faire bien comprendre toute la sainteté et toute

l'importance du nœud sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur et de dignité la religion élève ce lien ; il vous montrera la société tout entière reposant tranquillement sur la foi d'une convention si sainte, et l'oubli des devoirs qu'elle impose entraînant après lui tous les maux et l'oubli de tous les autres devoirs. Il vous montrera un Dieu, le défenseur des droits de la nature et de la religion. Il vous exposera ces grandes vérités qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui. Mais il y a des choses bien intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas.

» Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez, avant toutes choses, une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un esprit juste, d'une humeur douce et prévenante, d'un caractère sensible et tendre, d'un cœur excellent ; tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, et vous avez en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts, puis-

que telle est la condition humaine ; il viendra un jour où, le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes ; et, faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut plus être loin. Vous vous verrez donc avec des taches et des imperfections. Vous y attendre est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, et de ne pas trouver dans votre union un mécompte qui déjà pourrait en altérer la douceur.

» Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, et où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgents. Supporter les autres pour mériter qu'ils nous supportent, c'est le cri de l'équité, c'est la loi de la nature, et celle que

nous impose l'intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une règle de prudence; la religion vous en fait un devoir; la raison, la religion et l'amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de vous deux, et pour le moment le plus sage, cède en quelque sorte à l'autre; que celui-là n'irrite point par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible et faite à contre-temps, la vivacité de celui-ci, qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il se contente d'en détourner le cours. Le langage de la raison est trop faible quand la passion s'explique et ne sert souvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de sages ménagements et beaucoup de douceur à perdre insensiblement de sa force, et la raison reprendra bientôt son empire et celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble n'aspirera qu'à vaincre à son tour.

Faites-vous donc une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre sous des dehors aimables, comme s'il était question de vous plaire pour la

première fois. Trop de contrainte, il est vrai, rendrait votre union moins douce; mais trop de négligence détruirait le bonheur. On perd aisément un cœur dont on se croit trop sûr. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n'a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari ; mais, pour ne pas cesser de l'être un jour, elle a besoin d'une certaine attention sur elle-même, d'une sorte d'étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornements d'une belle et noble simplicité, de tous les charmes de la décence. De son côté, un époux qui veut être aimé doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il est possible, par autorité; qu'il ne fasse rien par humeur; qu'il persuade ce qu'il désire ; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés quand on les contrarie ; qu'il remette à des temps plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté, et qu'il ménage un sexe faible, mais naturellement bon dès qu'il nous trouve indulgents. Le respect, la soumission, sont au nombre de

ses principaux devoirs ; mais c'est l'exposer à y manquer que de les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, et non pas une esclave; et vivre toujours avec elle comme un ami fidèle est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux.

» Il faut donc aussi qu'il procure à cette compagne qui lui est chère des amusements et des plaisirs; mais, et c'est la troisième règle, il faut qu'il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme, des occupations trop pénibles pourraient dans une jeune femme produire enfin la lassitude et l'ennui. C'est en l'arrachant quelquefois aux soins domestiques qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse et des plaisirs trop dissipants. Si, au milieu de la cour, si, dans le tumulte des villes, vous la livrez à des amusements de toute espèce, à des sociétés brillantes et frivoles, à l'enchantement des spectacles, aux bals, aux jeux, elle y prendra bientôt l'esprit d'un monde dangereux et futile, l'amour du

luxe, les airs à la mode; elle y prendra le désir insatiable de voir et d'être vue, le mépris de ses devoirs, l'éloignement pour sa maison, et au moins l'indifférence pour son mari et pour ses enfants. Vous serez étonné d'une révolution si étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques moments, et cependant, liée, entraînée par ses goûts dépravés, elle ne se sentira plus assez de forces pour chercher dans l'accomplissement de ses premiers devoirs le sentiment de son premier bonheur. Faites-lui donc des amusements dignes d'elle ; composez-lui des sociétés également dignes de tous deux, où l'on aime à vous voir ensemble, où elle ne se plaise jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte sans humeur, qu'elle retrouve sans empressement, qu'elle ne préfère point à sa propre maison. Faites en sorte que sa famille soit pour elle le spectacle le plus touchant, que son époux soit toujours sa société la plus douce, que son séjour ordinaire ne cesse point de lui paraître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusements permis ont de plus touchant et de plus vrai, ce que les vertus ont de

plus attrayant et de plus solide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts et les talents.

» Ce n'est pas assez du choix de vos plaisirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne s'en glisse que trop souvent dans l'usage de ceux qui sont les plus légitimes, de ceux même qui naissent de l'union si douce et si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennoblissez-en le principe, respectez-en la fin, sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus constants ; et, en en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts ; en les couvrant du voile de la sagesse, vous n'émousserez pas la délicatesse si naturelle aux âmes bien nées ; vous augmenterez dans le cœur d'une épouse toujours chaste l'aimable sentiment de la pudeur, bien loin de l'affaiblir ; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes, vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égarements du cœur ; et vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires d'une passion déréglée, les délices du sentiment.

» Tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne craindrez pas d'en voir multiplier les fruits sous les auspices d'une Providence qui, en vous les donnant, se réserve pour prix de votre confiance de les faire servir à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande dans d'autres vous-mêmes le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez point la religion et la nature, outrage le plus grand de tous, et, à la honte de notre siècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom et de vos vertus par la crainte d'en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, et toujours dignes de l'être! »

M. d'Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenaient dans sa bouche ; ils y acquéraient, par son âge, par son caractère plus vénérable encore,

par toutes les circonstances, une force que nul autre n'aurait pu leur donner ; et j'ose bien assurer que ceux auxquels il les adressait ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes ! Puissent les obstacles qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, et vous permettre de jouir quelque temps au milieu de nous de toutes les douceurs de la paix et de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfants, de ce qui excite les transports de ma joie ; comme la source vous en est commune, je n'ai pas voulu vous séparer dans ma lettre. Dans les suivantes je ne tarderai pas à m'entretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le suj et de votre juste impatience. Adieu, mes enfants ; aimez-

moi, aimez-vous toujours : un amour si légitime et si doux, s'il est bien réglé, peut vous sauver bien des dangers et vous consoler de bien des peines.

FIN DU PREMIER VOLUME.





